THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ1925
Book A6L4
1813

17 1 19779 5378 H

LETTRES CHOISIES

DE

MESDAMES DE SÉVIGNÉ

ET

DE MAINTENON,

AVEC

UNE PRÉFACE ET DES NOTES.

PAR M. DE LÉVIZAC.

The Scholar's Learning, with the Courtier's Ease.
Pope's Essay on Criticism.

CINQUIÈME ÉDITION.

LIBRARY OF CONGRESS 1871 CITY OF WASHINGTON

À LONDRES,

De l'Imprimerie de Cox et Baylis, Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields,

A. B. DULAU et Co. Soho Square; T. BOOSEY, Old Broad Street; C. LAW, Ave Maria Lane; LONGMAN, HURST, REES, ORME et BROWN, Paternoster-Row.—1812.

PQ1925
.A6 L4
1912

LC Control Number
tmp96 031345

PRÉFACE.

LA réputation dont jouissent les Lettres de Mde. de Sévigné est trop bien établie pour qu'il soit nécessaire d'insister sur leur beauté. Le temps, ce juge impartial et sûr du mérite des ouvrages d'esprit, n'a fait que confirmer dans les idées qu'on en eut, dès qu'elles parurent. Chaque jour ajoute de nouvelles fleurs aux guirlandes dont le siècle du génie et du bon goût s'est plu à parer cette femme aimable et extraordinaire. En effet, pensées fines et profondes, expressions animées et pittoresques, tours hardis et inattendus, style délicat, brillant et varié, grâces légères et naïves, naturel piquant, aisance continue, heureux abandon, art de narrer unique; en un mot, tout ce qui peut attacher le cœur et charmer l'esprit se trouve dans ses Lettres au degré le plus éminent. La négligence même y est une grâce.

Quel dommage qu'un ouvrage aussi parfait ne puisse pas être mis entre les mains des jeunes personnes; mais deux raisons s'y opposent.

La première, c'est que neuf volumes de lettres deviendroient à la longue une lecture fastidieuse par des répétitions indispensables dans ce genre d'ouvrage, et prendroient trop de temps sur celui qu'on doit consacrer à

d'autres lectures, et surtout aux autres genres de connoissances qui entrent essentiellement dans une bonne éducation. Les livres qui servent uniquement à former le goût, ne doivent tenir que le second rang : le premier appartient de droit aux livres de pure instruction. Une éducation est manquée, quand un élève préfère les plaisirs de l'imagination à ceux d'une raison cultivée. Le grand art des maîtres consiste à mêler l'utile et l'agréable, et à les fondre, pour ainsi dire, l'un avec l'autre, mais de manière que ce dernier ne se montre que pour relever le prix du premier.

La seconde, c'est qu'il y a une infinité de lettres qui ne peuvent en aucune manière convenir à la jeunesse. Deux femmes aimables, spirituelles et sensibles, moins unies par les liens du sang et d'un intérêt commun, que par celui de l'amitié la plus vive et la plus sincère ; deux femmes élevées dans le grand monde, qui s'entretenoient familièrement des événemens qui se passoient sur cette scène mobile et variée, ou de ce qui pouvoit les y intéresser, qui aimoient à en suivre les divers mouvemens, qui étoient avides d'en connoître les anecdotes, d'y démêler le fil des intrigues, d'être au fait de toutes les tracasseries, et de recueillir jusqu'aux moindres bons mots, ces femmes pouvoient dans le commerce intime d'une confiance mutuelle se livrer à leur gaieté naturelle, se permettre des réflexions légères, quelquefois malignes, et se communiquer des choses d'une nature délicate, surtout dans des lettres qui n'étoient point écrites pour voir le jour. Si l'on fait ensuite attention que ces deux femmes étoient, l'une une

mère excessivement tendre, et l'autre une fille non moins sensible, on verra qu'il devoit y avoir entre elles un ton de liberté, qui, quoique toujours décent, donnoit entrée à bien des détails sur des objets dont la connoissance est réservée à un autre âge. Ce qui n'étoit pour elles qu'un jeu d'esprit, une plaisanterie agréable, ou qu'une suite de l'intérêt vif qu'elles prenoient l'une à l'autre, se changeroit peut-être en poison pour la jeunesse. L'âme des jeunes personnes est comme un cristal dont le moindre souffle peut ternir l'éclat et la pureté ; c'est un vase qui ne perd que très-difficilement l'odeur de la première liqueur qu'on y verse.

Pour obvier à ces deux inconvéniens et faire servir à l'éducation les Lettres de Mde. de Sévigné, il suffisoit d'en faire un choix en un volume qui renfermât tout ce qu'il y a de plus saillant. Il est étonnant que cette idée ne soit venue à personne. De quel trésor ne s'est-on pas volontairement privé ? quel modèle de perfection dans l'art si difficile de narrer n'a-t-on pas négligé ? quelles finesses d'expressions, quelles beautés de langage, quels traits brillans d'imagination n'a-t-on pas soustrait à la connoissance et à l'imitation des jeunes personnes ?

Le style épistolaire est de tous les styles celui auquel il est le plus essentiel de se former de bonne heure. Dès qu'on entre dans le monde, on a nécessairement des rapports d'intérêt, d'amitié ou de simple politesse qui établissent des liaisons. On a besoin de communiquer ses affaires, ses pensées, ses sentimens à des personnes absentes, et dans l'absence les lettres sont le véhicule et l'âme de cette communication. De quelle importance

n'est-il donc pas de s'être exercé dès la plus tendre jeunesse par l'imitation d'un modèle accompli, à les écrire d'une manière aisée, naturelle et simple ? car aisance, naturel et simplicité, voilà leur vrai caractère. Les lettres ne sont et ne doivent être qu'un entretien familier, une conversation par écrit : *je vous parle et vous me répondez*, écrivoit Mde. de Sévigné à Mde. de Grignan : il faut donc qu'elles ne diffèrent *du ton de la conversation ordinaire*, dit M. Suard, *que par plus de choix dans les objets, et plus de correction dans le style.* Toute afféterie, toute prétention, tout défaut, en un mot, opposé à ces qualités, leur ôte de leur grâce, s'il n'en détruit pas tout-à-fait l'intérêt et le charme.

Il y a deux sortes de lettres, celles qui roulent sur des objets de philosophie, de littérature, de politique ou d'affaires : et celles qui ne sont qu'un entretien familier sur différens sujets entre deux personnes absentes. La nation Angloise est de toutes les nations celle qui s'est exercée avec le plus de succès dans ce genre de littérature.

Les premières étant ou de pures dissertations, ou des discussions réfléchies et de sang-froid sur un objet unique, le style doit en être grave, pur et simple, mais il est susceptible de plus ou moins d'élévation, de chaleur, et même de mouvement, selon le sujet qu'on traite. On doit en général y éviter tout ce qui est étranger à la discussion, et y être toujours clair et surtout précis. Les lettres de Cicéron à son frère Quintus et à Marc Caton, celles de Pline le jeune à Trajan, et parmi nous celles de Mde. de Maintenon sont en grande partie d'excel-

lens modèles en ce genre: elles disent ce qu'il faut et rien de plus. Les lettres du cardinal d'Ossat, quelque estimées qu'elles soient, n'ont pas ce mérite au même degré.

Les Rois, les Ministres d'Etat, et les grands, excellent ordinairement dans les lettres d'affaires. Quelque sujet qu'ils traitent, ils sont d'une précision admirable. L'antiquité nous a conservé deux lettres, l'une de Philippe, Roi de Macédoine, et l'autre d'Alexandre son fils, qui en sont de vrais modèles. "Vous savez que j'ai un fils," écrivoit le premier à Aristote; "j'en rends grâces aux "Dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me "l'avoir donné du vivant d'Aristote. J'ai lieu de me "promettre que vous formerez en lui un successeur "digne de nous, et un Roi digne de la Macédoine." Celle d'Alexandre, dans tout l'éclat de sa gloire, n'est pas moins belle. "J'apprends," écrivoit-il au même philosophe, "que tu publies tes écrits acromatiques. "Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les "autres hommes? Les hautes sciences que tu m'as ap-"prises vont devenir communes, et tu n'ignores pas ce-"pendant que j'aime encore mieux surpasser les hom-"mes par la connoissance des choses sublimes que par "la puissance. Adieu."

Le style des lettres du second genre est susceptible de toutes les nuances: comme on y passe avec rapidité d'un objet à un objet très-divers, on doit sans cesse en varier le ton. La seule attention qu'on doive avoir, c'est de ne point brusquer les transitions, et d'y être toujours naturel et aisé. La simplicité n'y est pas aussi essen-

tielle : le style de Mde. de Sévigné n'est pas toujours simple : il y a souvent des figures et des tours très-hardis. Les lettres de Cicéron à Atticus et à son fils, celles de Pline à ses amis peuvent donner une idée assez juste du style qui leur convient : mais celles de Mde. de Sévigné sont les plus parfaites qu'il y ait peut-être en aucune langue. La variété qui y règne est celle de la nature même. Philosophie, politique, religion, littérature nationale et étrangère, beaux arts, mœurs, anecdotes, bons mots, tout s'y trouve, et souvent dans la même lettre ; mais, comme le dit si bien M. Suard, avec *cet air d'abandon, d'aisance et de premier mouvement qui caractérise la conversation des gens d'esprit :* personne n'a mieux écrit qu'elle, parce que personne n'a eu *plus de mobilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaieté et d'originalité dans l'esprit, ni plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer.* Chez elle tout coule de source, et avec une rapidité qui étonne : les expressions naissent sous sa plume ; on voit, selon sa propre expression, qu'elles ne sont qu'*un trait,* et l'on sent à chaque ligne la vérité de ce qu'elle dit si bien elle-même, *mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole,* mais ce n'étoit que lorsqu'elle écrivoit à sa fille ; elle *labouroit* avec les autres.

Les lettres de Balzac et de Voiture ont long-temps joui en France d'une grande réputation : cet engouement ne pouvoit durer ; elles sont oubliées, on ne les lit plus depuis que l'art d'écrire y est plus connu, et que le bon goût a remplacé l'amour du faux bel-esprit. Celles de Bussi-Rabutin ne sont pas sans mérite ; mais on dé-

couvre aisément la prétention à l'esprit, et ce défaut les dépare. Voltaire est de tous nos écrivains celui qui a le mieux réussi dans le style épistolaire; il y a porté la facilité, l'esprit et la grâce qu'on trouve dans ses productions de bon ton: il est néanmoins resté bien au-dessous de Mde. de Sévigné.

Je ne saurois trop exhorter les jeunes demoiselles, destinées au grand monde, ou à la jouissance paisible des biens de la fortune, à lire souvent et avec attention les lettres de Mde. de Sévigné. C'est en se pénétrant de leur beauté, qu'elles se formeront insensiblement à l'art d'écrire; mais elles ne doivent espérer de le porter à un certain degré de perfection, que, lorsqu'introduites dans un monde poli, elles y auront puisé dans leur source l'élégance et l'urbanité. "Les singularités, les finesses, "les grâces, la délicatesse de chaque langue; son es-"prit, son génie enfin," dit M. Marmontel, "sont con-"signés dans le langage de la société; puisque c'est "là que le naturel, les mœurs, les usages d'une nation "déposent leur couleur locale." Ce n'est que là qu'elles puiseront ces traits heureux, ces inspirations subites, ces transitions fines, ces images gracieuses, cette naïveté piquante, ce ton de sentiment, qui attachent si agréablement dans la conversation, et qui ne furent jamais ni le fruit du travail, ni le résultat de la vie de cabinet.

"Ce qui distingue essentiellement Mde. de Sévigné," dit M. Suard, "c'est cette sensibilité momentanée qui "s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit avec une "rapidité extrême différens genres d'impressions. Son

" imagination est une glace pure et brillante, où tous " les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec " un éclat qu'ils n'ont pas naturellement.... Elle a tous " les genres d'esprit; raisonneuse ou frivole, plaisante " ou sublime, elle prend tous les tons avec une facilité " inconcevable.... Le mérite de son style tient au pro- " grès que la société a fait en France, où elle a créé un " langage qui n'est bien connu que des personnes qui " ont vécu quelque temps dans la bonne compagnie." En effet il n'y a qu'un homme élevé à cette école, et profondément versé dans la connoissance de sa langue, qui puisse en démêler et faire sentir toutes les beautés; lui seul peut dignement apprécier cette femme unique, qui a laissé si loin derrière elle tous ceux qui l'ont précédée, et qui, selon toutes les apparences, ne sera jamais surpassée, ni même égalée: comme la Fontaine, elle est inimitable.

Mais en rendant ce juste hommage aux grands talens de Mde. de Sévigné, on doit bien se garder de croire que son style soit toujours pur. Cette idée, qu'on ne répand que trop dans les pays étrangers, n'est propre qu'à égarer ceux qui y étudient la langue Françoise, et qui en cherchent le génie dans les écrivains qui l'ont illustrée. Par une suite de cette erreur, ils regardent comme bien exactes des constructions négligées et même défectueuses, et comme toujours en usage des expressions, des acceptions de mots, et des tours qui ont vieilli. Une phrase n'est pas bonne, parce qu'elle est dans Racine, dans Despréaux, dans Mde. de Sévigné, &c. Elle l'est, parce qu'elle est conforme aux principes, au génie et à

l'usage de notre langue. Mde. de Sévigné a plus de ces fautes de négligence qu'on ne le pense communément. La magie de son style empêche souvent de les apperce-voir. C'est pour éclairer les étrangers à cet égard que j'ai mis aux lettres qui forment ce recueil des notes grammaticales, dont les personnes, que les préjugés n'auront point aveuglées, sentiront la nécessité. Pour ne point les multiplier, je n'ai relevé que les fautes qui m'ont paru d'un exemple plus dangereux. Je n'ai point fait d'observation sur les autres.

Je n'ai rien négligé pour rendre ce recueil aussi instructif qu'intéressant : on y trouvera, non-seulement les plus belles lettres de Mde. de Sévigné, mais encore celles qui roulent sur les principaux événemens de son temps, et surtout celles où elle parle de la cour de Louis XIV. et des grands hommes qui ont fleuri sous son règne. Ce siècle, à jamais célèbre, que la philosophie moderne et le faux bel-esprit n'ont cherché à rabaisser que par l'impuissance de s'élever à sa hauteur ; ce siècle qui rapelle ceux de Périclès, d'Auguste et de Léon X., et qui a été l'avant-coureur de celui de la Reine Anne, mérite bien d'être connu des étrangers. Malgré les déclamations des Zoïles de nos jours, il aura dans tous les temps un éclat et un air de grandeur qui frappera l'imagination et portera à l'imitation de tout ce qu'il y a de bon, de beau et de sublime. Quel plaisir ne sera-ce point en lisant ces lettres de converser, pour ainsi dire, familièrement avec Louis-le-grand, avec les Condé, les Turenne, les la Rochefoucault, les de Retz, les Colbert ; de s'entretenir avec les Corneille, les Racine, les Despré-

aux, les Bossuet, les Bourdaloue, les Pascal et les Arnauld ; de se trouver en société avec Mesdames de Longueville, de Montpensier, de Sévigné, de Maintenon, de Grignan, de Villars, de Coulanges ; en un mot de se voir au milieu de tout ce qu'il y avoit de grands personnages ou de personnes aimables dans cette belle époque de la monarchie Françoise, de les suivre dans leur vie privée ou publique, et d'en connoître des détails qu'on chercheroit inutilement ailleurs.

Comme dans les lettres que je n'ai point recueillies il y a des passages d'une grande beauté ou d'une utilité réelle, j'en ai donné des extraits sous le titre de PENSÉES, TRAITS BRILLANS, ANECDOTES, BONS MOTS, et JUGEMENS LITTÉRAIRES, que j'ai mis à la fin des lettres ; et je me flatte qu'on trouvera que cette partie de mon travail n'en est pas la moins intéressante. Ces extraits feront peut-être plus connoître la beauté du génie de Mde. de Sévigné que les lettres elles-mêmes. J'ai été fâché de ne pouvoir pas y insérer un plus grand nombre de ces traits qui peignent d'une manière si vive et si naturelle ce fonds inépuisable de tendresse pour sa fille qui y brille à chaque page, mais en général il est difficile de les détacher des circonstances qui les amènent, ou des idées accessoires qui les accompagnent.

J'ai joint à ce recueil quelques lettres de Mde. de Maintenon : elles sont bien dignes de fixer l'attention du public : elles ont un caractère qui leur est propre. Si celles de Mde. de Sévigné sont des chefs-d'œuvre de délicatesse et de grâce, celles de Mde. de Maintenon sont des modèles de pureté de style et de raison. En lisant sa

lettre *à Mde. de la Maison-Fort,* et celle à *Mde. la Duchesse de Bourgogne,* on croira lire Salomon lui-même.

Après avoir donné une idée juste et vraie des lettres de Mde. de Sévigné, il ne me reste plus qu'à faire connoître les principales circonstances de sa vie : tout attache, tout intéresse dans les personnes célèbres.

Marie de Rabutin, dame de Chantal et de Bourbilli, naquit le 5 Février, 1626, de Celse Bénigne de Rabutin, chevalier baron de Chantal, Bourbilli, &c. chef de la branche aînée de Rabutin ; et de Marie de Coulanges.

Le baron de Chantal, son père, étoit fils de Christophe de Rabutin, et de Jeanne Françoise Frémiot, qui fonda en France l'ordre de la Visitation, et qui a été depuis canonisée. Il fut tué, le 22 Juillet, 1627, à la descente des Anglois dans l'île de Rhé, où il commandoit l'escadron des gentilshommes volontaires ; *Gregorio Leti* rapporte que ce fut de la propre main de Cromwell.

Marie de Rabutin n'avoit alors qu'un an et quelques mois. Marie de Coulanges, sa mère, et Christophe de Coulanges, son oncle, abbé de Notre-Dame de Livri, le même dont il est tant parlé dans les lettres sous le nom de *bien bon,* prirent un soin tout particulier de son éducation, et cultivèrent les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature : elle apprit le Latin, l'Italien et l'Espagnol, et y avoit fait assez de progrès pour lire les meilleurs auteurs dans ces langues.

A l'âge de dix-huit ans elle épousa, le 1 Août 1644, Henri, marquis de Sévigné, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne. Elle en eut un fils et une fille. Son

mari fut tué le 2 Février, 1651, dans un combat singulier contre le chevalier d'Albret. Quoique Mde. de Sévigné eût à s'en plaindre, elle le regretta sincèrement.

Demeurée veuve à l'âge de 25 ans, avec tout ce qui pouvoit la faire rechercher, elle ne songea jamais à se remarier. Un soin plus digne de son cœur l'occupa en entier : elle se consacra à l'éducation de ses enfans, et au rétablissement des affaires de leur maison. Elle profita de sa liberté pour se livrer à son goût pour l'étude, et jouir de la conversation de tout ce qu'il y avoit de plus illustre à la cour et à la ville, soit par le rang, soit par les talens. Telle fut sa vie jusqu'à l'époque du mariage de sa fille.

Mlle. de Sévigné fut mariée le 29 Janvier, 1662, à François de Castellane, Adhémar de Monteil, comte de Grignan, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général au gouvernement de Provence et des armées de Sa Majesté.

Mde. de Sévigné s'étoit flattée qu'en mariant sa fille à un homme de la cour, elle passeroit sa vie avec elle : mais elle fut trompée dans son attente. M. de Grignan fut presque toujours retenu dans son commandement de Provence, où M. de Vendôme, qui en étoit gouverneur, ne se rendoit presque jamais. Mde. de Grignan fut obligée d'y suivre son mari. Cette séparation qui affecta sensiblement Mde. de Sévigné, fut pour elle pendant tout le reste de sa vie une source d'inquiétudes et de chagrins. Elle ne fut plus désormais occupée que de l'idée de sa fille, et du désir de la revoir soit à Paris, soit en Provence, où elle alloit la chercher toutes les fois que les circonstances le lui permettoient.

Ce fut vers la fin de Mai, 1694, qu'elle fit son dernier voyage en Provence. Mde. de Grignan y essuya une maladie qui dura près d'un an. L'agitation, les inquiétudes et les peines de Mde. de Sévigné furent extrêmes, et c'est ce qui causa sa mort. Elle tomba malade le 6 Avril, 1696, d'une fièvre continue qui l'emporta le 14ème jour, à l'âge de soixante-dix ans et deux mois. Une fin pareille étoit bien digne de la tendresse qu'elle avoit eue toute sa vie pour sa fille. Dès le premier instant de sa maladie, elle pressentit sa fin prochaine, et ne s'occupa plus que de sa mort. Cette personne jusqu'alors si foible, s'y prépara avec une fermeté, une résignation, un christianisme conforme aux grands sentimens de religion dans lesquels elle avoit été élevée, et qui avoient fait la douceur et la consolation de ses jours. Le sacrifice de la vie n'étoit rien pour elle : elle en fit un plus pénible, celui de sa tendresse même pour sa fille. C'est ce que nous apprend M. de Grignan dans sa lettre à M. le président de Moulceau. " Vous com-
" prenez mieux que personne, Monsieur, lui écrivoit-il,
" la grandeur de la perte que nous venons de faire, et
" ma juste douleur. Le mérite distingué de Mde. de
" Sévigné vous étoit parfaitement connu. Ce n'est pas
" seulement une belle-mère que je regrette, ce nom n'a
" pas toujours accoutumé d'en imposer ; c'est une amie
" aimable et solide, une société délicieuse : mais ce
" qui est encore plus digne de notre admiration que de
" nos regrets, c'est une femme forte dont il est question,
" qui a envisagé la mort, dont elle n'a point douté dès
" les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et

" une soumission étonnante. Cette personne si tendre
" et si foible pour tout ce qu'elle aimoit, n'a trouvé que
" du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir
" songer qu'à elle, et nous avons dû remarquer de
" quelle utilité et de quelle importance il est de se
" remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures,
" pour lesquelles Mde. de Sévigné avoit un goût, pour ne
" pas dire une avidité surprenante, par l'usage qu'elle
" a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers
" momens de sa vie."

Les regrets de Mde. de Grignan furent proportionnés à la grandeur de la perte qu'elle venoit de faire. Sa lettre au même président de Moulceau en est la preuve la plus authentique, et en même temps la meilleure réfutation du bruit qu'on s'est plu à répandre que Mde. de Sévigné mourut brouillée avec sa fille. Si jamais il y eut quelque chose entre elles, ce furent tout au plus de légers nuages que la tendresse même avoit formés et que la raison ne tardoit pas à dissiper. Eh ! quel autre mécontentement auroit pu donner à Mde. de Grignan une mère qui l'aimoit si tendrement qu'elle sembloit ne vivre et ne respirer que pour elle. " Votre politesse ne
" doit pas craindre, Monsieur, lui disoit-elle, de re-
" nouveler ma douleur, en me parlant de la *douloureuse*
" perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit
" ne perd pas de vue, et qu'il trouve si bien gravé dans
" mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter ni le
" diminuer. Je suis très-persuadée que vous ne sauriez
" avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé,
" sans répandre des larmes : la bonté de votre cœur

" m'en répond ; vous perdez une amie d'un mérite et
" d'une fidélité incomparable ; rien n'est plus digne de
" vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perds-je
" point ! quelles perfections ne réunissoit-elle point,
" pour être à mon égard par différens caractères plus
" chère et plus précieuse ! une perte si complète et si
" irréparable ne porte pas à chercher de consolation
" ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémis-
" semens. Je n'ai pas la force de lever les yeux assez haut
" pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne
" puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et
" je n'y vois plus *cette personne qui m'a comblée de biens,*
" *qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de*
" *nouvelles marques de son tendre attachement, avec*
" *l'agrément de la société.* Il est bien vrai, Monsieur,
" il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si
" cruelle séparation et tant de privations. J'étois bien
" loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la
" voyois jouir, un an de maladie qui m'avoit mise cent
" fois en péril, *m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la na-*
" *ture pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois, je*
" *me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal ;*
" *je le souffre et le sens dans toute sa rigueur.* Je
" mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans
" l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une
" sincère estime et beaucoup de vénération pour votre
" vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous
" depuis que je vous connois, et je crois vous avoir dit
" plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que
" je fais."

La conduite de Mde. de Sévigné dans le monde fut toujours irréprochable : veuve à un âge où elle auroit pu avoir une foule d'adorateurs, elle ne prêta point à la malignité des armes contre elle. Sa beauté ne servit qu'à faire ressortir sa vertu, ses talens, son amabilité. Son cousin le comte de Bussi-Rabutin n'ayant pu trouver à mordre à une conduite si digne d'éloges, chercha à lui donner des ridicules dans son *Histoire Amoureuse des Gaules*, ouvrage qui étoit rempli de calomnies contre toutes les femmes de la cour, et qui le fit exiler. J'opposerai à ce portrait de Mde. Sévigné, tracé par une main infidèle, celui qu'en a fait Mde. de la Fayette qui la connoissoit si bien. " Tous ceux qui " se mêlent de peindre les belles, dit-elle, se tuent de " les embellir pour leur plaire, et n'oseroient dire un seul " mot de leurs défauts. Pour moi, Madame, grâces " au privilége d'inconnu dont je jouis auprès de vous, " je m'en vais vous peindre bien hardiment, et vous " dire vos vérités tout à mon aise, sans craindre de " m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en " avoir que d'agréables à vous conter ; car ce seroit un " grand plaisir, si après vous avoir trouvé mille défauts, " je me voyois cet hiver aussi bien reçu de vous, que " mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous im- " portuner de leurs louanges. Je ne veux point vous en " accabler, ni m'amuser à vous dire que votre taille est " admirable ; que votre teint a une beauté et une fleur qui " assurent que vous n'avez que vingt ans ; que votre " bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables : " je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre

" miroir vous le dit assez: mais comme vous ne vous
" amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien
" vous êtes aimable, quand vous parlez ; et c'est ce que
" je veux vous apprendre. Sachez donc, Madame, si
" par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare
" et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a pas
" sur la terre de si charmante, lorsque vous êtes ani-
" mée dans la conversation dont la contrainte est ban-
" nie. Tout ce que vous dites a un tel charme, et vous
" sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâ-
" ces autour de vous ; et le brillant de votre esprit
" donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux,
" que quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que
" les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit
" les yeux ; et que, quand on vous écoute, on ne voit
" plus qu'il manque quelque chose à la régularité de
" vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la
" plus achevée. Vous pouvez juger que si je vous suis
" inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut
" que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et
" de vous entendre, pour avoir démêlé ce qui fait en
" vous cet agrément dont tout le monde est surpris.
" Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je
" ne connois pas moins les qualités solides qui sont en
" vous, que je fais les agréables dont on est touché.
" Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des
" trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser.
" Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition ; et vous
" ne l'êtes pas moins aux plaisirs : vous paroissez née
" pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous :

" votre présence augmente les divertissemens, et les di-
" vertissemens augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous
" environnent. Enfin la joie est le véritable état de
" votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à
" qui que ce soit. Vous êtes naturellement tendre et
" passionnée; mais à la honte de notre sexe, cette ten-
" dresse vous a été inutile, et vous l'avez renfermée
" dans le vôtre, en la donnant à Mde. de la Fayette.
" Ah! Madame, s'il y avoit quelqu'un au monde d'as-
" sez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé in-
" digne du trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout
" mis en usage pour le posséder, il mériteroit de souf-
" frir seul les disgrâces à quoi l'amour peut soumettre
" tous ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur
" d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les
" sentimens furent expliqués par cet esprit galant que
" les dieux vous ont donné! votre cœur, Madame, est
" sans doute un bien qui ne peut se mériter: jamais il
" n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il
" y a des gens qui vous soupçonnent de ne pas le mon-
" trer toujours tel qu'il est; mais au contraire, vous
" êtes si accoutumée à n'y rien sentir, qui ne vous soit
" honorable, que même vous y laissez voir quelquefois
" ce que la prudence vous obligeroit de cacher. Vous
" êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui
" ait jamais été; et par un air libre et doux, qui est
" dans toutes vos actions, les plus simples complimens
" de bienséance paroissent en votre bouche des protes-
" tations d'amitié; et tous les gens qui sortent d'auprès
" de vous, s'en vont persuadés de votre estime et de

" votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-
" mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une
" et de l'autre. Enfin, vous avez reçu des grâces du
" ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous ; et le
" monde vous est obligé de lui être venue montrer mille
" agréables qualités, qui jusqu'ici lui avoient été incon-
" nues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dé-
" peindre toutes ; car je romprois le dessein que j'ai fait
" de ne pas vous accabler de louanges, et de plus, Ma-
" dame, pour en donner qui fussent

" Dignes de vous, et de paroître,
" Il faudroit être votre amant,
" Et je n'ai pas l'honneur de l'être." (1)

---

(1) Derniers vers de la pompe funèbre de Voiture par Sarazin.

LETTRES CHOISIES

DE

MDE. LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

À

MDE. LA COMTESSE DE GRIGNAN, SA FILLE.

A Paris, Mercredi, 11 *Février,* 1671.

Je n'en (1) ai reçu que trois, de ces aimables lettres, qui me pénètrent le cœur ; il y en a une qui ne revient point ; sans que (2) je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu : je trouve qu'on ne peut rien souhaiter dans celles que j'ai reçues ; elles sont première-

---

(1) *En* est inutile au sens, mais ce pléonasme donne de la force et de l'élégance à la phrase.

(2) *Sans que* signifie ici *si ce n'est que.* Cette acception a vieilli. On doit d'ailleurs éviter de s'en servir, parce qu'elle est obscure. Mde. de Sévigné s'en moque même ailleurs. Elle dit : " Il m'a fait faire bien des complimens, et que, *sans* " *que* son équipage étoit bien fatigué, il seroit venu me voir, " et moi, *sans que* je n'en ai point." Il est évident que Mde. de Sévigné badine dans cette phrase sur cette mauvaise expression.

ment très-bien écrites, et de plus si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne pas les croire ; la défiance même en seroit convaincue ; elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours (3), qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie (4) demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader. Plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Vos paroles sont vraies, et le paroissent : elles ne servent qu'à vous expliquer, et dans cette noble simplicité (5), elles ont une force à quoi l'on ne peut résister : voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire ; mais je ne veux point que vous disiez que j'étois un rideau qui vous cachois ; tant pis si je vous cachois ; vous êtes encore plus aimable, quand on a tiré le rideau ; il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection, nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il

---

(3) Gallicisme qui consiste à séparer par une proposition incidente le *qui* relatif, du substantif auquel il se rapporte.

(4) *Menterie* est du style familier, *mensonge* est d'un usage plus ordinaire.

(5) Mde. de Sévigné donne ici à sa fille une grande instruction sur la manière d'écrire les lettres.

me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable; je n'ose plus voir le monde, et quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres . . . . Il nous semble que vous êtes à Moulins aujourd'hui, vous y recevrez une de mes lettres; je ne vous ai point écrit à Briare, c'étoit ce cruel Mercredi qu'il falloit écrire; c'étoit le propre jour de votre départ : j'étois si affligée et si accablée, que j'étois même incapable de chercher de la consolation en vous écrivant. Voici donc ma troisième, et ma seconde à Lyon : ayez soin de me mander si vous les avez reçues; quand on est fort éloigné, on ne se moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la vôtre*, &c. (6). La pensée que vous avez de vous éloigner toujours, et de voir que ce carrosse va toujours en delà, est une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours, et enfin, comme vous dites, vous vous

(6) Mde. de Sévigné relève avec finesse la faute que font les négocians, en employant *la vôtre* sans que l'antécédent *lettre* ait été exprimé.

trouverez à deux cents lieues de moi ; alors ne pouvant plus souffrir les injustices sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté : j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance, et ce sera aussi une chose digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverser la France pour aller vous trouver (7). Je suis touchée du retour de vos cœurs entre le Coadjuteur (8) et vous : vous savez combien j'ai toujours trouvé que cela étoit nécessaire au bonheur de votre vie ; conservez bien ce trésor ; vous êtes vous-même charmée de sa bonté, faites-lui voir que vous n'êtes point ingrate. Je finirai tantôt ma lettre : peut-être qu'à Lyon vous serez si étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le temps de lire tout ceci. Ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, et si vous vous embarquez sur ce diable de Rhône.

Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent : elle m'a été donnée par un fort honnête homme, que j'ai questionné tant que j'ai pu ; mais votre lettre vaut mieux

---

(7) Gallicisme que forme le pronom démonstratif *ce* joint au verbe *être*, et suivi de la conjonction *que*. Ce tour a de la grâce et donne de la force au discours.

(8) M. le Coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan.

que tout ce qu'il peut dire. Il étoit bien juste, ma fille, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous me mandez de M. Busche est original; cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, et j'en serois honteuse, si depuis huit jours j'avois fait autre chose que pleurer. Hélas! je le rencontrai dans la rue, ce M. Busche, qui amenoit vos chevaux; je l'arrêtai, et toute en pleurs je lui demandai son nom, il me le dit; je lui dis en sanglotant: Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point, et quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir, pour me dire de ses nouvelles, je vous donnerai de quoi boire, je le ferai assurément; ce que vous me mandez sur son sujet augmente beaucoup le respect que j'avois déjà pour lui...Hélas! mon enfant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je suis occupée de vous. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler; si vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir; en paroles couvertes, c'est qu'ils veulent m'empêcher de penser à vous, et cela m'offense.

Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire et à m'aimer.

A Paris, Mardi, 3 Mars, 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi, j'écris de provision : mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours ; c'étoit parce que je ne me souciois guères de lui, et que dans deux jours je n'aurois pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire, c'est que je me soucie beaucoup de vous ; que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout, et je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de dîner hors de propos ; mais, hélas ! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez dire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur ; je vois des harangues, des infinités de compli-

mens, des visites ; on vous fait des honneurs extrêmes ; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée ; moi-même sur ma petite boule je n'y suffirois pas. Que fait votre paresse pendant tout ce tracas ? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place ; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Songez que je suis votre plus ancienne amie ; celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours ; que c'est moi qui vous consolois de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisois haïr, qui vous ai empêchée de mourir d'ennui et en Bretagne, et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troubloit nos plaisirs, mais je savois bien où vous reprendre ; présentement je ne sais plus où j'en suis ; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié ; vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan ; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage (1).

(1) Mde. de Grignan étoit naturellement indolente : son

Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos ; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont : le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries (2) ? Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dîtes une fois, qu'il ne falloit pas appuyer sur les pensées : si l'on ne glissoit pas dessus, on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. Il n'y a lieu (3) dans cette maison qui ne me blesse le cœur ; toute votre chambre me tue : j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu pour rompre un peu la vue. La fenêtre de ce degré par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur, quand je pense

---

esprit tourné vers les sciences abstraites, lui faisoit négliger bien des devoirs indispensables dans le rang qu'elle occupoit. Mde. de Sévigné n'avoit rien négligé pour la corriger de ce défaut. Elle lui en parle ici d'autant plus à propos qu'elle avoit plus de ces devoirs à remplir en Provence, où M. de Grignan commandoit en l'absence de M. de Vendôme.

(2) C'est pour plaisanter que Mde. de Sévigné se sert du mot *lanterneries* qui signifie ici *fadaise, discours frivole.* Cette acception a vieilli : on ne se sert plus à présent de ce mot que dans le sens d'*irrésolution, difficulté futile qui retarde quelque affaire.* Il est du style familier.

(3) Expression elliptique pour *il n'y a pas de lieu* ; elle a vieilli.

combien alors j'étois capable de m'y jeter, car je suis folle quelquefois ; ce cabinet où je vous embrassai sans savoir ce que je faisois ; ces Capucins où j'allai entendre la messe ; ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau, qui eût été répandue ; Sainte-Marie, Mde. de la Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain, et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentimens ; ce pauvre d'Hacqueville est le premier, je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi (4). Voilà donc où j'en reviens : il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvemens de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant ; cela me donne une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous, et je souhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends présente-

(4) Ce passage est admirable. Des phrases interrompues, toutes les circonstances rassemblées comme elles se présentent à l'imagination peignent vivement tout le désordre de la douleur et la situation de Mde. de Sévigné.

ment, et je reprendrai ma lettre, quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma chère ; j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance ; mon cœur en avoit besoin, je n'en ferai pas une coutume.

A Paris, Mercredi, 1 *Avril,* 1671.

Je revins hier de Saint-Germain ; j'étois avec Madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles, est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la Cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille sur son aventure du Rhône (1) ; je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisoit de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : Contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avoit jetée rapidement sous une arche, à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous aviez touché. La Reine me dit : Et son mari étoit-il avec elle ? Oui, Madame, et Monsieur le Coadjuteur aussi. Vraiment ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des

---

(1) Mde. de Grignan avoit été exposée à un grand danger en traversant le Rhône près d'Avignon.

hélas, et dit des choses très-obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des Duchesses, entr'autres la jeune Ventadour très-belle et très-jolie. On fut quelques momens sans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le Grand-Maître (2) et je dis : Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher (3) ; il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle, la Reine se tourne et me dit : A qui ressemble votre petite-fille ?—Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. Sa Majesté fit un cri : j'en suis fâchée, et me dit doucement, elle auroit mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand-mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour...

Je ne dois pas oublier Monsieur le Dauphin et MADEMOISELLE, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu Madame de Ludre ; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit ; elle me parla de vous sur le même ton ; et puis tout d'un coup, comme je pensois répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, et que ses beaux yeux trottoient par la chambre ; je le vis promptement, et ceux qui virent

(2) Le Comte de Lude, grand-maître d'artillerie.

(3) M. le Duc de Ventadour étoit non-seulement laid et contrefait, mais même très-débauché.

que je le voyois, m'en surent bon gré, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer, la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer (4), car pour la belle, elle en étoit fort humiliée.

Les coiffures *Hurlu-Brelu* m'ont fort divertie ; il y en a qu'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau, cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de St. Germain que nous avons vu une fois à Livri. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe, il ressemble à sa mère ; c'est Madame de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité ! Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle avoit pour vous ; elle le fit taire, et dit qu'elle en savoit plus que lui. Quelle corruption ! quoi ! parce qu'elle vous trouve belle

(4) *Sa fierté* peut se rapporter à Mde. de Ludre ou à la mer. Mde. de Sévigné le savoit bien, mais elle a mis exprès cette amphibologie, pour donner un coup de pinceau de plus au charmant tableau qu'elle vient de tracer.

et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on n'est pas parfaite (5)! je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre : ne lui en mandez rien : nous faisons nos efforts, Madame de la Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux....(6)

Madame de Vauvineux vous rend mille grâces ; sa fille a été très-mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois ; et surtout M. le Camus vous adore : et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse ? vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de

---

(5) Madame de Sévigné a beaucoup contribué à l'usage où sont les femmes, de mettre au féminin l'adjectif qui se rapporte au pronom *on* dans les phrases où il s'agit d'elles : mais *on* n'exprimant qu'une espèce de troisième personne vague et indéterminée, ne devroit point s'employer au féminin. Néanmoins cet usage a lieu, et l'académie l'autorise, lorsqu'il y a des circonstances qui marquent d'une manière bien précise qu'on parle des femmes.

(6) La célèbre Ninon de l'Enclos, une des femmes les plus belles et les plus spirituelles du siècle de Louis le Grand, rassembloit chez elle la société la plus choisie de la cour et de la ville. M. de Sévigné le fils étoit du nombre de ceux qui s'y rendoient le plus assidûment. Mde. de Sévigné ne pouvoit voir qu'avec beaucoup de peine, que son fils fréquentât une femme connue par ses galanteries et par son irréligion.

vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il étoit possible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie, en un mot, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà comme je suis ; c'est une chose qu'on dit souvent en l'air, on abuse de cette expression ; moi, je la répète, et sans la profaner jamais, je la sens toute entière en moi, et cela est vrai.

A Paris, Dimanche, 26 *Avril*, 1671.

Il est Dimanche, 26 Avril (1) ; cette lettre ne partira que Mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilli, touchant Vatel. Je vous écrivis Vendredi qu'il s'étoit poignardé ; voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le Jeudi au soir ; la promenade, la collation, dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners(2), à quoi l'on ne s'étoit point

(1) Cette lettre est un modèle de narration.

(2) On trouvera souvent dans les auteurs du siècle dernier le relatif *quoi* employé avec rapport à un pluriel et à un fémi-

attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le soûper du Roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables.—Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée ; il lui demande : est-ce tout ?—Oui, Monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ;

---

nin, et l'académie ne désapprouve pas cet emploi. Néanmoins ce relatif n'ayant qu'une signification vague et indéterminée ne paroît pouvoir se rapporter heureusement qu'à un antécédent de même nature.

les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffoit ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met l'epée contre la porte, et se la passe au travers du corps ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura ; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au Roi fort tristement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilli, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince, qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne point se charger de tout (3) ;

(3) La construction de cette phrase n'est pas exacte : elle pèche en ce que *ne devoit* ne peut avoir pour régime *ne point se charger de tout.* L'ellipse du second membre est trop fort, quoique l'esprit supplée aisément *qu'il devoit.* Mde. de Sé-

il jura qu'il ne souffriroit plus que Monsieur le Prince en usât ainsi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : elle fut réparée, on dîna très-bien, on fit collation, on se promena, on soupa, on joua, on fut à la chasse : tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit Samedi, on fit encore de même, et le soir, le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *medianoche*, il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins (4), et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais comme son écriture n'est pas aussi lisible que la mienne, j'écris toujours, et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerois en pareille occasion.

---

vigné eût évité cette inexactitude en mettant la négation après *devoit, qu'il devoit n'avoir*, &c.

(4) Cette expression proverbiale et populaire signifie ordinairement, *n'être arrêté par aucune considération, braver l'opinion, les inconvéniens, les conséquences.* Ici elle signifie, *je ne sais comment finit l'histoire*, espèce de terminaison populaire à la fin des contes qu'on fait aux enfans.

A Livri, Mercredi, 29 Avril, 1671.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris; j'allai dîner à Pomponne; j'y trouvai notre bon homme (1) qui m'attendoit; je n'aurois pas voulu manquer de lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonne: plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement; et transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne pas songer à me convertir; que j'étois une jolie païenne; que je faisois de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle ne me parût pas criminelle; qu'enfin je songeasse à moi; il me dit tout cela si fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai, et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai; le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts: je m'y suis promenée tout le soir toute seule; j'y ai retrouvé toutes mes

(1) M. Arnaud d'Andilli, père de M. de Pomponne, et frère du célèbre Docteur de ce nom, ainsi que de Monseigneur l'Evêque d'Angers, &c.

tristes pensées ; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête....Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie ; elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections ; et, quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine : mais enfin cela est réglé et approuvé ; cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi : la Troche s'en meurt ; je vais toujours mon train (2), et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes ; je serai troublée dans la mienne par les états, qui viendront me tourmenter à Vitré sur la fin du mois de Juillet ; cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche ; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée ; il vous obéira trop exactement ; et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie ; et quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres,

(2) Expression figurée qui signifie *continuer une chose*.

il n'a pas laissé, par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille; en vérité, il y en a de bien transportans. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous pas trouvé jolies les cinq ou six fables de la Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucault; nous apprîmes par cœur celle *du Singe et du Chat.*

D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point aux gens du voisinage:
Bertrand déroboit tout; Raton de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; et la *Citrouille* et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles: c'est le loisir de Livri qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas (3): il vous écrivit l'autre jour une main toute entière de papier; c'étoit une rapsodie (4)

(3) Ce M. de Brancas est le distrait dépeint par la Bruyère sous le nom de Ménalque.

(4) Ce mot signifie *mauvais ramas, soit de vers, soit de prose.* Mde. de Sévigné détourne un peu cette acception, par le moyen du modificatif *assez bonne.*

assez bonne ; il nous la lut à Mde. de Coulanges et à moi ; je lui dis : envoyez-la moi donc tout achevée pour Mercredi. Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez ; que cela étoit trop sot et trop misérable.—Pour qui nous prenez-vous ? Vous nous l'avez bien lue.—Tant y a (5) ; je ne veux pas qu'elle la lise.—Voilà toute la raison que j'en ai eue ; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes ; c'étoit à la première qu'on le jugeoit : cette folie a fort réjoui les sénateurs ; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès.... Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année ! J'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous : mais le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu ? Hélas ! c'est bien moi, qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée ; vous êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à la Cour, et à Livri : enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate ; le moyen de rendre tout cela ? Je vous embrasse et vous aime, et

---

(5) *Tant y a* signifie à peu près *quoi qu'il en soit*, on ne s'en sert plus que dans le discours familier.

vous le dirai toujours (6), parce que c'est toujours la même chose.

A Paris, Mercredi, 6 Mai, 1671.

Je vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence, l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi (1): quand l'absence auroit part à cette dernière, puisqu'elle l'a rétablie pour jamais, regrettons un temps où je vous voyois tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie et de mes yeux; où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié: il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux

---

(6) L'exactitude grammaticale, à cause du changement de temps, demandoit *et je vous le dirai.*

(1) " Cette construction, dit l' Abbé de Condillac, est fort claire, et, par conséquent, elle est bonne. Cependant les grammairiens demanderont qu'est-ce qu'*avoir remis de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi?*" Et ils condamneront ce tour, parce qu'ils n'en trouvent pas d'exemple. Plus occupés des mots que des pensées, ils désapprouvent les ellipses, lorsqu'elles paroissent rapprocher des mots qu'on n'a pas encore vus ensemble. Mais soyez persuadé qu'une phrase claire, vive et précise, est bonne, quand même la langue ne fourniroit pas de moyen pour remplir l'ellipse.

choses ; et je veux plutôt croire que le temps est venu qu'elles marcheront ensemble ; que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

Votre Monsieur, qui dépeint mon esprit juste et carré, composé, étudié, l'a très-bien *dévidé*, comme disoit cette diablesse. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, et vous ai plainte de n'avoir personne à regarder pendant qu'il me loucit si bien ; je voudrois au moins avoir été derrière la tapisserie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à la Brosse : c'est une belle chose qu'une vieille lettre (2) ; il y a longtemps que je les trouve encore pires que les vieilles gens ; tout ce qui est dedans est une vraie radoterie (3).

Il est vrai que j'aime votre fille ; mais vous êtes une friponne de me parler de jalousie ; il n'y a ni en vous, ni en moi, de quoi pouvoir la composer ; c'est une imperfection dont vous n'êtes point capable, et je ne vous en donne non plus sujet que M. de Grignan : hélas !

---

(2) Lettre de recommandation pour M. de la Brosse, écrite six semaines auparavant.

(3) *Radoterie* n'est guère d'usage que dans la conversation.

quand on trouve dans son cœur toutes les préférences, et que rien n'est en comparaison, de quoi pourroit-on donner de la jalousie à la jalousie même ? Ne parlons point de cette passion ; je la déteste, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable ; les effets en sont trop cruels et trop haïssables. Je vous prie, au reste, de ne point faire des songes si tristes sur moi ; cela vous émeut et vous trouble. Je suis persuadée que vous n'êtes que trop vive et trop sensible sur ma santé ; vous l'avez toujours été, et je vous conjure aussi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine : j'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ordinaires. Je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'est-à-dire, à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agrémens, à toutes les mortelles inquiétudes ; enfin, à tous les sentimens que cette passion pourra me donner.

Aux Rochers, Dimanche, 31 *Mai*, 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers (1). Peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse ? Il y a des

(1) Terre de Mde. de Sévigné près de Vitré en Bretagne.

souvenirs agréables ; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter : ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire sur un cœur comme le mien ?

Si vous continuez à vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles (2) ; c'est une chose étrange que les grands voyages : si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a, quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est ; mais la Providence fait qu'on oublie : Dieu permet cet oubli, afin que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans cette vie ; mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour ! j'admire et je loue de plus en plus votre sagesse ; quoiqu'à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité. J'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière : il faut l'espérer ; car sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que

(2) Ces deux provinces sont les deux extrémités opposées du royaume.

d'un accès de fièvre. Il me paroît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils ; Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate ; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé avoit mandé que nous arriverions le Mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent Mardi jusqu'à dix heures du soir ; et quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le Mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne, pour nous recevoir. Ce contre-temps nous a fâchés ; mais quel remède ? voilà par où nous avons débuté. Mademoiselle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée ; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les romans, et qui a reçu deux lettres de la Princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étois jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien, mais que mon cœur étoit saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière ;

c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation, pour ne point parler de ma rivale devant moi ; je fais aussi fort bien de mon côté. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante : Pilois (le jardinier) les élève jusqu'aux nues avec une propreté admirable ; tout de bon rien n'est si beau que ces allées que vous avez vu naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago de fama ;* n'est-il point joli pour n'être qu'un mot ; je fis écrire hier en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente.* Hélas ! ma fille, que mes lettres sont sauvages ! où est le temps que je parlois de Paris comme les autres ? c'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort ; notre abbé est toujours admirable ; mon fils et la Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux. Nous nous cherchons toujours ; et quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir, et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de la Fontaine. Nous lisons beaucoup : la

Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi ; je le sais fort bien, parce que j'ai fort bien appris l'Italien ; cela me divertit : son Latin et son bon sens le rendent un bon écolier ; et ma routine, et les bons maîtres que j'ai eus, me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires ; il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne ; il nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein. Quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole : mais surtout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos ; et le moyen, quand on est à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien, on se voit et on se parle au travers d'un gros crêpe. Vous connoissez les Rochers, et votre imagination sait fort bien où me prendre. Pour moi, je ne sais où j'en suis, je me suis fait une Provence, une maison à Aix, peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois aussi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche ; je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse : si je croyois qu'il pût vous emporter ici par un

tourbillon, je tiendrois toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrois, Dieu sait ! voilà une folie que je pousserois loin : mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau ; il sent bien les anciens Adhémars. Je suis ravie de voir comme le bon abbé vous aime ; son cœur est pour vous comme si je l'avois pétri de mes propres mains ; cela fait justement que je l'adore. Votre fille est plaisante ; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère ; elle n'a pas voulu aussi. . . . je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troisième parti, et s'est avisée d'avoir un petit nez carré (à peu près comme le mien) : mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée ?

Aux Rochers, Dimanche, 28 Juin, 1671.

Vous me récompensez bien de mes pertes passées : j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont transportée de joie : ce que je sens en les lisant ne peut s'imaginer. Si j'ai contribué en quelque chose à l'agrément de votre style, je croyois ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de

votre établissement et de la beauté de votre château; vous m'y représentez un air de grandeur et une magnificence dont je suis enchantée. J'avois vu, il y a long-temps, des relations pareilles de la première Madame de Grignan: je ne devinois pas que toutes ces beautés seroient un jour sous vos commandemens; je veux vous remercier de m'en avoir parlé en détail. Si votre lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, et que je fusse bien indifférente pour tout ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails, je vous l'ai déjà dit, et vous pouvez le sentir: ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres; et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent. Si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir d'être, comme vous êtes, une véritable grande dame. Je comprends bien les sentimens de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château: une grande insensibilité là-dessus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'un autre. Je prends part à la joie qu'il a de vous voir

contente : il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses qu'ils sentent par eux ce que sentent les autres. Vous me parlez trop peu de Vardes : dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie et un peu de *misantropie* soutiennent son cœur contre les coups de la fortune. Vos lectures sont bonnes. Pétrarque doit vous divertir avec le commentaire que vous avez : celui que nous avoit fait Mademoiselle de Scudéri sur certains sonnets, les rendoit agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étois charmée ici pendant nos lectures, et comme je vous interrompois souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie : mais si vous demeurez à la moitié, je vous gronde ; vous ferez tort à la majesté du sujet ; il faut vous dire comme ce prélat disoit à la reine-mère, *ceci est histoire*, vous savez le conte : je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les romans que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir ; je m'y trouve habile par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopatre à la Mousse, et malgré moi je l'écoute, et j'y trouve encore quelque amusement. Mon fils s'en va en Lorraine ; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le

chagrin de voir partir une compagnie agréable; vous savez aussi mes transports de joie, quand je vois partir une chienne de carrossée(1) qui m'a contrainte et ennuyée; c'est ce qui nous faisoit décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez, et de tout ce que vous y disiez. Ce souvenir ne me quitte jamais, et puis tout d'un coup je pense où vous êtes, mon imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloigné; votre château m'arrête maintenant les yeux; les murailles de votre mail me déplaisent, le nôtre est d'une beauté surprenante, et tout le jeune plan que vous avez vu est délicieux. C'est une jeunesse que je prends plaisir d'élever jusqu'aux nues; et très-souvent, sans considérer les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfans: mon fils regarde cette conduite; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois est toujours mon favori, et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de Chevalier au Parlement de Rennes. Made-

(1) Expressions du style familier: le mot chien ne se dit des personnes et des choses que par injure ou par mépris. Mde. de Sévigné ne le dit que par plaisanterie.

moiselle du Plessis est toute telle que vous la représentez, et encore un peu plus impertinente ; ce qu'elle dit tous les jours sur la crainte de me donner de la jalousie, est une chose originale, dont je suis au désespoir quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est fort jolie sans être ridicule en rien, et parle Gascon au milieu de la Bretagne. J'en ai la même joie que vous avez de ma Languette, qui parle Parisien au milieu de la Provence ; cette petite basse-brète est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir Madame de Simiane ; vous avez avec elle un fonds de connoissances qui doit vous ôter toutes sortes de contraintes, c'est beaucoup ; cela vous fera une compagnie agréable ; puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui mes complimens, je vous en conjure, et à notre cher Coadjuteur : nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi ; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la poste. Je reviens encore à vous, c'est-à-dire, à cette divine fontaine de Vaucluse : quelle beauté ! Pétrarque avoit bien raison d'en parler souvent : mais songez que je verrai toutes ces merveilles ; moi, qui honore les antiquités, j'en suis ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'abbé aura bien

des affaires ; après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre : car sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie, qui se fasse sentir également, et que le temps augmente au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec un de nos petits amis (2) : s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour long-temps, et sur toutes sortes de chapitres, et d'une manière si peu ennuyeuse, qu'il ne devroit pas les oublier. Je suis aise que vous ayez cette automne un couple de beaux-frères. Je trouve que votre journée est fort bien réglée ; on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations et qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit. Quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu traîner à Paris ; quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaire dans le cabinet de notre abbé ; je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

---

(2) Le Marquis de Sévigné, son fils.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime, tout de suite, sans y penser, et je la trouvai si bonne, que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucault ; je vous prie de me le dire ; en ce cas il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement : je disois, comme si je n'eusse rien dit, que *l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire de nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'est que cela : l'ai-je lu ? l'ai-je rêvé ? l'ai-je imaginé ? rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa far niente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère ; songez à la déroute de cet hiver. Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne (3) pour un capitaine *Bohème*, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du Roi. Il y avoit parmi nos

(3) M. de Vivonne étoit général des galères. *Capitaine Bohème* signifie *chef de Bohèmes.*

Bohèmes (4) dont je vous ai parlé, une jeune fille qui danse très-bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié ; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père *qui est à Marseille.*—Et où est votre grand-père ?—*Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disoit : *il est à Vincennes.* C'étoit un capitaine Bohème d'un mérite singulier (5) ; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre ; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez ; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore ; si vous êtes assez bien avec ce gros réjoui (6), et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiselle de Sévigné ; c'est

---

(4) Bohèmes ou Bohémiens, sorte de vagabonds qui courent le pays, disant la bonne aventure, et dérobant avec adresse.

(5) Il étoit alors forçat des galères, pour avoir trop bien fait son métier de *Bohème.*

(6) *Gros réjoui* se dit d'une personne grasse, d'une physionomie gaie et de bonne humeur. Cette expression est du style familier.

votre même air, elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. Voilà une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de Cassandre et de Cléopatre. M. de Grignan est bien loin de se figurer qu'on puisse lire des lettres de cette longueur : mais tout de bon, les lisez-vous en un jour ?

A Vitré, Mercredi, 12 *Août,* 1671.

ENFIN, ma chère fille, me voilà en pleins Etats ; sans cela, les Etats seroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main, et plusieurs pages à cheval. C'étoit M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, Messieurs de Coëtlogon, de Lomaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les M. M. d'Argouges (1) et huit ou dix

---

(1) Le nom de qualité *Messieurs* est le seul qui puisse être précédé de l'article dans certains cas ; mais est-ce avec fondement qu'il l'est ici ; bien des grammairiens n'en conviendront pas, et véritablement cela ne paroît pas conforme à l'usage actuel, où ce nom ne reçoit l'article que quand il est pris dans un sens limité.

que je ne connois point : j'oublie M. d'Harrouis, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela ; on dit et on répondit beaucoup de choses ; après une promenade dont ils furent fort contens, une collation très-bonne et très-galante sortit d'un des bouts du mail, surtout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges ; on fut persuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc Lundi au soir : Mde. de Chaulnes me donna à souper avec la comédie de *Tartuffe* (2), point trop mal jouée, et un bal où le passe-pied et le menuet pensèrent me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si vivement, que je n'y puis résister ; il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point long-temps mes réponses : car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps-de-jupe. Hier je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné. Je fus encore à la comédie ; c'étoit *Andromaque* (3) qui me fit pleurer plus de six larmes :

(2) Comédie de Molière, qui est un chef-d'œuvre, malgré la foiblesse de son dénouement.

(3) Tragédie de Racine.

c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrois que vous eussiez vu l'air de M. de Lomaria, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau : quelle légèreté ! quelle justesse ! il peut défier tous les courtisans, et les confondre sur ma parole ; il a soixante mille livres de rente et sort de l'académie ; il ressemble à tout ce qu'il y a de plus joli. Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit point bue ici. Cette obligation n'est pas grande : mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne ; on commence par moi, et puis Mde. de Grignan vient tout naturellement. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, et les femmes de ce pays si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toujours pleine. Il y a de votre connoissance Tonquedec, le comte des Chapelles, Pomenars, l'abbé de Montigni, qui est évêque de Saint-Pol de Léon, et mille autres: mais ceux-là me parlent de vous, et nous rions un peu de notre prochain. Il est plaisant ici le prochain, particulièrement quand on a dîné : je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Nous sommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'est un gros mérite qui ressemble au vin de Grave. Notre présent est

déjà fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions ; nous avons offert, sans chicaner, deux millions cinq cent mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des officiers en proportion, le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus que se prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les Etats. Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays ; mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire : ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois et de ce que j'entends. Pomenars est divin : il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes, jamais la sienne n'ira jusqu'au bout (4). Pour moi, je voudrois être déjà au bout de la semaine, afin de quitter

---

(4) M. de Pomenars étoit très-aimable, mais original et très-léger. Voici une anecdote qu'en rapporte ailleurs Mde. de Sévigné, et qui le peint au naturel. " L'autre jour Pomenars passa par ici ; il venoit de Laval, où il trouve une " grande assemblée de peuple ; il demanda ce que c'étoit. " C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme " qui avoit enlevé la fille de M. le comte de Créance ; cet " homme-là, Sire, c'étoit lui-même. Il approcha, il trouva

généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chère, j'attends toujours vos lettres avec impatience; votre santé est un point qui me touche de bien près; je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir ma lettre, et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous.

Aux Rochers, Mercredi, 9 Septembre, 1671.

ENFIN me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente dans ma solitude; j'ai eu tantôt encore un petit reste des Etats. M. de Lavardin est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes; il est présentement le gouverneur depuis le départ de M. de Chaulnes, et il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage avec vingt gentilshommes de cortége; le tout ensemble faisoit un véritable escadron; on s'est promené, on a mangé légèrement, et le comte des

---

" que le peintre l'avoit mal habillé; il s'en plaignit; il alla " souper et coucher chez le juge qui l'avoit condamné; le " lendemain, il vint ici pâmant de rire; il en partit cependant " dès le grand matin le jour d'après."

Chapelles que j'ai amené de Vitré, m'a aidée à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous, et combien toutes choses nous en font souvenir. Nous sentons plus que jamais que la mémoire est dans le cœur ; car quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lièvres.... je trouve votre esprit dans une philosophie et dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-dessus des brouillards et des grossières vapeurs, que le château de Grignan. C'est tout de bon que les nuages sont sous vos pieds ; vous êtes élevée dans la moyenne région, et vous ne m'empêcherez pas de croire que les beaux noms, que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles sont un effet de votre raison et de la force de votre esprit. Dieu vous le conserve si droit, il ne vous sera pas inutile : mais il faut un peu agir, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paresse, et que vous puissiez être en état de revoir un pays où les nues seront au-dessus de vous. Il me semble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impossibilité ; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il est nécessaire à votre repos, et non pas assez pour vous ôter l'action et le courage. Je vous plains bien d'avoir des

femmes ; vous savez combien je les hais. Vos statues d'hommes sur des piédestaux sont bien ennuyeuses. Vous me ferez aimer l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux : mais où sont donc ces esprits si vifs, ces têtes si près du bonnet(1), et ces imaginations échauffées par un si beau soleil ? au moins vous devriez avoir des fous, et dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui pourroit vous divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence, ni vos Provençaux : ah ! que je comprends bien mieux mes Bretons ! si je vous disois tous ceux qui vous font des complimens, il faudroit un volume.....

On me mande que Mde. de Verneuil est très-malade. Le Roi causa une heure avec le bon homme d'Andilli, aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible : il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration ; il témoigna qu'il étoit plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne (2), qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit soin de ses affaires, sachant qu'il n'étoit pas riche. Il dit

(1) *Avoir la tête près du bonnet* signifie être prompt, colère, aisé à se fâcher.

(2) M. de Pomponne venoit d'être nommé secrétaire d'Etat.

au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Joseph, qu'il avoit quatre-vingts ans, que c'étoit un péché : enfin, on rioit, on avoit de l'esprit. Le Roi ajouta, qu'il ne falloit pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverroit querir, qu'il vouloit le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons : comme le bon homme l'assuroit de toute sa fidélité, le Roi dit qu'il n'en doutoit point, et que quand on servoit bien Dieu, on servoit bien son Roi. Enfin, ce furent des merveilles ; il eut soin de l'envoyer dîner, et de le faire promener dans une calèche ; il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilli, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin, il faut s'humilier. Vous pouvez penser la joie que cela me cause, et la part que j'y prends ; je voudrois bien que mes lettres vous donnassent autant de plaisir que les vôtres m'en donnent.

A Paris, Mercredi, 23 Décembre, 1671.

Je vous écris un peu de provision, parce que je veux causer avec vous. Un moment après que j'eus envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit Dubois m'apporta celui que je croyois égaré ; vous pouvez penser avec quelle

joie je le reçus : je n'y pus faire réponse, parce que Mde. de la Fayette, Mde. de Saint-Géran, Mde. de Villars, me vinrent embrasser. Vous avez tous les étonnemens que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun (1) ; toutes vos réflexions sont justes et naturelles ; tous ceux qui ont de l'esprit les ont faites ; mais on commence à n'y plus penser ; voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a su qu'il avoit fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment ; on voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux ; il répondit, *ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi.* Il dit qu'il est innocent à l'égard du Roi ; mais que son crime est d'avoir des ennemis trop puissans. Le Roi n'a rien dit, et ce silence déclare assez la qualité de son crime. Il crut qu'on le laisseroit à Pierre-Encise, et il commençoit à Lyon à faire ses complimens à M. d'Artagan ; mais quand il sut qu'on le menoit à Pignerol, il soupira, et dit, *je suis perdu.*

(1) M. de Lauzun avoit été sur le point d'épouser Anne-Marie-Louise d'Orléans, dite Mademoiselle de Montpensier, cousine germaine du Roi. Le contrat étoit dressé, et le Roi avoit promis de le signer, mais sur les représentations qu'on lui fit, il refusa de le faire. Voyez l'avant-dernière lettre de ce recueil.

On avoit grand'pitié de sa disgrâce dans les villes où il passoit : il faut avouer aussi qu'elle est extrême.

Le lendemain de son départ, le Roi envoya querir M. de Marsillac, et lui dit : " Je vous " donne le gouvernement de Berri qu'avoit " Lauzun." Marsillac répondit : " Sire, que " Votre Majesté, qui sait mieux les règles de " l'honneur que personne du monde, se sou- " vienne, s'il lui plaît, que je n'étois pas ami " de Lauzun ; qu'elle ait la bonté de se met- " tre un moment à ma place, et qu'elle juge " si je dois accepter la grâce qu'elle me fait.— " Vous êtes, dit le Roi, trop scrupuleux ; " j'en sais autant qu'un autre là-dessus ; mais " vous n'en devez faire aucune difficulté.— " Sire, puisque V. M. l'approuve, je me jette " à ses pieds pour la remercier.—Mais, dit le " Roi, je vous ai donné une pension de douze " mille francs, en attendant que vous eussiez " quelque chose de mieux. Oui, Sire, je la " remets entre vos mains.—Et moi, dit le " Roi, je vous la donne une seconde fois, et " je m'en vais vous faire honneur de vos beaux " sentimens ;" en disant cela, il se tourne vers ses ministres, leur conte les scrupules de Marsillac et dit : " J'admire la différence ; jamais " Lauzun n'avoit daigné me remercier du gou-

" vernement de Berri ; il n'en avoit pas pris " les provisions ; et voilà un homme pénétré " de reconnoissance." Tout ceci est extrêmement vrai ; M. de la Rochefoucault vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails ; si je me trompois, mandez-le moi. Ce pauvre homme est très-mal de sa goutte, et bien pis que les autres années : il m'a parlé de vous ; il vous aime toujours comme sa fille. M. de Marsillac est venu me voir, et l'on me parle toujours de ma chère enfant. J'ai enfin pris courage, j'ai causé douze heures avec M. de Coulanges, je ne le puis quitter ; c'est un grand bonheur que le hasard m'ait fait loger chez lui.

Est-il possible que mes lettres vous soient agréables au point que vous me le dites ? je ne les sens point telles, en sortant de mes mains ; je crois qu'elles le deviennent, quand elles ont passé par les vôtres : enfin c'est un grand bonheur que vous les aimiez ; vous en êtes accablée, de manière que vous seriez fort à plaindre si cela étoit autrement. M. de Coulanges est bien en peine de savoir laquelle de vos madames(3) y prend goût : nous trouvons

(3) *Madames* n'est point François, c'est par plaisanterie que Mde. de Sévigné s'en sert : elle croyoit que c'étoit ainsi qu'on s'exprimoit en Provence.

que c'est un bon signe pour elle ; car mon style est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde, pour pouvoir s'en accommoder.

Le Roi part le cinq Janvier pour Châlons, et doit faire plusieurs autres tours, quelques revues, chemin faisant ; le voyage sera de douze jours ; mais les officiers et les troupes iront plus loin : pour moi je soupçonne encore quelque expédition, comme celle de la Franche-Comté. Vous savez que le Roi est *un héros de toutes les saisons*, comme le dit Mlle. de Scuderi. Les pauvres courtisans sont désolés, ils n'ont pas un sou. Brancas me demanda hier de bonne foi, si je ne voulois point prêter sur gages, et m'assura qu'il n'en parleroit point ; et qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trousse me prie de lui apprendre quelques-uns des secrets de Pomenars pour subsister honnêtement ; enfin, ils sont abîmés. Voilà Châtillon que j'exhorte à vous faire un impromptu ; il me demande huit jours, et je l'assure déjà qu'il ne sera que réchauffé, et qu'il le tirera du fond de cette gibecière que vous connoissez. Adieu, belle comtesse, il y a raison partout (4) : cette

(4) On se sert de cette expression en parlant d'un excès blâmable.

lettre est devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux Grignan, le seigneur *Corbeau* (5), le présomptueux Adhémar, et le fortuné *Louis de Provence*, sur qui tous les astrologues disent que les fées ont soufflé. *E con questo mi raccomando.*

A Paris, Mercredi, 6 Janvier, 1672.

ENFIN, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi. Vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Providence ne me soit bien dur et bien sensible ; je ne m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement. Je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentimens de mon cœur là-dessus ; je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foiblesses ; conservez toute votre raison ; jouissez de la grandeur de votre âme, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier à St. Germain : la reine m'attaqua la première ; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement ; puis on parla de mon voyage de Provence, un mot

(5) M. le coadjuteur d'Arles.

sur celui de Bretagne, et sur le bonheur de Mde. de Chaulnes de m'y avoir trouvée ; j'étois allée à St. Germain avec elle. Pour MONSIEUR, il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous, et m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses complimens, et de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement. Je trouvai MADAME mieux que je ne pensois, mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier, il étoit enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirois jamais de vous dire tous les complimens qu'on me fit, et à vous aussi ; et de tout cela autant en emporte le vent (1), on est ravi de revenir chez soi. Mde. de Richelieu me parut abattue ; les fatigues de la cour ont rabaissé son caquet ; son moulin me parut en chommage (2) : mais qui pensez-vous qu'on trouva chez moi ? M. le président de Reauville, M. le président de Galiffet ; de quoi parle-t-on ? de Mde. de Grignan ; qui est-ce qui entre dans ma chambre ? votre petite ; vous dites qu'elle me fait souvenir de vous, c'est bien dit, vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en carrosse ; où vais-je ? chez Mde. de Vala-

(1) Cette expression proverbiale se dit en parlant de choses auxquelles on n'ajoute pas foi.

(2) *Chommage* est l'espace de temps qu'on est sans travailler.

voire ; pour quoi faire ? pour parler de Provence. Coulanges disoit l'autre jour : voyez-vous bien cette femme-là, elle est toujours en la présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi, vous avez peur que je ne sois ridicule ; non, ne craignez rien ; on ne peut l'être avec une si agréable folie ; et de plus, c'est que me ménage selon les lieux, les temps, et les personnes avec qui je suis ; et l'on jureroit quelquefois que je ne songe guère à vous, ce n'est pas où je suis le plus en liberté. Je reçois votre lettre du 30. Ah ! que vous me déplaisez, mon enfant, en parlant comme vous faites de vos aimables lettres ! quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la princesse d'Harcourt ? où pêchez-vous cette fausse et offensante humilité ? elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité ; quelles manières ! changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles sont : si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité, et ce sera une affaire à régler entre votre confesseur et vous.. On étoit hier sur votre chapitre chez Mde. de Coulanges ; et Mde. Scarron (3) se souvint avec

(3) Françoise d'Aubigné, née en 1635, épousa Scarron en 1651, après la mort duquel elle devint gouvernante des enfans

combien d'esprit vous aviez soutenu autrefois une mauvaise cause à la même place, et sur le même tapis où nous étions : il y avoit Mde. de la Fayette, Mde. Scarron, Ségrais, Caderousse, l'abbé Têtu, Guillerargues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : on est encore vif ; mais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez reine, le moyen de ne pas soupirer ! nous soupirons encore de la vie qu'on fait ici et à St. Germain, tellement qu'on soupire toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant en prison dit *in sæcula sæculorum* : et je crois qu'on eût répondu ici en certains lieux, *amen*, et en d'autres, non.

Votre enfant est jolie : elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur ; elle a de petites manières qui plaisent ; je m'en amuse, et je l'aime ; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer par-dessus la tête.

A Paris, Mercredi, 13 *Janvier*, 1672.

Eh ! mon Dieu, ma fille ! que me dites-vous ? quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre personne, de votre esprit ; à rabaisser votre bonne conduite ; à trouver qu'il faut avoir bien de la bonté pour songer à vous ? quoique assu-

---

de Mde. de Montespan, et fut depuis connue sous le nom de Marquise de Maintenon. Voyez la notice sur sa vie.

rément vous ne pensiez pas à tout cela, j'en suis blessée, vous me fâchez ; et quoique je ne dusse peut-être pas répondre à des choses que vous dites en badinant, je ne puis m'empêcher de vous en gronder, préférablement à tout ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore, quand vous dites que vous avez peur des beaux esprits : ah ! si vous saviez, qu'ils sont petits de près, et combien ils sont quelquefois empêchés (1) de leurs personnes, vous les remettriez bientôt à hauteur d'appui : vous souvient-il combien vous en étiez quelquefois excédée ? prenez garde que l'éloignement ne vous grossisse les objets ; c'est un effet assez ordinaire.

Nous soupons tous les soirs avec Mde. Scarron : elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit : c'est un plaisir que de l'entendre raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoît bien (2). Les désespoirs de cette d'Heudicourt dans le temps que sa place paroissoit si miraculeuse ; les rages continuelles de Lauzun ; les noirs chagrins, ou les tristes

(1) *Empêchés* pour *embarrassés :* cette acception a vieilli.

2 *C'est un plaisir que* est un gallicisme dont Mde. de Sévigné se sert souvent pour donner plus de force et de vivacité au discours. On le retrouve à la fin de la phrase suivante. En effet *que* est inutile au sens et à la construction.

ennuis des dames de St. Germain, dont peut-être la plus enviée n'est pas toujours exempte : c'est une plaisante chose que de l'entendre causer sur tout cela (3). Ces discours nous mènent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, tantôt politique. Nous parlons très-souvent de vous, elle aime votre esprit et vos manières ; et quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être point à la mode.

Mais écoutez la bonté du Roi, et songez au plaisir de servir un si aimable maître. Il a fait appeler le maréchal de Bellefond dans son cabinet, et lui a dit : " M. le maréchal, je veux " savoir pourquoi vous voulez me quitter ; " est-ce dévotion ? est-ce envie de vous re- " tirer ? est-ce l'accablement de vos dettes ? " si c'est le dernier, j'y veux donner ordre, et " entrer dans le détail de vos affaires." Le maréchal fut sensiblement touché de cette bonté, " Sire," dit-il, " ce sont mes dettes ; je " suis abîmé ; je ne puis voir souffrir quelques- " uns de mes amis qui m'ont assisté, et que je " ne puis satisfaire.—Hé bien, dit le Roi, il " faut assurer leur dette ; je vous donne cent

(3) Outre le gallicisme dont je viens de parler, il y en a un autre dans cette phrase, savoir, trois sujets sans verbe, ce qui donne de l'énergie, de la variété et de la grâce au style.

" mille francs de votre maison de Versailles, " et un brevet de retenue de quatre cent mille " francs, qui servira d'assurance, si vous venez " à mourir. Vous payerez les arrérages avec " les cent mille francs; cela étant, vous de- " meurerez à mon service." En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un maître qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de ses domestiques; aussi le maréchal n'y résista-t-il pas, et le voilà remis à sa place, et comblé de bienfaits : tout ce détail est vrai.

J'ai été à Livri : ah! ma chère enfant, que je vous ai bien tenu parole, et que j'ai songé tendrement à vous : il y faisoit très-beau, quoique très-froid; mais le soleil brilloit; tous les arbres étoient parés de perles et de cristaux; cette diversité ne déplaît point : je me promenai fort; je fus le lendemain dîner à Pomponne; il seroit difficile de vous redire ce qui fut dit en cinq heures; je ne m'y ennuyai point. M. de Pomponne sera ici dans quatre jours; ce seroit un grand chagrin pour moi, si jamais j'étois obligée de lui parler pour vos affaires de Provence : en vérité, tout de bon, il ne m'écouteroit pas. Vous voyez que je fais un peu l'entendue, mais de bonne foi, rien n'est égal à M. d'Usez; c'est ce qui s'appelle les grosses

cordes ; je n'ai jamais vu un homme, ni d'un meilleur esprit, ni d'un meilleur conseil : je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à St. Germain.

A Paris, Mercredi, 9 Mars, 1672.

Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille ; je viens d'en recevoir une de vous, qui enlève, tout aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse : c'est un style juste et court, qui chemine et qui plaît au souverain degré, même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirois plus souvent, si je ne craignois d'être fade ; mais je suis toujours ravie de vos lettres sans vous le dire. M. de Coulanges l'est aussi de quelques endroits que je lui fais voir, et qu'il est impossible de lire toute seule. Il y a un petit air de Dimanche gras (1) répandu sur cette lettre, qui la rend d'un goût nonpareil.

Il y avoit long-temps que vous étiez abîmée : j'en étois toute triste ; mais le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrois bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie. Un malheur continuel pique et offense ;

(1) Le *Dimanche gras* est celui qui précède le Mercredi des cendres. C'étoit un jour où le peuple se livroit à la joie. *Un air de Dimanche gras* signifie un air de gaieté, de joie, de plaisir.

on hait d'être houspillé par la fortune; cet avantage que les autres ont sur nous, blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans une occasion d'importance: Nicole dit si bien cela. Enfin, j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle le fait.

Vous me demandez les symptômes de cet amour: c'est premièrement une négative vive et prévenante; c'est un air outré d'indifférence qui prouve le contraire; c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique; c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde; c'est un relâchement de tous les soins ordinaires, pour vaquer à un seul; c'est une satire perpétuelle contre les vieilles gens amoureux. Vraiment, il faudroit être bien fou, bien insensé: quoi, une jeune femme! j'aimerois mieux m'être rompu les deux bras; et à cela on répond intérieurement! eh, oui, tout cela est vrai, mais vous ne laissez pas d'être amoureux; vous nous dites vos réflexions, elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment; mais vous ne laissez pas d'être amoureux: vous êtes tout plein de raisons; mais l'amour est plus fort que toutes les raisons; vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez et vous êtes amoureux. Si

vous conduisez à cette extrémité M. de Vence (2), je vous prie, ma fille, que j'en sois la confidente ; en attendant, vous ne sauriez avoir un plus agréable commerce ; c'est un prélat d'un esprit et d'un mérite distingué ; c'est le plus bel esprit de son temps : vous avez admiré ses vers, jouissez de sa prose ; il excelle en tout ; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous citez plaisamment cette dame qui aimoit à faire bien tourner la tête à des moines : ce seroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête est si bonne, si bien faite et si bien organisée ; c'est un trésor que vous avez en Provence, profitez-en ; du reste, sauve-qui peut.

Je vous défends, ma chère enfant, de m'envoyer votre portrait. Si vous êtes belle, faites-vous peindre ; mais gardez-moi cet aimable présent pour quand j'arriverai : je serois fâchée de le laisser ici. Suivez mon conseil, et recevez, en attendant, un présent au-dessus de tous les présens : car ce n'est pas trop dire ; c'est un tour de perles de douze mille écus, cela est un peu fort ; mais il ne l'est pas plus que ma

(2) Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, dont les poésies, surtout la Paraphrase des Psaumes, ont eu autrefois de la célébrité. On doit regarder tout cet alinéa, comme une plaisanterie de Mde. de Sévigné.

bonne volonté ; enfin regardez-le, pesez-le, voyez comme il est enfilé, et puis dites-m'en votre avis ; c'est le plus beau que j'aie jamais vu ; on l'a admiré ici ; il vient de l'ambassadeur de Venise, notre défunt voisin.... Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal (3) : Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira Samedi Trissotin (4) qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son Lutrin et sa Poétique : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. Il vous aime de tout son cœur, ce pauvre cardinal ; il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas aussi aisément qu'elles commencent. Mais, hélas ! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler : pour moi, je serois très-fâchée d'être consolée ; je ne me pique ni de fermeté, ni de philosophie ; mon cœur me mène et me conduit. On disoit l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie mesure du mérite du cœur, c'étoit la

(3) M. le Cardinal de Retz, un des hommes les plus célèbres de son temps, étoit l'ami intime de Mde. de Sévigné. Il a laissé des mémoires très-estimés, dans lesquels il s'est peint au naturel. Il aimoit et favorisoit les lettres et les arts.

(4) *Les Femmes savantes*, un des chefs-d'œuvre de Molière.

capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette règle ; elle me donneroit trop de vanité, si je n'avois mille autres sujets de me remettre à ma place. Adhémar m'aime assez ; mais il hait trop l'évêque, et vous le haïssez trop aussi, l'oisiveté vous jette dans cet amusement ; vous n'auriez pas tant de loisir si vous étiez ici. M. d'Usez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré et corrigé du vôtre, dont il fera des merveilles ; fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, sans craindre que rien sorte de ses mains, que dans le juste point de perfection. Il y a dans tout ce qui vient de vous autres un petit brin d'impétuosité, qui est la vraie marque de l'ouvrier : c'est le chien du *Bassan* (5).

Je viens de recevoir votre lettre du jour des cendres : en vérité, ma fille, vous me confondez par vos louanges et par vos remercîmens. C'est me faire souvenir de ce que je voudrois faire pour vous ; et j'en soupire, parce que je ne me satisfais pas moi-même, et plût à Dieu que vous fussiez si pressée de mes bienfaits, que vous fussiez contrainte de vous jeter dans l'ingratitude ! Nous avons souvent dit que c'est la vraie porte pour en sortir honnêtement, quand

(5) Le Bassan faisoit entrer son chien dans la composition de presque tous ses tableaux.

on ne sait plus où donner de la tête : mais je ne suis pas assez heureuse pour donner dans cette extrémité ; votre reconnoissance suffit et au-delà. Que vous êtes aimable ! et que vous me dites plaisamment tout ce qui se peut dire là-dessus ! au reste, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan ! c'est un coupe-gorge (6) qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y a fait de sérieux voyages. Vous jouez d'un malheur insurmontable, vous perdez toujours ; croyez-moi, ne vous opiniâtrez point ; songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer, et pour être houspillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte ; il faut dire comme *Tartuffe : c'est un excès de zèle.* Je vous envoie cette petite fable de la Fontaine sur l'aventure du curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort (7) : cet événement est bizarre ; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront.

J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant : la guerre me déplaît fort, pour lui premièrement, et puis pour les autres que

(6) *Coupe-gorge* se dit figurément de tout ce qui expose à éprouver des friponneries.

(7) Voyez la fable xi. du livre vii. des Fables de la Fontaine.

j'aime. Ma fille, j'écris sans mesure ; encore faut-il finir ; en écrivant aux autres, on est aise d'avoir écrit ; et moi j'aime à vous écrire par-dessus toutes choses. J'ai mille amitiés à vous faire de M. de la Rochefoucault, de notre cardinal, de Barillon, et surtout de Mde. Scarron, qui vous sait bien louer à ma fantaisie ; vous êtes bien selon son goût. Pour M. et Mde. de Coulanges, M. l'abbé, ma tante, ma cousine, la Mousse, c'est un cri général pour me prier de parler d'eux ; mais je ne suis pas toujours d'humeur à faire des litanies ; j'en oublie encore : en voilà pour long-temps. J'aime toujours ma petite enfant, malgré les divines beautés de son frère.

A Paris, Mercredi, 16 *Mars,* 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah ! ma fille, je languis dans cet espoir charmant. Rien ne m'arrête que ma tante, qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement ; je me conduis par ses avis. Nous verrons entre

ci et Pâques (1) : si son (2) mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras : si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir aussi bien que moi : nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'Avril ; je n'ai que cela dans la tête. Vous ne sauriez souhaiter de me voir autant que je souhaite de vous embrasser : bornez votre ambition, et ne croyez jamais pouvoir m'égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font ; il a été très-affligé de la mort du chevalier de Grignan. Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisans ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvois retourner en arrière, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un

(1) Le pronom démonstratif *ci* ne s'emploie plus seul, comme du temps de Mde. de Sévigné : il ne figure jamais qu'à la suite d'un autre mot.

(2) Par la construction *son* paroît se rapporter à M. d'Hacqueville : mais la force du sens lève l'équivoque, et le fait rapporter à *tante*.

engagement qui m'embarrasse ; je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme ; et comment en sortirai-je ? par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ! la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ? quelle alternative ! quel embarras ! rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène, est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle y mène, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement, point du tout ; mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice ; cela m'auroit ôté bien des ennuis, et m'auroit donné le ciel bien sûrement et bien aisément : mais parlons d'autre chose.

Voici un bon mot de Madame Cornuel, qui a fort réjoui le parterre. M. Tambonneau le fils a quitté la robe, et a mis une sangle autour de son ventre et de son derrière; avec ce bel air, il veut aller servir sur mer; je ne sais ce que lui a fait la terre: on disoit donc à Mde. Cornuel qu'il s'en alloit à la mer. Hélas, dit-elle, est-ce qu'il a été mordu d'un chien enragé? cela fut dit sans malice; c'est ce qui a fait rire extrêmement.

Mde. de Courcelles est fort embarrassée: on lui refuse toutes ses requêtes; mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle, puisque ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre coadjuteur ne lui feroit point de grâce présentement; vous me le représentez dans les occupations de Saint Ambroise. Il me semble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à son *image et semblance;* votre fils veut aussi lui ressembler: mais sans offenser la beauté du coadjuteur, où est donc la belle bouche de ce petit garçon? où sont ses agrémens? il ressemble donc à sa sœur: vous m'embarrassez fort par cette ressemblance. Je ne saurois vous plaindre de n'avoir point de beurre en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable et de l'excellent poisson. Ah, ma fille! que je comprends bien ce que peuvent

faire et penser des gens comme vous au milieu de vos Provençaux ! je les trouverai comme vous, et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de si belles années de la vôtre. Je suis si peu désireuse de briller dans votre cour de Provence, et j'en juge si bien par celle de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de trois jours à Vitré je ne respirois que les Rochers, je vous jure devant Dieu que l'objet de mes désirs, c'est de passer l'été à Grignan avec vous: voilà où je vise, et rien au-delà. Mon vin de Saint Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin ; il y a long-temps que je vous en ai remerciée *in petto*, cela est bien obligeant. On assure que l'autre jour M. de Montausier (3) parlant à M. le Dauphin de la dignité des cardinaux, lui dit que cela dépendoit du pape, et que s'il vouloit faire cardinal un palefrenier, il le pourroit. Là-dessus le cardinal de Bonzi arrive ; Monsieur le Dauphin lui dit : Monsieur, est-il vrai que si le pape vouloit, il feroit cardinal un palefrenier ? M. de Bonzi fut surpris, et devinant l'affaire, il lui répondit : il est vrai, Monsieur, que le

(2) M. le duc de Montausier, gouverneur de M. le Dauphin, étoit non-seulement incapable de flatter et de mentir ; mais il ignoroit encore l'art de feindre, si commun chez les courtisans. Voyez les extraits.

pape choisit qui il lui plaît; mais nous n'avons pas vu jusqu'ici qu'il ait pris des cardinaux dans son écurie. C'est le cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

A Paris, Vendredi, 8 Avril, 1672.

La guerre est déclarée; on ne parle que de partir. Canaples a demandé permission au Roi d'aller servir dans l'armée du Roi d'Angleterre; et en effet il est parti malcontent de n'avoir point eu d'emploi en France. Le maréchal du Plessis ne quittera point Paris; il est bourgeois et chanoine: il met à couvert tous ses lauriers, et jugera des coups: je ne trouve pas qu'avec une si belle et si grande réputation, son personnage soit si mauvais. Il dit au Roi qu'il portoit envie à ses enfans, qui avoient l'honneur de servir Sa Majesté; que pour lui, il souhaitoit la mort, puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le Roi l'embrassa tendrement, et lui dit: "Monsieur le maréchal, on ne travaille "que pour approcher de la réputation que "vous avez acquise; il est agréable de se re-"poser après tant de victoires." En effet, je le trouve heureux de ne point remettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute sa vie.

La reine m'attaque toujours sur vos enfans

et sur mon voyage de Provence, et trouve mauvais que votre fils vous ressemble, et votre fille à son père ; je lui réponds toujours la même chose. Mde. Colbert me parle souvent de votre beauté ; mais qui ne m'en parle point ? Ma fille, savez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir tout ceci ? je vous en faciliterai les moyens d'une manière qui vous ôtera de toutes sortes d'embarras.

Mde. de Villars, M. Chapelain, et quelqu'autre encore, sont ravis de votre lettre sur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyez que je sois ridicule : je sais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres. Je ne le fais point mal-à-propos ; je sais le temps et le lieu : mais enfin, c'est une chose charmante que la manière dont vous dites quelquefois de certaines choses. Fiez-vous à moi, je m'y connois, je veux vous relire quelque jour plusieurs endroits qui vous plairont, et entr'autres, celui de l'ingratitude : de sorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne songe plus qu'à vous refuser la première petite grâce que vous me demanderez ; je ne finirois point ; car tout est de ce style. J'aime fort votre petite histoire du peintre ; mais il faudroit, ce me semble, qu'il mourût. Vos cheveux frisés *naturellement* avec ce fer, poudrés *naturellement* avec une

livre de poudre, du rouge *naturel* avec du carmin, cela est plaisant : mais vous êtes belle comme un ange ; je suis toute réjouie que vous soyez en état de vous faire peindre, et que vous conserviez, sous votre négligence, une beauté si merveilleuse. Mde. Scarron a reçu votre embrassade ; il n'y a sorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni sorte d'estime particulière qu'elle ne fasse paroître pour vous.

Le comte de Guiche disoit l'autre jour des merveilles des esprits de vos pays chauds ; il ne s'y est pas ennuyé un moment. Je songeai que vous n'aviez jamais cité une seule personne dont l'esprit fût digne d'être distingué. Croyez, ma fille, que ce n'est pas sans une profonde douleur que je vois votre retour dans ces idées de Platon, et que je sens une telle séparation jusques dans la moëlle de mes os, sans pouvoir jamais m'en consoler.

M. et Mde. de Chaulnes s'en vont en Bretagne : les gouverneurs n'ont point d'autre place présentement que leur gouvernement. Nous allons voir une rude guerre ; j'en suis dans une inquiétude épouvantable. Votre frère me tient au cœur ; nous sommes très-bien ensemble ; il m'aime et ne songe qu'à me plaire ; je suis aussi une vraie marâtre pour lui, et ne

suis occupée que de ses affaires. J'aurois grand tort si je me plaignois de vous deux : vous êtes, en vérité, trop jolis chacun en votre espèce. Voilà, ma très-belle, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. J'avois ce matin un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma toilette.

A Paris, Mercredi, 27 *Avril*, 1672.

Je m'en vais faire réponse à vos deux lettres ; et puis, je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la première, et je lui ferai voir encore une grande partie de la seconde. Il est parti : ce fut en lui disant adieu que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez sur vos affaires. Il vous trouve admirable ; je n'ose vous dire à quoi il compare votre style : il a été ravi de votre description de la Sainte-Baume ; il le sera davantage de votre seconde lettre. L'évêque témoigne en toute rencontre qu'il est fort aise de se raccommoder avec vous : il a trouvé ici toutes choses assez bien disposées, pour lui faire souhaiter une réconciliation dont il se fait honneur comme d'un sentiment convenable à sa profession. Je vous remercie de votre relation de la Sainte-Baume. Vous ne m'ôterez pas l'envie de voir cette affreuse

grotte ; plus on a de peine à s'y rendre, plus il faut y aller ; et au bout du compte, je ne m'en soucie que foiblement : je ne cherche que vous en Provence : quand je vous aurai, j'aurai tout ce que je souhaite. Ma tante est toujours très-mal ; je lui dis mille tendresses de votre part, qu'elle reçoit très-bien. M. de la Trousse lui en a écrit d'excessives ; ce sont des amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas ; j'en quitte ceux qui ne commenceroient que là à m'aimer(1). Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites si bien ; la rendre douce et agréable ; ne point noyer de douleur et d'amertume ceux qui nous aiment ; il est trop tard de changer quand on expire. Vous savez comme j'ai toujours ri des bons fonds ; je n'en connois que d'une sorte, et le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choses comme elles sont ; croyez-moi, je ne suis point folle ; et pour vous le montrer, c'est qu'on ne peut jamais être plus contente d'une personne que je le suis de vous. J'enverrai à Mde. de Coulanges ce qui lui appartient de ma lettre ; elle sera mise en pièces : il m'en restera encore quelques centaines pour me consoler ; mais toutes aima-

(1) *J'en quitte* pour *j'en tiens quittes*. On ne se sert guères plus de cette acception qui est obscure.

bles (2) qu'elles sont, je souhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le Roi part demain. Il y aura cent mille hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'arsenal; je voulois dire adieu au grand-maître, qui m'étoit venu chercher. Je ne le trouvai pas; mais je trouvai la Troche qui pleuroit son fils, et la comtesse (3) qui pleuroit son mari: elle avoit un chapeau gris qu'elle enfonçoit dans l'excès de sa douleur; c'étoit une chose plaisante; je crois que jamais un chapeau ne s'est trouvé à pareille fête; j'aurois voulu ce jour-là mettre une coiffe ou une cornette. Enfin, ils sont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, et le mari pour la guerre; mais quelle guerre! la plus cruelle, la plus périlleuse dont on ait jamais ouï parler depuis le passage de Charles VIII. en Italie. On l'a

---

(2) *Toutes* est une faute. Il faut *tout*, parce que *tout*, mis pour *quoique*, *très*, *entièrement*, ne prend ni genre ni nombre avant un adjectif féminin, qui commence par une voyelle ou une *h* muette.

(3) Rénée-Eléonore de Bouillé, première femme du comte de Lude, grand-maître d'artillerie, étoit grande chasseuse et toujours vêtue en homme. Elle passoit sa vie à la campagne.

dit au Roi. L'Issel est défendu et bordé de douze cents pièces de canon, de soixante mille hommes de pied, de trois grosses villes, d'une large rivière qui est encore au-devant. Le comte de Guiche, qui sait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez Mde. de Verneuil ; c'est une chose étonnante. M. le Prince est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant, qui lui dit, qu'il savoit fort bien faire de la monnoie. "Mon ami," lui dit-il, "je te remercie ; mais si tu sais une invention "pour nous faire passer l'Issel sans être assommés, "tu me feras grand plaisir, car je n'en sais "point." Ses lieutenans-généraux étoient MM. les maréchaux d'Humières et de Bellefond. Voici un détail qu'on est bien aise de savoir. Les deux armées se joindront, et le Roi commandera à Monsieur ; Monsieur à M. le Prince ; M. le Prince à M. de Turenne, et M. de Turenne aux deux maréchaux, et même à l'armée du maréchal de Créqui. Le Roi parla donc au maréchal de Bellefond, et lui dit que son intention étoit qu'il obéît à M. de Turenne sans conséquence. Le maréchal, sans demander du temps, voilà sa faute, répondit qu'il ne seroit pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonoroit par une obéissance sans exemple. Le Roi le pressa fort bonnement de songer à la réponse qu'il venoit de lui faire,

ajoutant qu'il souhaitoit cette preuve de son amitié ; qu'il y alloit de sa disgrâce. Le maréchal lui dit, qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes grâces de Sa Majesté et sa fortune ; mais qu'il vouloit du moins conserver son estime, et qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne sans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le Roi lui dit ; M. le maréchal, il faut donc se séparer. Le maréchal fit une profonde révérence, et partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout aussitôt un ordre d'aller à Tours. Il est rayé de dessus l'état de la maison du Roi ; il a cinquante mille écus de dettes au-delà de son bien ; il est abîmé ; mais il est content, et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert au Roi son équipage, qui étoit fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairoit : on a pris cela comme s'il eût voulu braver le Roi ; jamais rien ne fut plus innocent. Tout ce qui est attaché à lui est inconsolable. Ne manquez pas d'écrire à Mde. de Villars et au pauvre maréchal. Cependant le maréchal d'Humières, soutenu par M. de Louvois, n'avoit point paru, et attendoit que le maréchal de Créqui eût répondu ; ce dernier est venu de son armée en poste répondre lui-même : il arriva avant-hier ; il eut une conversation d'une heure avec le Roi. Le maréchal de Grammont, qui fut appelé, soutint le droit des maréchaux de France, et fit le

Roi juge de ceux qui faisoient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en soutenir la grandeur, s'exposoient au malheur de lui déplaire, ou celui qui étoit honteux d'en porter le titre, qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom de maréchal pour une injure, et qui vouloit commander en qualité de prince. Enfin, la conclusion fut que le maréchal de Créqui (4) est allé à la campagne dans sa

---

(4) Mde. de Sévigné rend compte dans une autre lettre, de la conversation que M. de Créqui eut avec le Roi, de la manière suivante. Les circonstances méritent d'en être connues. " J'ai vu " Mde. du Plessis-Bellière il y a deux heures : elle m'a conté la " conversation du Roi et du maréchal de Créqui ; elle est longue, " et forte, et touchante, et raisonnable. S'il avoit parlé le pre- " mier la chose auroit été accommodée ; il proposa cinq ou six " tempéramens qui auroient été reçus, si le Roi ne s'étoit fait une " loi de n'en recevoir aucun. Le maréchal de Bellefond a gâté " cette affaire. M. de la Rochefoucault dit que c'est qu'il n'a pas " de jointures dans l'esprit. Le maréchal de Créqui parut déses- " péré, et dit au Roi : Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-vous pas " le maître ? laissez-moi servir cette campagne comme le marquis " de Créqui ; peut-être que je mériterai que V. M. me rende le bâ- " ton à la fin de la guerre. Le Roi fut touché de l'état où il le voyoit; " et comme il sortoit, tout transporté, ne connoissant personne, " S. M. dit au maréchal de Villeroi ; Suivez le maréchal de Créqui, " il est hors de lui. Le Roi en a parlé depuis avec estime et sans " aigreur, et a fait servir dans l'armée la compagnie de ses " gardes."

maison planter des choux (5), aussi-bien que le maréchal d'Humières. Voilà de quoi on parle uniquement; on dispute pour savoir s'ils ont bien ou mal fait; la comtesse (de Fiesque) s'égosille, le comte de Guiche prend son fausset; il faut les séparer, c'est une comédie. Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le Prince les regrette fort pour l'intérêt du Roi. M. de Schomberg n'est pas plus disposé que les autres à obéir à M. de Turenne, ayant commandé des armées en chef. Enfin, la France qui est pleine de grands capitaines, n'en trouvera pas assez par la circonstance de ce malheureux contre-temps.

M. d'Aligre a les sceaux; il a quatre-vingts ans; c'est un dépôt; c'est un pape. Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de la Rochefoucault. Il est accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ses enfans : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendresses de sa part;

---

(5) Ces deux rapports *à la campagne* et *dans sa maison*, placés entre *est allé* et *planter* rendent cette phrase embarrassée, parce que le régime *planter* est séparé de son régissant par un trop grand nombre de mots, et que le fil des idées est rompu. Cette expression figurée et familière *aller planter des choux* se dit de quelqu'un, qui, par ordre du Roi, est envoyé, ou qui se retire volontairement dans sa maison de campagne.

nous avons fort causé. Tout le monde pleure, son fils, son frère, son mari, son amant; il faudroit être bien misérable pour ne pas se trouver intéressé au départ de la France toute entière. Dangeaux et le comte de Salt sont venus dire adieu : ils nous ont appris que le Roi, afin d'éviter les larmes, est parti ce matin à dix heures, sans que personne l'ait su, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit. Il est parti lui douzième ; tout le reste suivra. Au lieu d'aller à Villers-Cotterez, il est allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres gens qui ont disparu aussi, se trouveront : il ira demain à Soissons, et tout de suite comme il l'avoit résolu. Si vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La tristesse où tout le monde se trouve, est une chose qu'on ne sauroit imaginer au point qu'elle est (6). La Reine est demeurée régente ; toutes les compagnies supérieures l'ont été saluer. Voici une étrange guerre, et qui commence bien tristement. En revenant ici, j'ai trouvé notre pauvre cardinal qui venoit me dire adieu : nous avons causé une heure ; il part demain matin. M. d'Usez part aussi ; qui est-ce qui ne part point ? hélas ! c'est

(6) *Au point qu'elle est*, est une circonstance qui auroit eu besoin d'être préparée pour entrer heureusement dans la construction de cette phrase.

moi ; mais j'aurai mon tour comme les autres. J'approuve fort votre promenade et le voyage de Monaco : il est vrai, comme vous dites, que c'est une chose cruelle de faire cent lieues pour se retrouver à Aix ; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous ; je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours soigneusement ; je suis désolée quand je n'ai point de vos lettres.

A Paris, Vendredi, 6 Mai, 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte, c'est une radoterie que je ne puis éviter(1). Je fus hier à un service de M. le chancelier(2) à l'Oratoire ; ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs, qui en ont fait la dépense : en un mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer ; le Brun avoit fait le dessin. Le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa

---

(1) Cette lettre est un modèle de la manière dont on doit parler des monumens des arts et des différens objets que l'on voit. *Radoterie* ne se dit que dans la conversation.

(2) Pierre Séguier, mort le 28 Janvier précédent.

dignité, comme lui ayant ôté les honneurs de la vie : l'un portoit son mortier ; l'autre la couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur, la peinture, la musique, l'éloquence et la sculpture (3). Quatre vertus soutenoient la première représentation, la force, la justice, la tempérance et la religion. Quatre anges ou quatre génies recevoient au-dessus cette belle âme. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs anges qui soutenoient une chapelle ardente, laquelle (4) tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises et d'emblèmes, qui avoient rapport aux armes ou à la vie du chancelier : plusieurs actions principales y étoient peintes. Mde. de Verneuil (5) vouloit acheter toute cette décoration à un prix excessif.

---

(3) Le renvoi des noms des quatre arts à la fin de la phrase est contre les règles de la construction grammaticale. Ils y paroissent régis par *avoir perdu*. Même faute dans la phrase suivante.

(4) Du temps de Mde. de Sévigné on employoit *lequel* en sujet pour éviter la répétition de *qui*. Selon l'usage actuel *qui* vaudroit mieux dans cette phrase.

(5) Charlotte Séguier, fille du chancelier, mariée d'abord à Maximilien de Béthune, duc de Sulli ; ensuite à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

Ils ont tous en corps résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnoissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande, mais sans confusion ; j'étois auprès de M. de Tulle (6), de M. Colbert, de M. de Monmouth(7), beau comme du temps du Palais-Royal, qui (8), par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le Roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre : j'ai dit à M. de Tulle de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi. Il a débuté par un accent Provençal ; il est de Marseille ; il s'appelle Lené(9) : mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux ; il a si bien établi son

---

(6) Jules Mascaron, évêque de Tulle, célèbre prédicateur, fort admiré de Mde. de Sévigné. Il a beaucoup perdu de la célébrité qu'il a eue.

(7) Fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité en 1685.

(8) *Qui* se rapporte à M. de Monmouth. Il en est séparé par trop de mots. C'est une faute, parce que l'esprit ne remonte pas nécessairement à cet antécédent.

(9) Né à Lucques, et élevé à Marseille. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans. On n'a de lui que deux oraisons funèbres, celle du chancelier Séguier, et celle du maréchal du Plessis-Praslin.

discours ; il a donné au défunt des louanges si mesurées ; il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse ; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvoit être admiré ; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde, je dis, tout le monde, s'en est écrié(10), et chacun étoit charmé d'une action si parfaite et si achevée(11). C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse : nous le voulions nommer le chevalier Mascaron ; mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. Baptiste (12) avoit fait un dernier effort de toute la musique du Roi ; ce beau *miserere* y étoit encore augmenté ; il y a un *libera*(13), où tous les yeux étoient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est ceci ? je pense que je suis folle ; à quoi peut servir une si grande narra-

(10) *S'en est écrié* ne passeroit pas de nos jours.

(11) Mde. de Sévigné développe en peu de mots le vrai caractère d'une oraison funèbre.

(12) Baptiste Lulli. Il apporta en France la musique Italienne de son temps.

(13) Prières pour les morts dans les églises catholiques.

tion? vraiment j'ai bien satisfait le désir que j'avois de conter.

Le Roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a pas encore de fourrages ; les équipages portent la famine avec eux : on est embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guitaut m'a montré votre lettre, et à l'abbé, *envoyez-moi ma mère* : ma fille, que vous êtes aimable ! et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! hélas ! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin ; je conduis des yeux toutes choses, et si ma tante prenoit le parti de languir, en vérité je partirois. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me faire prendre la résolution de la quitter dans un si pitoyable état ; nous verrons, je vis au jour la journée(14), et n'ai pas encore le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'ose : enfin, vous dites vrai, il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison ; et moi, je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous. J'irai coucher demain dans ce joli appartement, où vous serez placée sans me déplacer. Adieu, ma belle petite,

---

(14) *Vivre au jour la journée* signifie figurément passer la vie sans vue, sans prévoyance. Ici cette expression a une signification plus bornée.

vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse, je ne me fie ni à vous ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait cent lieues, et au Saint Pilon (15), après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisans, mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite : j'ai trouvé cette comparaison, il n'y a rien de plus vrai.

A Paris, Vendredi, 20 *Mai,* 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, et l'agrément, et la magnificence, et la dépense de votre voyage. Je l'avois dit à notre abbé comme une chose pesante pour vous : mais ce sont des nécessités ; il faut cependant examiner si l'on veut courir le hasard de l'abîme où conduit la grande dépense ; nous en parlerons. Il n'importe guères d'avoir du repos pour soi-même. Quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont chères, et qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes, c'est le moyen de n'avoir

---

(15) Le Saint-Pilon est une chapelle, en forme de dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, et par un chemin pratiqué dans cette montagne.

guères de plaisirs dans la vie, et il faut être bien enragée(1) pour l'aimer encore. Je dis la même chose de la santé : j'en ai beaucoup ; mais à quoi me sert-elle ? à garder ceux qui n'en ont point. La fièvre a repris traîtreusement à Mde. de la Fayette ; ma tante est bien plus mal que jamais, elle s'en va tous les jours ? Que fais-je ? je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre la Fayette ; et puis je sors de chez elle pour revenir chez ma tante. Ni Livri, ni les promenades, ni ma jolie maison, rien de tout cela ne m'occupe ; il faut pourtant que je coure à Livri un moment, car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux ; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état de ma pauvre tante. Ah ! noble indifférence, où êtes-vous ? il ne faut que vous pour être heureuse(2), et sans vous tout est inutile : mais puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par là que par les autres endroits. J'ai vu Mde. de Martel chez elle, et je lui ai dit tout ce que vous pouvez penser ; son

---

(1) *Enragée* se rapporte à *on*, et la phrase a un sens général, il faut par conséquent *enragé*.

(2) *Heureuse* est une faute : il se rapporte à un sujet vague ; il doit donc être au masculin. Il n'en seroit pas ainsi, si Mde. de Sévigné avoit dit, *il ne me faut que vous*, &c.

mari lui a écrit des ravissemens de votre beauté ; il est comblé de vos politesses, il vous loue et vous admire : sa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre : je la trouvai enfin, et je vous acquittai de tout. Rien n'est plus romanesque que vos fêtes sur la mer, et vos festins dans le *Royal-Louis*, ce vaisseau d'une si grande réputation. Le véritable Louis est en chemin avec toute son armée. Les lettres ne disent rien de positif, par la raison qu'on ne sait point où l'on va. Il n'est plus question de Maestricht : on dit qu'on va prendre trois places, une sur le Rhin, l'autre sur l'Issel, et la troisième tout auprès ; je vous manderai leurs noms, quand je le saurai. Rien n'est plus confus que toutes les nouvelles de l'armée ; ce n'est pas faire sa cour, que d'en mander, ni de se mêler de deviner et de raisonner. Les lettres sont plaisantes à voir ; vous jugez bien que je passe ma vie avec des gens qui ont des fils assez bien instruits : mais il est vrai que le secret est grand sur les intentions de S. M. L'autre jour un homme de très-bonne maison écrivoit à un de ses amis : *je vous prie de me mander où nous allons, et si nous passerons à l'Issel, ou si nous assiégerons Maestricht.* Vous pouvez juger par là des lumières que nous avons ; je vous assure que le cœur est en presse. Vous êtes heureuse d'avoir votre cher mari en sûreté, et n'ayant d'autre fatigue

que de voir toujours votre chien de visage dans une litière, *le pauvre homme !* il avoit raison de monter quelquefois à cheval pour l'éviter ; le moyen de le regarder si long-temps ! hélas ! il me souvient qu'une fois en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi ; quel plaisir ne sentois-je point de voir toujours cet aimable visage ? il est vrai que c'étoit dans un carrosse ; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litière.

Mde. du Pui-du-Fou ne veut pas que je mène ma petite enfant : elle dit que c'est hasarder ; et là-dessus je rends les armes. Je ne voudrois pas mettre en péril sa petite personne ; je l'aime tout-à-fait ; je lui ai fait couper les cheveux ; elle est coiffée *hurlu-brelu*, cette coiffure est faite pour elle. Son teint, sa peau, tout son petit corps est admirable ; elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton ; enfin, elle est jolie de tout point ; je m'y amuse des heures entières ; je ne veux point que cela meure. Je vous le disois l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne point aimer sa fille.

A Livri, Jeudi, 2 Juin, 1672.

Je l'ai reçu cet aimable volume ; jamais je n'en

ai vu un si divertissant, ni si bien écrit, ni où je prisse tant d'intérêt. Je ne puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi bien que de l'application que vous avez aux dates; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intérêt qu'on prend à un commerce: au contraire, quand les commerces pèsent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît; mais vous êtes bien sur ce point, comme je puis le souhaiter; et ce n'est pas une médiocre joie, à moi, qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous.

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans; mais Mde. de la Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu une épisode (1) d'un jeune prince au milieu de l'enivrement, qui la rendoit si troublée; et toutes vos paroles ramassées nous confirment cette vision. Je vous fais entendre notre folie: elle vous sera expliquée

---

(1) Du temps de Mde. de Sévigné le genre du mot *épisode* n'étoit pas fixé. Le premier puriste de son temps, Vaugelas, avoit décidé qu'il étoit des deux genres, quoique plus souvent masculin. Chapelain vouloit qu'il fut toujours masculin, et c'est le sentiment de l'académie dans ses observations sur le *Cid*. Ménage donnoit à ce mot les deux genres, et T. Corneille vouloit que le genre n'en fut pas fixé. Dans l'usage actuel, il est toujours masculin.

plus nettement. Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'est-à-dire, je ne comprends pas comment on peut s'y exposer. J'aimerois mieux aller à l'occasion (2) ; j'affronterois plus aisément la mort dans la chaleur d'un combat, avec l'émulation des autres, et le bruit des trompettes, que de voir de grosses vagues me marchander, et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte ; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins sont plus étroits que vos litières ; en sorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à la tête : je suis servante de ces pays-là : je n'irai de ma vie, et je tremble quand je songe que vous en venez. Jamais les amans de Mde. de Monaco n'en ont tant fait pour elle : ce que vous dites du premier et du dernier est admirable : c'est cela qui est une épigramme. Ne parlâtes-vous pas un peu de MADAME (3) ? en est-elle consolée ? est-elle bien estropiée (4) ? est-elle bien désespérée de se voir au-delà des Alpes ? est-elle dans l'attente de venir à Paris ? je com-

(2) *Occasion* signifie ici *rencontre de guerre :* cette acception est peu en usage.

(3) Mde. de Monaco avoit été la principale favorite de MADAME (HENRIETTE-ANNE d'Angleterre), morte le 29 Juin, 1670.

(4) D'une saignée mal faite.

prends la grande joie qu'elle a eue de vous voir; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne doit jamais s'oublier: elle vous l'a rendue promptement; mais ce n'est pas avec les mêmes circonstances. Vous me parlez très-plaisamment de la princesse d'Harcourt. Brancas s'est inquiété, je ne sais pourquoi; il est volontaire à l'armée; et comme il est désespéré de mille choses, il n'évitera pas trop de rêver, ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon; il ne voit guères d'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivoit l'autre jour à Mde. de Villars et à moi; le dessus de la lettre étoit *à Monsieur de Villars, à Madrid.* Mde. Villars, qui le connoît, devina la vérité; elle ouvre la lettre, et y trouve, *mes très-chères;* nous n'avons pas encore fait réponse. Vous dites que je ne vous parle point de votre frère, je ne sais pourquoi; car j'y pense à tout moment, et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes; je l'aime fort, et il vit avec moi d'une manière charmante; ses lettres sont aussi d'un style, que si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point; mon fils est présentement dans

l'armée du Roi ; c'est-à-dire, à la gueule du loup (5), comme les autres.

On ne sera pas long-temps sans apprendre de grandes nouvelles ; le cœur bat en attendant. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de ramener ma petite enfant. Il faut qu'elle essaie un bonnet et une robe ; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte, et ne la ramenerai ici que trois jours devant (6) ; elle se porte très-bien : elle est aimable sans être belle ; elle fait cent petites sottises qui réjouissent. M. de Coulanges a une belle passion pour le marquis de Villeroi ; il arriva hier au soir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges et des approbations. Cela est naturel ; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir : je me suis mirée dans sa lettre ; mais je l'excuse mieux qu'on ne m'excusoit. Ne croyez point que la maladie de Mde. de la Fayette puisse m'arrêter ; elle n'est pas en état de faire peur ; et puisque j'envisage bien de partir dans l'état où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empê-

(5) *Etre à la gueule du loup*, c'est être exposé à un danger évident.

(6) *Je m'en jouerai* signifie ici *je m'amuserai avec elle.* Mais cette acception est peu en usage. *Devant* ne s'emploie plus dans l'usage actuel que dans le sens de *vis-à-vis, en présence de.*

cher. M. de Coulanges ne comptoit plus la revoir : il l'a trouvée méconnoissable. Elle ne prend plus plaisir à rien : elle est à demi dans le ciel ; c'est une véritable sainte ; elle ne songe plus qu'à son grand voyage, et comprend fort bien celui que je vais faire ; elle me donne congé d'un cœur déjà tout détaché de la terre ; elle entre dans mes raisons : cela touche sensiblement, et j'admire le contre-poids que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurai de vous aller voir. Je laisserai ma tante à demi-morte ; cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils. Ah ! que voilà bien le monde ! vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose ; ajoutez-y, et d'être parfaitement contente (7) ; cet état n'est pas réservé pour les mortels. Vous êtes donc à Grignan ? eh bien, ma chère enfant, tenez-vous-y, jusqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher abbé pense comme moi, et la Mousse ; vous ne vites jamais une petite troupe aller de si bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à demain à Paris ; je m'en vais me promener, et penser à vous très-assurément dans toutes ces belles allées où je vous ai vue mille fois.

---

(7) *Content* à cause du sens général.

A M. de Grignan.

Vous me flattez trop, mon cher comte. Je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remercîment que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie : oh ! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué ; mais pour votre autorité dans la province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naissance, votre conduite ; tout cela ne vient pas de moi. Ah ! que vous perdez que je n'aie pas le cœur content ! le Camus m'a prise en amitié ; il dit que je chante bien ses airs : il en a fait de divins ; mais je suis triste, et je n'apprends rien. Vous les chanteriez comme un ange ; le Camus estime fort votre voix et votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agrémens que nous négligeons ; pourquoi les perdre ? je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, et que ce n'est pas trop de tout. Mais que faire, quand on a un nœud à la gorge ? vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie ; mais vous l'avez bien menée par monts et par vaux (8), et bien exposée sur vos Alpes et aux flots de votre Méditerranée : j'ai

(8) On dit proverbialement *par monts et par vaux*, pour dire, en toutes sortes d'endroits, de tous côtés.

quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A Paris, Lundi, 20 Juin, 1672. (1)

Je ne puis songer, sans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été, et quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur ? le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis, ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie ; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir ; tout cela me déchire, et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon

---

(1) Cette lettre est un des plus belles de Mde. de Sévigné ; le tableau qu'elle y fait de la douleur de Mde. de Longueville fait frissonner ; il n'y a point de trait qui ne déchire l'âme. Dans une lettre précédente, elle a appris à sa fille la mort du fils de cette princesse, tué après avoir heureusement passé le Rhin.

tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est ; tout le monde pleure, ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre Madame de Nogent. Mde. de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit ; je ne l'ai point vue : mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours : on est allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mlle. des Vertus n'avoit qu'à se montrer, ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : ah ! Mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frère (2) ? sa pensée n'osa aller plus loin (3). Madame, il se porte bien de sa blessure ; il y a eu un combat. Et mon fils ? on ne lui répondit rien. Ah ! Mademoiselle ! mon fils ! mon fils ! mon cher enfant ! répondez-moi, est-il mort ? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur le champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! et là-

---

(2) Le grand Condé. On ne dit point en François *Monsieur* mon frère ; mais il s'agit ici de princes, et surtout d'un prince pour qui Mde. la duchesse de Longueville avoit la plus grande vénération.

(3) *Sa pensée n'osa aller plus loin,* ne sauroit être trop admiré.

dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des larmes amères, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé déjà très-mauvaise est visiblement altérée: pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. Il y a un homme dans le monde qui n'est guères moins touché (4); j'ai dans la tête, que s'ils s'étoient rencontrés tous deux seuls dans ces premiers momens, tous les autres sentimens auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur; c'est une vision. Mais enfin quelle affliction ne montre point notre grosse marquise d'Huxelles sur le pied de la bonne amitié? les maîtresses ne s'en contraignent pas. Toute sa pauvre maison revient (5), et son écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raisonnable; un courrier d'hier au soir

(4) M. le duc de la Rochefoucault qui avoit été très-lié avec Mde. de Longueville.

(5) Le pronom possessif *sa* fait équivoque; il paroît se rapporter à Mde. d'Huxelles, mais il se rapporte à M. de Longueville. Même faute, p. 96, l. 16, où *son* se rapporte à *M. le Prince*, quoique par la construction il doive se rapporter à *M. le Duc*.

apporta la mort du comte du Plessis, qui faisoit faire un pont, et fut tué d'un coup de canon. M. de Turenne assiége Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah ! que ces beaux commencemens seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens ? Dieu conserve mon pauvre fils, il n'a point été de ce passage de rivière ; mais la campagne n'est point finie.

Voilà des relations, il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes, que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres ; et que M. le Prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que si la guerre continue, M. le Duc (7) sera cause de la mort de M. le Prince ; son amour pour lui passe toute autre passion. La Marans est abîmée ; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le Prince et M. le Duc sont morts aussi ; et qu'on le lui dise, et qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point ; qu'aussi bien elle est dans un état qu'il est inutile de la ménager. Si on pouvoit rire, on riroit : ah ! si elle savoit combien peu on songe à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de

(7) Henri-Jules de Bourbon, fils du Grand Condé.

ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original ; c'est de Gourville, qui étoit avec Mde. de Longueville, lorsqu'elle a reçu ses lettres : tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir (8) ; il fait un legs considérable à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, paroîtra sous le nom de chevalier d'Orléans (9) sans rien coûter à ses parens. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville ? dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, il y avoit deux heures. M. le Prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés, pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve ; de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Montchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché

---

(8) On ne dit guère à présent *avant que de ;* on dit *avant de.*

(9) Il parut sous le nom de chevalier de Longueville, et fut tué pendant le siége de Philisbourg en 1688, par un soldat qui tiroit une bécassine.

de la perte de M. de Longueville. Il n'étoit point à cette première expédition, mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier ? je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucault sur la mort de son chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure : il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

A Livri, Dimanche, 3 Juillet, 1672.

Ah ! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre ; mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point ; j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin à Mde. de la Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir ; et M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui étoit dans son paquet ; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un

grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets ; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de ce qui se passe. Vous devez avoir reçu des relations très-exactes ; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit très-mal défendu ; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince et ses Argonautes furent dans un bateau ; les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà, demandoient quartier, quand le malheur voulut que M de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, et poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le Duc le suit, M. le Prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le Prince ; voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre : mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action, dont le succès le couvre de gloire ; car si elle eût tourné autrement, il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable ; il dit qu'oui : elle ne l'est pas, des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier, cela ne s'est jamais hasardé ; cela réus-

sit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre. Vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne se sont point séparés ; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Un chevalier de Nantouillet (1) étoit tombé de cheval ; il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore ; enfin, il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache ; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, Prince des Massagètes. Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir : Mde. de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités et de charités que personne ne savoit, et qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point. Jamais un homme n'a eu tant de solides vertus ; il ne lui manquoit que des vices, c'est-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité et de hauteur : mais au reste, jamais on n'a été si près de la perfection : *pago lui, pago il mondo ;* il étoit au-dessus des louanges ; pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont

(1) Ce passage sur le chevalier de Nantouillet est admiré pour la rapidité de la narration.

encore fort éloignés de se consoler de cette perte ; mais pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé ; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée, empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce dernier combat, il n'a été question que de villes rendues, et de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté. N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de rivière ; on l'a loué devant le Roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément ; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité : enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur. Au reste, voici bien des nouvelles ; j'avois amené ici ma petite enfant pour y passer l'été ; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau ; la nourrice craint de s'y ennuyer ; que fais-je à votre avis ? je la ramenerai après demain chez moi tout paisiblement ; elle sera avec la *mère Jeanne*, qui fera leur ménage. Mde. de Sanzei sera à Paris ; elle ira la voir ; j'en aurai des nouvelles très-souvent : voilà qui est fait, je

change d'avis, ma maison est jolie et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livri soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant, pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si long-temps sans recevoir de vos lettres ; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

A Montelimart, Jeudi, 5 Octobre, 1673.

Voici un terrible jour, (1) ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos, quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie

---

(1) C'étoit le jour de son départ de Grignan pour Paris, et de celui de Mde. de Grignan pour Salon et pour Aix. Montelimart n'est qu'à trois ou quatre lieues du château de Grignan. Mde. de Sévigné y avoit fait un séjour de quatorze mois.

sait les raisons. Je les ai senties, et (2) les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours ; de sorte que l'état où je suis, n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé, rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée : mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir : je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant ; qu'avois-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses ; et de toute l'amitié qu'il

(2) Il faut *je* avant *les sentirai*, puisque le temps n'est plus le même.

a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres ; il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime ! Je songe à vos petits enfans ; je suis toute pétrie des Grignans ; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre. Nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant, plaignez-moi de vous avoir quittée ; hélas ! nous revoilà dans les lettres, Assurez M. l'archevêque de mon respect très-tendre, et embrassez le coadjuteur, je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Geniez qui vient me consoler.

A Paris, Mercredi, 27 Novembre, 1673.

VOTRE lettre me paroît d'un style triomphant ; vous aviez votre compte, quand vous me l'avez écrite ; vous aviez gagné vos petits procès ; vos ennemis paroissent confondus ; vous aviez vu partir votre mari à la tête d'un *drappello eletto ;* vous espériez un bon succès d'Orange ; le soleil de Provence dissipe au moins à midi les plus épais chagrins ; enfin, votre humeur est peinte dans

votre lettre ; Dieu vous maintienne dans cette bonne disposition ! Vous avez raison de voir, d'où vous êtes, les choses comme vous les voyez ; et nous avons raison aussi de les voir d'ici, comme nous les voyons. Vous croyez avoir l'avantage, nous le souhaitons autant que vous, et en ce cas nous disons qu'il ne faut aucun accommodement ; mais supposé que l'argent, que nous regardions comme une divinité à laquelle on ne résiste point, vous fît trouver du mécompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous les expédiens vous paroîtroient bons, comme ils nous le paroissoient. Ce qui fait que nous ne pensons pas toujours les mêmes choses, c'est que nous sommes loin, hélas ! nous sommes très-loin : ainsi on ne sait ce qu'on dit ; mais il faut se faire honneur réciproquement de croire que chacun dit bien selon son point de vue ; que si vous étiez ici, vous diriez comme nous, et que si nous étions là, nous aurions toutes vos pensées. Il y a bien des gens qui sont curieux de savoir comment vous sortirez de votre Syndicat : mais je dis encore vrai, quand je vous assure que la perte de cette petite bataille ne feroit pas ici le même effet qu'en Provence. Nous disons en tous lieux et à propos tout ce qui peut se dire ; et sur la manière dont il (1) sert le Roi, et comme il est

(1) *Il* est sans rapport exprimé, ce qui est une faute. Il est pour *M. de Grignan.*

aimé. Nous n'oublions rien ; et pour des tons naturels, et des paroles rangées, et dites assez facilement, sans vanité, nous ne céderons pas à ceux qui font des visites le matin aux flambeaux. Cependant, comme on parle fort d'une trève, et que M. de la Garde ne trouve rien de si nécessaire que votre présence, soyez en repos sur la conduite de ceux qui sauront demander votre congé. Je comprends les dépenses de ce siége d'Orange ; j'admire les inventions que le démon trouve pour vous faire jeter de l'argent. J'en suis plus affligée qu'une autre ; car, outre les raisons de vos affaires, j'en ai une particulière pour vous souhaiter cette année : c'est que le bon abbé veut rendre le compte de ma tutèle, et c'est une nécessité que ce soit aux enfans dont on a été tutrice. Mon fils viendra, si vous venez ; voyez et jugez vous-même du plaisir que vous me ferez. Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire ; mon oncle l'abbé peut mourir ; je ne saurois plus par où m'y prendre, et je serois abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane des Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage ; jugez de mon intérêt, et de l'extrême envie que j'ai de sortir d'une affaire si importante. Vous avez encore le temps de finir votre assemblée ; mais ensuite je vous demande cette marque de votre amitié, afin que je meure en repos. Je laisse à votre bon cœur cette pensée à digérer.

L'abbé Têtu est fort content de ce que vous me dites pour lui ; nous soupons souvent ensemble. Vous êtes très-bien avec l'archevêque de Rheims ; Mde. de Coulanges n'est pas fort bien avec le frère de ce prélat (M. de Louvois); ainsi ne comptez pas sur ce chemin pour aller à lui. Brancas vous est tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez. Mde. de Villars. Nous avons enfin vu, la Garde et moi, notre premier président ; c'est un homme très-bien fait et d'une physionomie agréable : Besons dit, c'est un beau mâtin, s'il vouloit mordre. Il nous reçut très-civilement ; nous lui fîmes les complimens de M. de Grignan et les vôtres. Il y a des gens qui disent qu'il tournera casaque, et qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'évêque. *Le flux les amena, le reflux les emmène.* Ne vous ai-je point mandé que le chevalier de Buous est ici ? Je fus ravie de l'embrasser ; il me semble qu'il vous est plus proche que les autres. Il vient de Brest, il a passé par Vitré ; il a eu un dialogue admirable avec Rahuel ; il lui demanda ce que c'étoit que M. de Grignan, et qui j'étois. Rahuel disoit, " ce M. de Gri-
" gnan, c'est un homme de grande condition ; il
" est le premier de la Provence ; mais il y a bien
" loin d'ici. Madame auroit mieux fait de marier
" Mademoiselle auprès de Rennes." Le chevalier se divertissoit fort. Adieu, ma très-aimable,

je suis à vous ; cette vérité est avec celle de deux et deux font quatre.

A Paris, Lundi, 4 Décembre, 1673.

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur : c'étoit une augmentation par-dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'importunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du Syndicat ; je voudrois qu'elle fut déjà finie. J'embrasse le vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux ; je désire le même succès à tous ses desseins. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la noblesse pour lui : il y a très-peu de gens qui puissent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce.

Nous soupâmes encore hier avec Mde. Scarron et l'abbé Têtu chez Mde. de Coulanges. Nous causâmes fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller amener Mde. Scarron à minuit, au fin fond du fauxbourg St. Germain, fort au-delà de Mde. de la Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne, à une belle et grande maison (1) où l'on n'entre point ; il y a un

(1) C'est dans cette maison qu'étoient élevés les enfans du Roi et de Mde. de Montespan, dont Mde. Scarron étoit gouvernante.

grand jardin, de beaux et grands appartemens. Elle a un carrosse, des gens et des chevaux ; elle est habillée modestement et magnifiquement, comme une personne qui passe sa vie avec des personnes de qualité ; elle est aimable, belle, bonne et négligée ; on cause fort bien avec elle. Nous revînmes gaiement à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs. Mde. d'Heudicourt (2) est allée rendre ses devoirs : il y a longtemps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit dans ses premières familiarités : on juge par là que Mde. Scarron n'a plus de vif ressentiment contre elle ; son retour a pourtant été ménagé par d'autres, et ce n'est qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt est jolie comme un ange ; elle a été de son chef huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou du Roi ; c'est la plus belle vocation pour la coquetterie que vous ayez jamais vue : elle fait mieux la cour que les vieux courtisans.

On disoit l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avoit un homme à Paris, qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le prince de Conti : Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois ?—Quelque

(2) Bonne de Pons, marquise d'Heudicourt.

araiguée du voisinage, répondit le Prince. Cela n'est-il pas joli ?

Mde. de Coulanges vous embrasse : elle vouloit vous écrire aujourd'hui ; elle ne perd pas une occasion de vous rendre service, elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit est d'un style qui plaît infiniment ; elle se réjouit de la prise d'Orange ; elle va quelquefois à la cour, et jamais sans avoir dit quelque chose d'agréable pour nous.

A Paris, Jeudi, 16 *Décembre,* 1673.

Je commence dès aujourd'hui ma lettre, et je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage à Paris : vous apprendrez par Janet, que la Garde est celui qui l'a trouvé le plus nécessaire, et qui a dit qu'il falloit demander votre congé ; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne. Mais ce n'est pas, dites-vous, une nécessité de venir ; et le raisonnement que vous faites est si fort, et vous rendez si peu considérable tout ce qui le paroît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée. Je sais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre ; et surtout quand vous me demandez, *s'il est possible que moi, qui devrois songer plus qu'une autre à la suite de votre*

vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine ; et tout ce qui suit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde ; et pendant que vous êtes la raison, la sagesse et la philosophie même, je ne veux point qu'on puisse m'accuser d'être une mère folle, injuste et frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentimens par une tendresse de femme : mais j'avois cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis ; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, et en comédiens, et en fêtes, et en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûteroit moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne et M. de la Garde me font voir mille affaires, où vous et M. de Grignan êtes nécessaires ; je joins à cela cette tutèle : je me trouve disposée à vous recevoir, mon cœur s'abandonne à cette espérance ; vous avez besoin de changer d'air ; je me flattois même que M. de Grignan voudroit bien vous laisser avec moi cet été, et qu'ainsi vous ne feriez point un voyage de deux mois comme un homme : tous vos amis avoient la complaisance de me dire que j'avois raison de vous souhaiter avec ardeur ; voilà sur quoi je marchois. Vous ne trouvez pas que

tout cela soit ni bon ni vrai ; je cède à la nécessité et à la force de vos raisons ; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je prendrai cette douleur qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien méritée. Il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur ; mais il faut tout sacrifier, et me résoudre à passer le reste de ma vie, séparée de la personne du monde qui m'est le plus sensiblement chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles, qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grâce, et j'admirerai sa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs et de choses agréables dans votre établissement, il s'y trouve des abîmes qui ôtent tous les plaisirs de la vie, et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures du jour, et bien plus que je ne voudrois à celles de la nuit. Voilà mes sentimens ; ils ne sont pas exagérés ; ils sont simples et sincères ; j'en ferai un sacrifice pour mon salut. Voilà qui est fini ; je ne vous en parlerai plus, et je méditerai sans cesse sur la force invincible de vos raisons, et sur cette admirable sagesse dont je vous loue, et que je tâcherai d'imiter.

Il n'y a nulle sorte de finesse à la manière dont M. de la Rochefoucault, son fils, *Quantova*, son

amie, et l'amie de l'amie (1) sont à la cour ; il n'y a point de nœud qui les lie ; le fils est logé en perfection (2) ; ce fut le prétexte du souper ; il est très-bien, comme vous savez, avec le *nord*, mais rien de nouveau : son père ne va pas en un mois une fois en ce pays-là, non plus que Mde. de Coulanges ; il n'y a ni vue ni dessein pour personne ; cela est ainsi. Je ne vois quasi pas Langlade : je ne sais ce qu'il fait ; il n'a point vu Corbinelli ; j'ignore si c'est par ses frayeurs politiques. J'ai fait à mon ami *(Corbinelli)* toutes vos *animosités* ; cela est plaisant, il les a très-bien reçues ; je crois qu'il est venu ici pour réveiller un peu la tendresse de ses vieux amis. Nous avons trouvé la pièce des Cinq Auteurs extrêmement jolie, et très-bien appliquée ; le chevalier de Buous l'a possédée deux jours : vos deux vers sont très-bien corrigés. On dit que la maréchale de Gramont n'a voulu voir ni Louvigni ni sa femme, ils sont revenus de dix lieues d'ici : nous ne songeons plus qu'il y

---

(1) Mde. de Sévigné et Mde. de Grignan s'écrivoient souvent en chiffres. *Quantova* est Mde. de Montespan : l'amie, Mde. Scarron ; l'amie de l'amie, Mde. de Coulanges, et le *nord*, M. Colbert.

(2) M. le prince de Marsillac, fils de M. de la Rochefoucault, avoit un appartement charmant à Saint-Germain, où il avoit donné à Mde. de Sévigné un souper dont il est parlé dans une lettre précédente.

ait eu un comte de Guiche au monde (3). Vous vous moquez avec vos longues douleurs : nous n'aurions jamais fait ici, si nous voulions appuyer autant sur chaque nouvelle : il faut expédier ; expédiez à notre exemple.

A Paris, Lundi, 15 *Janvier,* 1674.

J'ALLAI dîner Samedi chez M. de Pomponne ; et puis jusqu'à cinq heures ; (1) il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la Poétique de Despréaux ; d'Hacqueville y étoit ; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille (2) chez mon oncle de Sévigné ; vous étiez derrière une vitre avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange : vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une princesse chassée de chez son père. Votre frère étoit beau comme

---

(3) Mde. la maréchale de Gramont étoit mère du comte de Guiche mort d'une maladie de langueur dans l'armée de M. de Turenne. Mde. de Louvigni devenoit par cette mort duchesse de Gramont.

(1) *Et puis jusqu'à cinq heures,* phrase elliptique qui ne peut être admise que dans le style familier, pour *et puis j'y restai.*

(2) *Petite fille,* après *vous étiez,* est équivoque. Il faudroit, *d'un jour,* qu'étant *encore petite fille vous étiez.*

vous, vous aviez neuf ans; il me fit souvenir de cette journée. Il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue ; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chère, que je couve une grande joie ; mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

M. de Villars est arrivé d'Espagne ; il nous a conté mille choses très-amusantes des Espagnoles. J'ai vu enfin la Marans (3) dans sa cellule ; je disois autrefois dans sa loge. Je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe : elle fut aise de me voir ; nous nous embrassâmes tendrement ; elle n'est pas fort changée ; nous parlâmes de vous d'abord ; elle vous aime autant que jamais, et me paroît si humiliée, qu'il n'y a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de dévotion ; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des grâces dont elle a une sensible reconnoissance. Ces grâces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde, tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses foiblesses,

(3) L'urbanité Françoise a proscrit depuis long-temps cette manière familière de s'exprimer.

qu'elle est persuadée que si elle prenoit l'air un moment, cette grâce si divine s'évaporeroit ; je trouvai que c'étoit une fiole d'essence qu'elle conservoit chèrement dans la solitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion. Mde. de Schomberg dit qu'elle est une vagabonde au prix de Mde. de Marans : cette humeur sauvage que vous connoissiez s'est tournée en passion pour la retraite. Le tempérament ne se change pas ; elle va à pied à sa paroisse, et lit tous nos bons livres ; elle travaille, elle prie Dieu : ses heures sont réglées ; elle mange quasi toujours à sa chambre ; elle voit Mde. de Schomberg à certaines heures, elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit ; elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusoit ; elle aime autant le créateur qu'elle aimoit la créature ; nous rîmes fort de ses manières passées, nous les tournâmes en ridicule. Elle n'a point le style des sœurs Colettes : elle parle fort sincèrement et fort agréablement de son état ; j'y fus deux heures, on ne s'ennuie point avec elle ; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin, elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très-chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous

connoissez, la peut contenir ; il est sensible à tout, et je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire une chose à quoi vous ne vous attendez point ; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu, que si M. de la Garde n'avoit trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le désir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous. Je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte, et j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes désirs, je suis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente, en sorte que je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire, après vous et M. de Grignan, ce seroit d'amener M. le coadjuteur ? peut-être n'aurez-vous pas toujours la Garde ; et s'il vous manque, vous savez que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts, comme sur ceux du Roi, son maître : il a une religion et un zèle pour ceux-ci, et qui ne peut se comparer qu'à la négligence qu'il a pour les

siens.(4) Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien ; personne ne peut tenir sa place : c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes pas sur le pied de Mde. de Cavisson, pour agir toute seule ; il vous faut encore huit ou dix années ; mais M. de Grignan, vous et M. le coadjuteur, voilà ce qui seroit d'une utilité admirable. Le cardinal de Retz arrive ; il sera ravi de vous voir. Ma fille, quelle joie ! mais sur toutes choses, venez sagement ; c'est lui qui m'en répondra. (5) J'écris à M. le coadjuteur, pour le conjurer de venir ; il vous facilitera l'audience des deux ministres, il soutiendra l'intérêt de son frère. M. le coadjuteur est hardi, il est heureux ; vous vous donnez de la considération les uns aux autres. Gagnez cela sur le coadjuteur, et faites-lui tenir ma lettre.

A Paris, Vendredi, 26 *Janvier* 1674.

D'HACQUEVILLE et la Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir. Venez donc, ma chère enfant, et vous fe-

---

(4) Cette phrase est mal construite, il falloit, *il a pour ceux-ci une religion et un zèle qui ne peuvent se,* &c. *Peut* est une faute.

(5) *Lui* est équivoque dans cette phrase. Il paroît d'abord se rapporter au Cardinal de Retz. Il n'y a que le sens général de la lettre qui indique qu'on doit le rapporter à M. de Grignan.

rez changer toutes choses : *se me miras, me miran ;* cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas sitôt la Provence ; il a mandé à M. d'Herbigni que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mît dans vos intérêts, puisque votre beauté et votre mérite y avoient part.

Il n'y eut personne au bal de Mercredi dernier ; le Roi et la Reine avoient toutes les pierreries de la couronne ; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni Mesdames de Soubise, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancei, ne purent s'y trouver par diverses raisons ; ce fut une pitié : Sa Majesté en étoit chagrine.

Je revins hier du Méni, où j'étois allée pour voir le lendemain M. d'Andilli ; je fus six heures avec lui ; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable ; je vis aussi mon oncle de Sévigné ; mais un moment (1). Ce Port-Royal est une Thébaïde ; c'est un paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du Christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays une lieue à la ronde, il y a cinq

(1) M. d'Andilli et M. de Sévigné s'étoient retirés depuis plusieurs années à Port Royal-des-Champs.

ou six solitaires qu'on ne connoît point qui vivent comme les pénitens de Saint-Jean-Climaque; les religieuses sont des anges sur la terre. Mademoiselle des Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême. Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avois tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Méni, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilli en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille; voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils; il m'écrit des tendresses infinies; il est parti plutôt et revient plus tard que les autres; nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne.

J'espère, ma fille, que vous serez plus contente et plus décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y soit très-bon: si vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Provence: *se me miras, me miran;* rien ne peut être mieux dit, il en faut revenir là. M. et Mde. de Coulanges, la Sanzei, et le *bien bon*, vous souhaitent avec im-

patience, et veulent tous, comme moi, que vous ameniez le coadjuteur qui vous fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu la Garde, vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parloit l'autre jour à Gordes de vos affaires, il les sait, et les range, et les dit en perfection ; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté ; vous ne pouvez consulter personne qui connoisse mieux ce pays-ci que lui.

A Paris, Lundi, 5 Février, 1674.

Il y a aujourd'hui(1) bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche : *cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même.*(2) Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore : ma lettre seroit longue, si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui ; je ne sais s'il m'en viendra, je ne le crois pas, il

(1) Le 5 Février 1626, jour de la naissance de Mde. de Sévigné.

(2) Vers de Marot, dans son épître à François I.

est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience ; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine (3), et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos, je ferai assurément tout ce que vous manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari ; c'est une musique très-parfaite ; M. le Prince, M. le Duc et Mde. la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec Mde. de la Fayette, M. le Duc, Mde. de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez Mde. de Chaulnes. J'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon, qui me l'avoient fait promettre ; ce premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement.....

On avoit cru que Mademoiselle de Blois (4) avoit la petite vérole, mais cela n'est pas. Il n'y

(3) Expression figurée qui signifie par exagération, *fatiguer, importuner avec excès.*

(4) Fille du Roi et de Mde. de la Vallière.

a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le Roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans; jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement, ni si généreusement les vérités chrétiennes: il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre Seigneur qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'apôtre S. Paul.

L'archevêque de Rheims revenoit hier fort vite de Saint-Germain; c'étoit comme un tourbillon: il croit bien être grand seigneur; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare:* le pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent, cul par-dessus tête, le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé: en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à

être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disoit : si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai hier encore chez Gourville avec Mde. de Langeron, Mde. de la Fayette, Mde. de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils ; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite.

A Livri, Lundi, 21 *Mai,* 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence ! comment vous a-t-il paru ? pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées depuis long-temps ; quel moment que celui où nous nous séparâmes ! quel adieu, et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble ! je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je

veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant; pour moi, je revins à Paris(1), comme vous pouvez vous l'imaginer; M. de Coulanges se conforma à mon état; j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la Rochefoucault, Mde. de la Fayette et Mde. de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur: il faut cacher ses foiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous, le rend fort sensible à votre départ, il s'en va dans peu de jours; son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes; je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi; quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse! votre chambre, votre cabinet, votre portrait, ne plus trouver cette aimable personne! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai tout éveillée à cinq

(1) Les adieux de la mère et de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, jusqu'où Mde. de Sévigné et M. de Coulanges avoient été conduire Mde. de Grignan.

heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains bien que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique: il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurois beaucoup gagné à ce voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain; j'avois besoin de ce moment de repos, pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

A Paris, Mercredi, 12 *Juillet,* 1675.

Il fait bien chaud aujourd'hui, ma très-chère belle; et au lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaisie m'a prise de me lever, quoiqu'il ne soit que cinq heures du matin, pour causer un peu avec vous.

Le Roi arriva Dimanche matin à Versailles; la Reine, Madame de Montespan et toutes les dames étoient allées dès le Samedi reprendre tous leurs appartemens ordinaires: un moment après être arrivé, le Roi alla faire ses visites; la seule différence, c'est qu'on joue dans ces grands appartemens que vous connoissez. J'en saurai davantage ce soir avant que de fermer ma lettre: ce qui fait que je suis si mal instruite de Versailles, c'est que je revins hier au soir de Pomponne, où Mde.

de Pomponne nous avoit engagés d'aller, d'Hacqueville et moi, avec tant d'empressement, que nous n'avions pu ni voulu y manquer. M. de Pomponne, en vérité, fut aise de nous voir : vous avez été célébrée dans ce peu de temps avec toute l'estime et l'amitié imaginables, nous avons fort causé. Une de nos folies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous de cartes de toutes choses que nous croyons voir, et que nous ne voyons point : tout ce qui se passe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on met au-dessus du panier, et qui passent pour des vérités : je souhaitois un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux ; cette folie nous mena bien loin, et nous divertit fort. Nous voulions casser la tête à d'Hacqueville pour en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer que de la plupart des choses que nous croyions voir, on nous détromperoit : vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison ; vous pensez que l'on s'adore en cet endroit-là ; tenez, voyez, on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste ; vous pensez que la cause d'un tel événement, c'est une telle chose ; c'est le contraire ; en un mot, le petit démon qui nous tireroit les rideaux, nous divertiroit

extrêmement. Vous voyez bien, ma très-belle, qu'il faut avoir bien du loisir pour s'amuser à vous dire de telles bagatelles ; voilà ce que c'est que de s'éveiller matin. Voilà comme fait M. de Marseille ; j'aurois fait aujourd'hui des visites aux flambeaux, si nous étions en hiver. Vous avez donc votre bise ; ah, ma fille, qu'elle est ennuyeuse ! nous avons chaud dans ce pays-ci ; il n'y a plus qu'en Provence où l'on ait froid. Je suis très-persuadée que notre châsse de Sainte-Geneviève a fait ce changement ; car sans elle nous apercevions, comme vous, que le procédé du soleil et des saisons étoit changé. Je crois que j'eusse trouvé, comme vous, que c'étoit la vraie raison qui nous avoit précipité tous ces jours, auxquels nous avions tant de regret : pour moi, mon enfant, j'en sentois une véritable tristesse, comme j'ai senti toute la joie de passer les étés et les hivers avec vous. Quand on a le déplaisir de voir ce temps passé, et passé pour jamais, cela fait mourir : il faut mettre à la place de cette pensée l'espérance de se revoir.

J'attends un peu de paix en Bretagne pour partir. Mde. de Lavardin, Mde. de la Troche, M. d'Harrouis et moi, nous consultons notre voyage, et nous ne voulons pas nous aller jeter dans la fureur qui agite notre province ; elle augmente tous les jours : ces démons sont venus piller et brûler

jusqu'auprès de Fougère : c'est un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un bureau à Rennes ; Mde. de Chaulnes est à demi-morte des menaces qu'on lui fait tous les jours. On me dit hier qu'elle étoit arrêtée, et que même les plus sages l'ont retenue, et ont mandé à M. de Chaulnes, qui est au Fort-Louis, que si les troupes qu'il a demandées font un pas dans la province, Mde. de Chaulnes court risque d'être mise en pièces. Il n'est cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, et on a raison de le faire ; car dans l'état où sont les choses, il ne faut pas des remèdes anodins : mais ce ne seroit pas une sagesse de partir, avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême désordre. On croit que la récolte pourra séparer toute cette belle assemblée ; car enfin il faut bien qu'ils ramassent leurs blés : ils sont six ou sept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de François. M. Boucherat me contoit l'autre jour qu'un curé avoit reçu devant ses paroissiens une pendule qu'on lui envoyoit de France ; car c'est ainsi qu'ils disent ; ils se mirent tous à crier en leur langage, que c'étoit *la gabelle*, et qu'ils le voyoient fort bien. Le curé habile leur dit sur le même ton : point du tout, mes enfans, ce n'est point *la gabelle*, vous ne vous y connoissez pas, c'est *le jubilé*; en même temps les voilà à genoux : que dites-vous du bon esprit de ces

gens-là ? quoi qu'il en soit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon : ce n'est pas sans déplaisir que je retarde mon voyage : il est placé et rangé comme je le désire ; il ne peut être remis dans un autre temps, sans me dérauger beaucoup de desseins. Vous savez ma dévotion à la Providence ; il faut toujours en revenir là, et vivre au jour la journée : mes paroles sont sages, comme vous voyez ; mais très-souvent mes pensées ne le sont pas. Vous devinez aisément qu'il y a un point où je ne puis me servir de la résignation que je prêche aux autres.

Vous me dites des choses si extrêmement bonnes sur votre amitié pour moi, qu'en vérité je n'ose entreprendre de vous dire combien j'en suis touchée, et de joie, et de tendresse, et de reconnoissance ; mais vous le comprenez aisément, puisque vous croyez savoir à quel point je vous aime : le dessous de vos cartes est agréable pour moi. M. de Pomponne disoit, en demeurant d'accord que rien n'est général ; il paroît que Mde. de Sévigné aime passionnément Mde. de Grignan ; savez-vous le dessous des cartes ! voulez-vous que je vous le dise ? *c'est qu'elle l'aime passionnément*, il pourroit y ajouter à mon éternelle gloire, *et qu'elle en est aimée.*

A M. de Grignan.

A Paris, ce 31 Juillet, 1675.

C'EST à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Versailles : le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine, et du plus honnête homme du monde : toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller (1) se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple étoit dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort ; après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le

(1) *Prêt d'aller* est une expression impropre : il falloit *près de*, préposition qui signifie *sur le point de*, au lieu de *prêt de*, adjectif qui signifie *disposé à*. Du temps de Mde. de Sévigné on confondoit souvent ces deux expressions. Racine lui-même a fait cette faute.

dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui ; et le 27, qui étoit Samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au Roi à midi, que dans cette pensée il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au Roi la suite de cette entreprise : il cachète sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette colline avec huit ou dix personnes ; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant, il arriva Lundi, comme je vous ai dit, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de cette armée. Le Roi a ordonné en même temps à M. le Duc d'y courir en poste, en attendant M. le Prince qui doit y aller ; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet

entre-temps ; c'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le Prince ; Dieu veuille qu'il en revienne. M. de Luxembourg demeure en Flandres pour y commander en chef ; les lieutenans-généraux de M. le Prince, sont MM. de Duras et de la Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au Roi de réparer cette perte, en faisant huit généraux au lieu d'un, c'est y gagner. En même temps, on fit huit maréchaux de France ; savoir, M. de Rochefort (2) à qui les autres doivent un remercîment ; MM. de Luxembourg, Duras, la Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne ; en voilà huit bien comptés : je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand-maître étoit au désespoir, on l'a fait duc ; mais que lui donne cette dignité ? il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera point au parlement, à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé (3) : cependant c'est une grâce ; et s'il étoit veuf, il pourroit épouser quelque jeune veuve. Vous sa-

---

(2) M. de Louvois voulant faire M. de Rochefort maréchal de France, n'y pouvoit parvenir qu'en proposant les sept autres, qui étoient plus anciens lieutenans-généraux que M. de Rochefort.

(3) J'ai déjà observé que Mde. la Comtesse de Lude passoit sa vie à la campagne, par un goût singulier qu'elle avoit pour la chasse.

vez la haine du comte de Gramont pour Rochefort ; je le vis hier, il est enragé : il lui a écrit et l'a dit au Roi. Voici sa lettre.

Monseigneur,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite (4).

C'est pourquoi je ne vous en dirai point davantage.

LE COMTE DE GRAMONT.

Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment comme on l'a trouvé ici. Voilà, mon cher comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir ; j'en suis, en vérité, aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros ; jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle ; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

---

(4) Vers du Cid.

A Paris, Mercredi, 7 Août, 1675.

J'AI été à Versailles avec Mde. de Verneuil, pour faire ce qui s'appelle sa cour. M. de Condom n'est pas encore consolé de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon n'est pas connoissable ; il jeta les yeux sur moi, et craignant de pleurer, il se détourna : j'en fis autant de mon côté, car je me sentis fort attendrie. Toutes les dames de la Reine sont celles qui font la compagnie de Mde. de Montespan. On y joue tour-à-tour, on y mange ; il y a des concerts tous les soirs ; rien n'est caché, rien n'est secret ; les promenades en triomphe ; cet air déplairoit encore plus à une femme qui seroit un peu jalouse ; mais tout le monde est content. Nous fûmes à Clagni, c'est le palais d'Armide ; le bâtiment s'élève à vue d'œil, les jardins sont faits : vous connoissez la manière de le Nôtre : il a laissé un petit bois sombre, qui fait fort bien : il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses : on s'y promène ; ce sont des allées où l'on est à l'ombre ; et pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets ; c'est assurément la plus belle, la plus surprenante, et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer ; on

aime fort ce bois. Je veux vous faire voir un petit dessous de cartes qui vous surprendra ; c'est que cette belle amitié de *Quantova* (1) avec son amie qui voyage, est une véritable aversion depuis deux ans ; c'est une aigreur, c'est une antipathie ; c'est du blanc, c'est du noir : vous demandez d'où vient cela ? C'est que l'amie est d'un orgueil, qui la rend révoltée contre les ordres de *Quantova :* elle n'aime pas à obéir ; elle veut bien être au père, et non pas à la mère ; elle fait le voyage à cause de lui, et point du tout pour l'amour d'elle ; elle rend compte à l'un et point à l'autre ; on gronde l'ami d'avoir trop d'amitié pour cette glorieuse ; mais on ne croit pas que cela dure, à moins que l'aversion ne se change, ou que le bon succès du voyage ne fît changer ces cœurs. Ce secret roule sous terre depuis plus de six mois ; il se répand un peu, et je crois que vous en serez surprise ; les amis de l'amie en sont assez affligés, et l'on croit qu'il y en a deux qui ont senti cet hiver le contre-coup de cette mésintelligence. N'admirez-vous point comme on raisonne quelquefois, et que l'on ne comprend point les choses ; c'est quand je dis qu'il y a un fil de manqué ; et l'on voit clair quand on voit le dessous des cartes ;

(1) On a vu dans une note précédente que *Quantova* est Mde. de Montespan, et l'Amie, Mde de Maintenon.

c'est la plus jolie chose du monde. Il y a une grande femme qui pourroit bien vous en mander, si elle vouloit, et vous dire à quel point la perte du héros a été promptement oubliée dans cette maison ; ça été une chose scandaleuse. Savez-vous bien qu'il nous faudroit quelque manière de chiffre ? je m'en vais faire réponse à votre lettre du dernier Juillet.

Ma fille, votre commerce est divin ; ce sont des conversations que vos lettres ; je vous parle et vous me répondez ; j'admire votre soin et votre exactitude ; mais, ma très-chère, ne vous en faites point une loi ; car si cela vous fait la moindre incommodité et le moindre mal de tête, croyez alors que c'est me plaire que de vous soulager, puisque, sans nulle exagération, votre intérêt, votre plaisir, votre santé, tout cela est mis au premier rang de ce qui me tient le plus au cœur ; il faut me croire, le dessous des cartes va encore au-delà.

Je m'en vais commencer par ma santé, n'en soyez point en peine ; je vois très-souvent M. de Lorme chez Mde. de Monmort qu'il ressuscite. Il a fort approuvé ma saignée du pied, et m'a empêchée jusqu'ici de me purger, trouvant que je suis hors d'affaire, et que je n'aurai plus de ces vapeurs de l'année passée ; c'étoient les adieux de ce qu'il croit parti ; si peu de mal étoit digne de mon bon tempérament ; il me fera prendre de sa

poudre avant que je parte ; mais ce sera plus par civilité pour lui, que par besoin ; si vous l'entendiez parler, vous seriez rassurée sur mon chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-vous donc à lui, ma chère enfant, et ôtez cette inquiétude des effets de votre tendresse, il vous en reste assez. Pour la proposition d'aller à Grignan, au lieu d'aller en Bretagne, elle m'avoit déjà passé par la tête ; et quand je veux rêver agréablement, c'est la première chose qui se présente à moi que ces jolis châteaux : (2) en reculant un peu celui-ci, il ne sera plus en Espagne; (3) et le tour que vous me proposez est si joli et si faisable, que je m'en vais emporter cette idée en Bretagne, pour me soutenir la vie dans mes bois : mais pour cette année, mon enfant, l'abbé crie de la proposition en l'air. J'ai d'autres affaires que celles de Mde. d'Acigné ; j'ai le bon abbé que je n'aurai pas toujours ; j'ai mon fils qui seroit bien étonné de me trouver à Lambesc à son retour ; je voudrois bien le marier : mais soyez assurée que le désir et l'espérance de vous revoir ne me quittent jamais, et soutiennent toute ma santé

(2) Ce gallicisme est on ne peut pas plus à-propos : il donne une grâce inexprimable à tout ce passage.

(3) On appelle *châteaux en Espagne* des desseins, des projets en l'air.

et le reste de joie que j'ai encore dans l'esprit ; il faut donc saler (4) toutes mes propositions.

Mde. de Saint-Valeri sera marquée ; j'ai si bien fait, que son joli nez en sera gâté. Mde. de Monaco est toujours malade ; que vous m'êtes obligée ! je suis comme vous ; je fais grâce à l'esprit en faveur des sentimens. Je me dédis, au reste, de Mde. de Langeron ; elle est plus affligée que jamais ; elle est comme une ombre autour de Mde. la duchesse ; mais elle ne parle plus ; ce n'est plus une femme qui entende, ni qui réponde : *sortez, ombres, sortez :* elle pleure sans cesse, et s'est fait une écorchure aux yeux qui la rend méconnoissable : je reprends ce que je vous en avois dit. M. le Duc (de Bourbon) est ici pour un jour ; il ira rejoindre M. le Prince, qui va doucement avec quatre ou cinq mille hommes. Il a pris ce temps pour voir le Roi et Mde. la Duchesse. Mde. de Langeron pensa hier mourir en le revoyant. Je ne comprends pas mieux que vous l'amour de profession : l'été, il n'y a qu'à l'opéra, où Mars et Vénus s'accordent si bien ensemble. Voilà les premiers actes de l'opéra ; quand vous en voudrez davantage, demandez-les à M. de Boissi, qui pour toute récompense ne veut que l'honneur d'être nommé dans cette lettre. J'en reçois une de

(4) Expression figurée qui signifie *conserver pour un autre temps.*

Corbinelli ; il est guéri ; il a été très-mal. Ils iront à Grignan, j'en suis fort aise ; vous parlerez de moi, et vous aurez une bonne compagnie. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je crois que vous m'aimez ; c'est assurément le dessous de vos cartes, comme la véritable tendresse que j'ai pour vous, est le dessous des miennes.

A Paris, Vendredi, 16 *Août,* 1675.

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : (1) vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire : vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucault avec Mde. de Lavardin, Mde. de la Fayette, et M. de Marsillac. Monsieur le premier y vint ; la conversation dura deux heures, sur les divines qualités de

---

(1) Cette lettre est l'éloge le plus parfait de M. de Turenne. On soupçonne l'art et la flatterie dans les oraisons funèbres : on ne trouve ici que l'expression du sentiment, et l'élan de la voix publique.

ce véritable héros. Tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut, et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est que depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en étoit plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déjà : enfin, ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot (2), qu'elle ne fût pas en bon état(3) ; on ne sauroit comprendre que le

---

(2) On ne doit pas employer *pas* avec *aucun ;* cet adjectif pronominal en tient lieu.

(3) Voici un trait rapporté dans une autre lettre qui prouve la pureté d'âme de M. de Turenne. " Il demandoit au cardinal (de " Bouillon), à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas bien communier " sans se confesser. Son neveu lui dit que non, et que depuis " Pâques, il ne pouvoit guères s'assurer de n'avoir pas offensé " Dieu. M. de Turenne lui conta son état ; il étoit à mille lieues " d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse, pour la cou-

mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste et sans ostentation ; aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment Anglois ? il lui en coûta quatorze mille francs, et resta sans argent : les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne ; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disoient : " Quoi ! vous " vous plaignez ? on voit bien que vous ne con- " noissez pas M. de Turenne ; il est plus fâché " que nous quand nous sommes mal ; il ne songe, " à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; il " veille quand nous dormons ; c'est notre père :

" tume ; il disoit, mais faut-il dire à ce Récollet, comme à M. de " Saint-Gervais ? est-ce tout de même ? en vérité une telle âme " est bien digne du ciel ; elle venoit trop droit de Dieu pour n'y " pas retourner, s'étant si bien préservée de la corruption du " monde."

" on voit bien que vous êtes jeunes ;" et c'est ainsi qu'ils les rassuroient. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés ; c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si j'étois ici. Je reviens à son âme ; c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'ait reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.(4)

M. de Turenne avoit fait connoissance avec un berger qui savoit très-bien les chemins et le pays ;

---

(4) Voici ce qu'en dit Mde. de Sévigné dans une autre lettre ; " voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heu- " reusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis : c'est " une gloire bien complète pour M. de Lorges. On dit que " Montécuculli (généralissime des armées de l'Empereur) après " avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de " la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit re- " passer le Rhin, et qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à " la rage d'une armée furieuse, et à la valeur des jeunes François, " à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité : en " effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous " ont attaqués ont été défaites."

il alloit seul avec lui, et faisoit poster ses troupes selon le récit que cet homme lui faisoit ; il aimoit ce berger, et le trouvoit d'un sens admirable : il disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : " tout de bon, il me semble que tout cela n'est " pas trop mal ; et je crois que M. de Montécu- " culli trouveroit assez bien ce que l'on vient de " faire." Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Il aimoit tendrement le fils (5) de M. d'Elbeuf ; c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année dernière saluer M. de Lorraine, qui lui dit : " Mon petit cousin, vous " êtes trop heureux de voir et d'entendre tous les " jours M. de Turenne ; vous n'avez que lui de " parent et de père : baisez les pas par où il " passe, et faites-vous tuer à ses pieds." Ce pauvre enfant se meurt de douleur ; c'est une affliction de raison et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'y a rien à attendre de son père. Carvoye est affligé pour les formes. Le duc de

(5) Henri de Lorraine, duc d'Elbeuf, fils de Charles de Lorraine, et d'Elizabeth de la Tour de Bouillon, nièce de M. de Turenne.

Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force, qu'il faut les cacher ; il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce héros, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là, sauve qui peut.

M. de Turenne, en disant adieu à M. le cardinal de Retz, lui dit : " Monsieur, je ne suis point " un *diseur ;* mais je vous prie de croire sérieuse- " ment que sans ces affaires-ci, où peut-être on " a besoin de moi, je me retirerois comme vous ; " et je vous donne ma parole que si j'en reviens, " je ne mourrai pas sur le coffre, et je mettrai à " votre exemple quelque temps entre la vie et la " mort." Je tiens cela de d'Hacqueville qui ne l'a dit que depuis deux jours.

Mde. de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on lui dit que, dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence. Dieu le conserve, car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, (6) M. de la Feuillade a pris la poste, s'en est venu

(6) M. le maréchal de Créqui venoit d'être battu près de Trèves par le duc de Zell qui assiégeoit cette place.

droit à Versailles, où il surprit le Roi, et lui dit : " Sire, les uns font venir leurs femmes ; *c'est Rochefort ;* les autres viennent les voir ; pour moi, " je viens voir une heure votre majesté, et la remercier mille et mille fois ; je ne verrai que votre majesté ; car ce n'est qu'à elle que je dois " tout." Il causa assez long-temps et puis prit congé et dit : " Sire, je m'en vais : je vous supplie de faire mes complimens à la reine, à M. " le Dauphin, à ma femme et à mes enfans," et s'en alla remonter à cheval ; et en effet, il n'a vu âme vivante. Cette petite équipée (7) a fort plu au Roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des complimens de M. de la Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

A Paris, Mercredi, 8 *Août,* 1675.

Si je pouvois écrire tous les jours, je m'en accommoderois fort bien. Je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas : mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous ; car à tout le reste du monde, on voudroit avoir écrit : et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous

---

(7) *Equipée* signifie ordinairement *action, entreprise indiscrète et téméraire, qui réussit mal.*

parler encore de M. de Turenne. Mde. d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon (son frère), me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction ; Mde. de la Fayette y étoit : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu ; les yeux ne nous séchèrent pas. Mde. d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures ; ces pauvres gens, déjà tout habillés de deuil, ne faisoient que pleurer ; il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir de voir ce portrait ; c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes, et faisoient fondre les autres (1). Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos tristes questions ; nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachottant, il avoit donné les ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain Dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit

(1) Cette phrase est irrégulière. En effet le pronom *tout* réunit en une seule expression les quatre substantifs qui le précèdent ; aussi Mde. de Sévigné met-elle le verbe qui le suit au singulier. Pourquoi donc le second verbe est-il au pluriel ? n'est-il pas sous le même régime ? il devroit l'être : mais Mde. de Sévigné plus occupée de son idée que de l'expression, le fait rapporter aux quatre substantifs, vrais sujets de la phrase.

donner la bataille. Il monta à cheval le Samedi à onze heures, après avoir mangé; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf: " Mon neveu, demeurez-là, " vous ne faites que tourner autour de moi, vous " me feriez reconnoître." M. d'Hamilton, qui se trouvoit près de l'endroit où il alloit, lui dit: " Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où " vous allez."—" Monsieur, lui dit-il, vous avez " raison: je ne veux point du tout être tué au- " jourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval qu'il apperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: " Mon- " sieur, jetez les yeux sur cette batterie que je " viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoit le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il étoit penché le nez sur l'arçon: dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Ha-

milton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui étoit jeté sur ce corps, (2) qui ne vouloit pas le quitter, et qui se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit : un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur : mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne battoient qu'un coup : les piques traînantes et les mousquets renversés ; (3) mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter, sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter. Quand ce corps a quitté son armée ça encore été une désolation ; et partout où il a passé, on n'entendoit que des clameurs : mais à Langres, ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de

(2) *Etoit jeté* pour *s'étoit jeté.*

(3) L'ellipse de cette phrase est hardie en prose : mais elle donne de la rapidité au récit.

plus de deux cents suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; il y eut un service solemnel dans la ville; et en un moment il se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? il arriva à Saint-Denis le soir ; tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solemnel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes ; nous dînâmes comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures, nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie, si vous aviez été ici ; je l'assurai fort de votre douleur ; il vous fera réponse et à M. de Grignan ; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils. (4) Voilà une belle chose que de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà : mais ces originaux m'ont frappée, et

(4) Cette phrase est négligée. La conjonction *et* ne marque pas assez l'union entre les deux membres : il falloit *ainsi que la bonne*, &c.

j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire, que je ne puis m'y opposer; je ne l'aurai pas toujours, ainsi je dois profiter de sa bonne volonté. C'est une course de deux mois; car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe: tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui seroit grand pendant l'hiver: les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches, pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyois point cet hiver que je vous avois; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune; mais vous souvient-il de nos lectures? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui est autour de cette petite table, et le livre même, il ne seroit pas impossible de ne savoir que devenir; la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'on n'a pas le courage de l'achever: c'est comme de mourir; vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes? Je le

souhaite ; vous aurez bien raisonné ; et si vous avez parlé sans cesse des affaires présentes, et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra, en vérité, vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous ne soyez en province. M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne ; il en est véritablement très-affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus, combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé ; et puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre, on distingue fort le chevalier (de Grignan), comme un de ceux que ce grand homme aimoit et estimoit le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil ; je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Mais disons encore un mot de M. de Turenne : voici ce qui me fut conté hier. Vous connoissez bien Pertuis, (5) et

(5) Il avoit été capitaine des gardes de M. de Turenne.

son adoration, et son attachement pour M. de Turenne ; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au Roi et lui manda : " Sire, j'ai perdu Monsieur de " Turenne ; je sens que mon esprit n'est point " capable de soutenir ce malheur ; ainsi n'étant " plus en état de servir votre Majesté, je lui de- " mande la permission de me démettre du gou- " vernement de Courtrai." Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne remît cette lettre ; mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur ; et dit au cardinal de Bouillon, qu'il en estimoit davantage Pertuis, et qu'il ne vouloit pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avoit quarante mille livres de rente de partage, et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille francs de rente ; c'est deux cents mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas son nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. (6)

(6) Voici le portrait que Mde. de Maintenon fait de M. de Turenne. On ne le lira pas sans intérêt ; tout ce qui contribue à faire connoître un grand homme, est bien accueilli. " M. de Turen

Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne peut se représenter.

Aux Rochers, Dimanche, 29 Septembre, 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu ; et comme je n'ai point eu un soin si

---

" un des plus grands hommes de notre siècle, avoit les sourcils " joints, et la physionomie mauvaise ; cependant jamais personne " ne montra plus de bonté, plus de douceur, plus d'humanité. " Il ne connoissoit aucune sorte d'intérêt, ni dans les grandes, ni " dans les petites choses. Il ne savoit pas s'il manquoit d'argent, " ou s'il en avoit. Il n'avoit de vanité que sur sa naissance ; et " s'il n'avoit pas trop aimé ses proches, on n'auroit pas eu la " moindre faute à lui reprocher. Il en fit une, en confiant au " cardinal de Bouillon, son neveu, ce qu'il ne devoit pas lui con- " fier. On lui en reproche encore une autre ; il avoit confié un " secret important à une jeune dame, peu capable de le garder. " Mais pourquoi chercher des défauts, là où il y a tant de vertus à " admirer ? Son esprit avoit beaucoup d'étendue, et étoit enrichi " de toutes sortes de connoissances. Pendant les guerres civiles, " il fut presque toujours opposé à M. le Prince. On les compa- " roit souvent ; mais personne n'osoit décider entre eux. M. le " Prince paroissoit avoir une valeur plus brillante, et M. de Tu- " renne une valeur plus sage. Il ne connut aucun vice ; il fut " capable d'amitié ; son courage étoit froid. Le Roi fit, pour le " convertir, des efforts qui l'engagèrent à écouter des disputes. " Il fut convaincu long-temps avant que d'abjurer. Le Roi ap- " prit sous lui le métier de la guerre, et fit plusieurs campagnes, " écoutant, exécutant, et ne décidant rien."

exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi, dont je leur suis trop obligée. Ils ont fait l'honneur à la Loire de croire qu'elle m'avoit abîmée : hélas, la pauvre créature ! je serois la première à qui elle eût fait ce mauvais tour ; je n'ai eu d'incommodité, que parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence, sur mon sujet, ne vous inquiète : n'êtes-vous pas trop aimable d'avoir bien voulu paroître assez tendre à mon égard, pour qu'on vous épargne sur les moindres choses ? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très-exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour où je vous écrivis, qui fut le Mercredi. M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harrouis m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici Jeudi ; je trouvai d'abord Mlle. du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore ; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation ; je lui dis des rudesses abominables ; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie. Elle est donc toujours autour de moi ; mais elle fait la grosse besogne : la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé

ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaire ; tous les arbres que vous avez vus petits, sont devenus grands et droits et beaux en perfection ; ils sont élagués, et font une ombre agréable ; ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur. Il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail : songez que je les ai tous plantés ; et que je les ai vus, comme disoit M. de Montbazon *(de ses propres enfans), pas plus grands que cela.* C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver ; vous en feriez bien votre profit ; et je n'en use pas mal. Si les pensées n'y sont pas tout-à-fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun ; j'y pense à vous à tout moment ; je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup ? (1) Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager, sans désespoir, tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas. Ma santé est comme il y a six ans : je ne sais d'où me vient cette fontaine de Jouvence ; mon tempérament fait précisément ce qui est nécessaire. Je lis et je m'a-

---

(1) *Entre chien et loup* signifie la partie du crépuscule du soir ou du matin, pendant laquelle on ne fait qu'entrevoir les objets sans les pouvoir distinguer. Cette expression figurée et familière se dit plus ordinairement du soir que du matin.

muse ; j'ai des affaires que je fais devant l'abbé, comme s'il étoit derrière la tapisserie ; tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. N'admirez-vous pas le bonheur du Roi ? On me mande la mort de *son altesse, mon père*, (2) qui étoit un bon ennemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'Empereur, du Turc qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses. Adieu, ma très-aimable, et très-chère ; je reçois fort souvent des lettres de mon fils ; il est bien affligé de ne pouvoir monter à un rang supérieur ; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présens et pressans, qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité (3) dont on ne se soucie guères. Ah ! que c'est bien précisément ce que nous disions, après une longue navigation se trouver à neuf cents lieues d'un cap, et le reste !

---

(2) Charles IV. de Lorraine, mort le 17 Septembre. Mde. de l'Isle-Bonne, sa fille, en parlant de lui, disoit : *son altesse, mon père.*

(3) L'autorité de Mde. de Sévigné n'a pu introduire ce mot ; néanmoins il manque dans notre langue.

Aux Rochers, Mercredi, 13 *Novembre,* 1675.

Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais vous être ce que les vôtres me sont; et puisque Dieu veut qu'elles soient présentement ma seule consolation, je suis heureuse d'y être très-sensible : mais, en vérité, ma fille, il est douloureux d'en recevoir si longtemps, et cependant la vie se passe sans jouir d'une présence si chère. Je ne puis m'accoutumer à cette dureté, toutes mes pensées et toutes mes rêveries en sont noircies; il me faudroit un courage que je n'ai pas, pour m'accommoder d'une si extraordinaire destinée; j'ai regret à tous mes jours qui s'en vont, et qui m'entraînent sans que j'aie le temps d'être avec vous ; je regrette ma vie; et je sens pourtant que je la quitterois avec moins de peine, puisque tout est si mal rangé pour me la rendre agréable. Dans ces pensées, ma très-chère, on pleure quelquefois sans vous le dire, et je mériterai vos sermons malgré moi, et plus souvent que je ne voudrai ; car ce n'est jamais volontairement que je me jette dans ces tristes méditations : elles se trouvent tout naturellement dans mon cœur, et je n'ai pas l'esprit de m'en tirer. Je suis au désespoir, ma fille, de n'avoir pas été maîtresse aujourd'hui d'un sentiment si vif; je n'ai

pas accoutumé de m'y abandonner : parlons d'autre chose. C'est un de mes tristes amusemens que de penser à la différence des jours de l'année passée et de celle-ci : quelle compagnie les soirs ! quelle joie de vous voir, et de vous rencontrer, et de vous parler à toute heure ! que de retours agréables pour moi ! rien ne m'échappe de tous ces heureux jours, que les jours mêmes qui sont échappés. Je n'ai pas au moins le déplaisir de n'avoir pas senti mon bonheur ; c'est un reproche que je ne me ferai point ; mais, par cette raison, je sens bien vivement le contraire d'un état si heureux.

Je trouve, ma très-chère, que je vous réponds assez souvent, par avance, comme *Trivélin*, et sur ma santé, et sur M. de Vins : vous n'attendez point trois semaines. La réflexion est admirable, qu'avec tous nos étonnemens de nos lettres, que nous recevons du trois au onze, c'est neuf jours, il nous faut pourtant trois semaines avant que de dire, *je me porte bien, à votre service.*

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien ; voici l'aventure. J'appelois, par contenance, une chienne courante d'une Madame (1) qui demeure

(1) Le nom de la dame n'étant point exprimé, il falloit *d'une dame qui, &c.* Mde. de Sévigné se sert du mot *Madame* par plaisanterie ; il est bon que les étrangers en soient prévenus.

au bout de ce parc. Mde. de Tarente me dit : quoi, vous savez appeler un chien ? Je veux vous en envoyer un, le plus joli du monde ; je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avois prise de ne me plus engager dans cette sottise. Cela se passe, on n'y pense plus ; deux jours après, je vois entrer un valet de chambre, avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme *Sylphide*, blondin comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée, ni plus embarrassée ; je voulus le renvoyer ; on ne voulut jamais le reporter : la femme de chambre qui l'a élevé, en a pensé mourir de douleur. C'est Marie qu'aime le petit chien ; il couche dans sa maison et dans la chambre de Beaulieu ; il ne mange que du pain ; je ne m'y attache point ; mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne pas envoyer à *Marphise*, (2) car je crains ses reproches : au reste une propreté extraordinaire, il s'appelle *Fidèle* ; c'est un nom que les amans de la princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été pourtant d'un assez bel air ; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son

(2) Petite chienne que Mde. de Sévigné avoit laissée à Paris.

style est tout plein d'évanouissemens, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudroit plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois ; pour moi, je m'apperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits (3) : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous. Je ne sais de quoi elle m'a gardée ; mais quand ce seroit de feu et d'eau, elle ne me seroit pas plus chère. Il y a des temps où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on ait été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne princesse en fait toute sa gloire, au grand mépris de son miroir, qui lui dit tous les jours, qu'avec un tel visage il faut perdre même le souvenir. Elle m'aime beaucoup : on en médiroit à Paris ; mais ici c'est une faveur qui me fait honorer de mes paysans.

Je vous ai mandé comme Mde. de Vins m'a écrit joliment sur la jalousie qu'elle a de Mde. de Villars ; jamais vous n'avez vu un si joli fagot d'épines ; je lui ai fait réponse, et je lui écrirai dans quelque temps ; car elle est si tendre, que je craindrois qu'elle ne prit trop à cœur une seconde

---

(3) Proverbe qui signifie, *les plus puissans oppriment les plus foibles.*

apparence d'oubli. Pour son mari, vous lui faites grâce de croire que ce soient les ordres de Pologne qui l'aient empêché de venir ici ; ce sont des ordres qu'il reçoit toujours de sa timidité, quand il est question de chercher la bonne compagnie. Il a été un jour entier à Laval, et a passé à trois lieues d'ici ; il y a bien de la vanité à ce discours ; mais je dis vrai. Voyez par combien de raisons il devoit venir me voir ; *Provence, Pomponne, Grignan.* (4)

Un président m'est venu voir, avec qui j'ai une affaire (5) que je veux essayer de finir, pour avancer mon retour autant que je le puis. Ce président avoit avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, de la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue ; j'allai dire (6) que je l'avois vu à cinq ou six ans ; et que j'admirois, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps ; sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez d'un ton ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours* : voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes ; s'il m'eût donné un coup de mas-ue sur la tête, il ne

---

(4) M. le marquis de Vins étoit *Provençal ;* il étoit *beau-frère de M. de Pomponne,* et proche parent de *MM. de Grignan.*

(5) *Avec qui* est trop séparé de son antécédent *président.* On doit éviter ces sortes de constructions.

(6) *J'allai dire* pour *je dis, je vins à dire.*

m'auroit pas plus affligée. Je jurai de ne me plus fier aux physionomies :

Non, non, je le promets ;
Non, je ne m'y fierai jamais.

Je veux qu'en mon absence M. de Coulanges vous mande de certaines choses qu'on aime à savoir. Vous me proposez pour régime une nourriture bien précieuse ; je ne vous réponds pas tout-à-fait de vous obéir ; mais en vérité, je ne mange pas beaucoup ; je ne suis point du tout engraissée ; mes promenades de toutes façons m'empêchent de profiter de mon oisiveté. Mde. de Noirmoutier s'appellera Mde. de Royan ; vous dites vrai : le nom d'Olonne est trop difficile à purifier. Adieu, ma chère enfant, vous êtes donc persuadée que j'aime ma fille plus que les autres mères ; vous avez raison, vous êtes la chère occupation de mon cœur, et je vous promets de n'en avoir jamais d'autre, quand même je trouverois en mon chemin une fontaine de Jouvence. (7) Pour vous, ma fille, quand je songe comme vous avez aimé le chocolat, je ne sais si je ne dois point trembler ; puis-je espérer d'être plus aimable, et plus parfaite, et plus toutes sortes de choses ? il vous fai-

(7) *Jouvence,* vieux mot qui signifie *jeunesse.* Il n'est plus d'usage que dans cette phrase, *la fontaine de Jouvence.* On feint que c'étoit une fontaine qui avoit la vertu de rajeunir.

soit battre le cœur ; peut-on se vanter de quelque fortune pareille ? vous devriez me cacher ces sortes d'inconstances. Adieu, ma très-chère comtesse, mandez-moi si vous dormez, si vous mangez, si vous avez le teint beau ; si vous n'avez point mal à vos belles dents : mon Dieu, que je voudrois bien vous voir et vous embrasser !

Aux Rochers, Dimanche, 1er. Décembre, 1675.

Voila qui est réglé, ma très-chère, je reçois deux de vos lettres à la fois, et il y a un ordinaire (1) où je n'en ai point de vous : il faut savoir aussi la mine que je lui fais, et comme je le traite en comparaison de l'autre. Je suis comme vous, ma fille, je donnérois de l'argent, et avoir la parfaite tranquillité du coadjuteur (2) sur les réponses, et pouvoir les garder, dans ma poche, deux mois, trois mois, sans m'en inquiéter : mais nous sommes si sottes, que nous avons ces réponses sur le cœur ; il y en a beaucoup que je fais pour les avoir faites ; enfin, c'est un don de Dieu que cette noble indifférence. Mde. de Langeron disoit sur les visites, et je l'applique à tout : *ce que je fais*

---

(1) Jour où le courrier part ou arrive.

(2) *Et avoir* est pour *pour avoir*. Ce tour se trouve quelquefois dans Mde. de Sévigné

me fatigue, et ce que je ne fais pas m'inquiète. Je trouve cela très-bien dit, et je le sens. Je fais donc à peu près ce que je dois, et jamais que des réponses; j'en suis encore là. Je vous donne, avec plaisir, le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut. Je me divertis autant à causer avec vous, que je laboure avec les autres. Je suis assommée, surtout des grandes nouvelles de l'Europe.

Je ne crois point que la paix soit si proche : vous souvient-il de tous les raisonnemens qu'on faisoit sur la guerre, et comme il devoit y avoir bien des gens tués? c'est une prophétie qu'on peut toujours faire sûrement, aussi bien que celle que vos lettres ne m'ennuieront certainement point, quelque longues qu'elles soient : ah! vous pouvez l'espérer sans chimère; c'est ma délicieuse lecture. Ripert vous porte un troisième petit tome des *essais de morale*, qui me paroît digne de vous. Je n'ai jamais vu une force et une énergie, comme il y en a dans le style de ces gens-là; (3) nous savons tous les mots dont ils se servent; mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien placés, ni si bien enchâssés. Le

(3) MM. de Port-Royal.

matin, je lis l'histoire de France ; l'après-dînée, un petit livre dans ces bois, comme ces essais, la vie de Saint-Thomas de Cantorbéry, que je trouve admirable, ou les Iconoclastes ; et le soir, tout ce qu'il y a de plus grosse impression, je n'ai point de règle. Ne lisez-vous pas toujours Joseph ? prenez courage, ma fille, et finissez miraculeusement cette histoire.

La bonne Troche fait très-bien son devoir ; je n'ai guères d'obligation de ce que l'on fait pour vous. La princesse et moi, nous ravaudions l'autre jour dans des paperasses de feu Mde. de la Trémouille. Il y a mille vers : nous trouvâmes une infinité de portraits, entr'autres, celui que Mde. de la Fayette fit de moi sous le nom d'un inconnu ; (4) il vaut mieux que moi : mais ceux qui m'eussent aimée, il y a seize ans, l'auroient pu trouver ressemblant. Que puis-je répondre, ma très-chère, aux aimables tendresses que vous me dites, sinon que je suis toute entière à vous, et que votre amitié est la chose du monde qui me touche le plus ?

A Vichi, Lundi, 8 *Juin,* 1676.

Ne doutez pas, ma fille, que je ne sois touchée très-sensiblement de préférer quelque chose à

---

(4) On trouve ce portrait à la fin de la préface.

vous qui m'êtes si chère : toute ma consolation, c'est que vous ne pouvez ignorer mes sentimens, et que vous verrez dans ma conduite un beau sujet de réfléchir, comme vous faisiez l'autre jour, touchant la préférence du devoir sur l'inclination ; mais je vous conjure, et M. de Grignan, de vouloir bien me consoler, cet hiver, de cette violence qui coûte si cher à mon cœur. Voilà donc ce qui s'appelle la vertu et la reconnoissance : je ne m'étonne pas si l'on trouve si peu de presse dans l'exercice de ces belles vertus. Je n'ose, en vérité, appuyer sur ces pensées ; elles troublent entièrement la tranquillité qu'on ordonne en ce pays. Je vous conjure encore de vous tenir pour toute rangée chez moi, comme vous y étiez, et de croire que voilà précisément la chose que je souhaite le plus. Vous êtes en peine de ma douche, ma très-chère, je l'ai prise huit matins, comme je vous l'ai mandé ; je suis le prodige de Vichi, pour l'avoir soutenue courageusement. Mes jarrets en sont guéris ; si je fermois mes mains (1), il n'y paroîtroit plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à Samedi, c'est mon seizième jour ; elles me font beaucoup de bien. Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyez pas danser les bourrées de ce

(1) Mde. de Sévigné étoit attaquée d'un rhumatisme violent : elle avoit la main enflée et ne pouvoit la fermer.

pays-ci ; c'est la plus surprenante chose du monde : des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin, j'en suis folle. Je donne tous les soirs un violon avec un tambourin de basque, à très-petits frais ; et dans ces près et ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon. (2) Il m'est impossible de ne pas vous souhaiter, toute sage que vous êtes, à ces sortes de folies. Nous avons *la sibylle-cumée* (3) toute parée, tout habillée en jeune personne ; elle croit guérir ; elle me fait pitié. Je crois que ce seroit une chose possible, si c'étoit ici la fontaine de Jouvence. Elle est survenue à la fontaine ; c'est une machine étrange ; elle veut faire tout comme moi, afin de se porter comme moi. Les médecins d'ici lui disent qu'oui, et le mien se moque d'eux. Elle a pourtant bien de l'esprit avec ses folies et ses foiblesses ; elle a dit cinq ou six choses très-plaisantes. C'est la seule personne que j'aie vue, qui exerce sans contrainte la vertu de la libéralité ; elle a deux mille cinq cents louis qu'elle a résolu de laisser dans le pays ; elle donne, elle

---

(2) Petite rivière, mais fameuse par le Roman de l'Astrée.

(3) Mde. de Péquigni, mère de M. le duc de Chaulnes, âgée de 76 ans. On donne le nom de Sibylle à une vieille femme. C'est une expression du style familier.

jette, elle habille, elle nourrit les pauvres ; si on lui demande une pistole, elle en donne deux : je n'avois fait qu'imaginer ce que je vois en elle, il est vrai qu'elle a vingt-cinq mille écus de rente, et qu'à Paris elle n'en dépense que dix mille. Voilà ce qui fonde sa magnificence : pour moi je trouve qu'elle doit être louée d'avoir la volonté avec le pouvoir ; car ces deux choses sont quasi toujours séparées. Ce que vous dites sur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune, est incomparable : c'est ce qui doit consoler de n'être pas au nombre des favoris ; nous en trouverons la mort moins amère. Vous me demandez si je suis dévote ; hélas ! non, dont je suis très-fâchée ; mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qu'on appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le temps de faire de grandes réflexions ; mais ce que je retranche sur le public, il me semble que je vous le redonne : ainsi je n'avance guères dans le pays du détachement ; et vous savez que le droit du jeu seroit de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur. Mde. de Montespan partit Jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avoit fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre : jamais il n'y eut rien de plus galant ; cette dépense va à plus de mille

écus; mais il en fut payé tout comptant par la lettre que la belle écrivit au Roi ; elle n'y parloit, à ce qu'elle lui dit, que de sa magnificence. Elle ne voulut point se montrer aux femmes ; mais les hommes la virent à l'ombre de M. l'intendant. Elle s'est embarquée sur l'Allier, pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevraut, où elle attendra le retour du Roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. Comme je suis bien assurée, que pour vous plaire, il faut que je quitte ma plume, je finis en vous embrassant de toute ma tendresse.

A Langlar, chez M. l'Abbé Bayard, Lundi, 15 *Juin,* 1676.

J'ARRIVAI ici Samedi, comme je vous l'avois mandé. Je me porte fort bien ; le chaud achevera (1) mes mains, je jouis avec plaisir et modération de la bride qu'on m'a mise sur le cou ; je me promène un peu tard ; je reprends mon heure de me coucher ; mon sommeil se raccoutume avec le matin ; je ne suis plus une sotte poule mouillée ; (2) je conduis pourtant toujours ma barque

(1) Il y a l'ellipse, *de guérir.*

(2) *Poule mouillée* est une expression proverbiale qui signifie *une personne d'un* caractère mou et foible, ou timide et craintif.

avec sagesse ; et si je m'égarois, il n'y auroit qu'à me crier, *rhumatisme;* c'est un mot qui me feroit bien vite rentrer dans le devoir. Plût à Dieu, ma fille, que par un effet de magie blanche ou noire, vous pussiez être ici ! vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître du logis, la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Frêne, et vous admireriez le courage et la hardiesse qu'il a eus de rendre une affreuse montagne, la plus belle, la plus délicieuse et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis assurée que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne étoit à Versailles, je ne doute pas qu'elle n'eût ses parieurs contre les violences dont l'art opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. Les hautbois et la musette font danser la bourrée d'Auvergne aux Faunes d'un bois odoriférant, qui fait souvenir de vos parfums de Provence ; enfin, on y parle de vous, on y boit à votre santé ; ce repos a été agréable et nécessaire. Je serai Mercredi à Moulins, où j'aurai une de vos lettres, sans préjudice de celle que j'attends après-dîner. Il y a dans ce voisinage des gens plus raisonnables et d'un meilleur air que j'en ai vu en nulle autre province ; aussi ont-ils vu le monde et ne l'ont pas oublié. L'abbé Bayard me paroît heureux, et parce qu'il l'est, et

parce qu'il croit l'être. Pour moi, ma chère comtesse, je ne puis l'être sans vous ; mon âme est toujours agitée de crainte, d'espérance, et surtout de voir tous les jours de ma vie s'écouler loin de vous : je vois le temps qui court et qui vole, et je ne sais où vous reprendre. Je veux sortir de cette tristesse par un souvenir qui me revient de l'avarice d'un certain homme dont on me parloit en Bretagne ; on me disoit fort naturellement : *enfin, Madame, c'est un homme qui mange de la merluche toute sa vie,* (3) *pour manger du poisson après sa mort.* Je trouvai cela plaisant, et j'en fais l'application à toute heure. Les devoirs, les considérations nous font manger de la merluche toute notre vie, pour manger du poisson après notre mort.

Vous me peignez Grignan d'une beauté surprenante ; hé bien, ai-je tort, quand je dis que M. de Grignan, avec sa douceur, fait toujours précisément tout ce qu'il veut ? Nous avons eu beau crier misère ; les meubles, les peintures, les cheminées de marbre n'ont-elles pas été leur train ? Je ne doute pas que tout cela ne soit parfaitement bien ; ce n'étoit pas là notre difficulté ; mais où a-t-il pris tant d'argent ? Mon enfant, c'est de la

---

(3) *La merluche* est une sorte de morue sèche, qui coûte peu en comparaison du poisson frais.

magie noire. (4) Je me sens bien honorée du goût qu'a M. de Grignan pour mes lettres : je ne les crois jamais bonnes ; mais puisque vous les approuvez, je ne leur en demande pas davantage. Je vous remercie de l'espérance que vous me donnez de vous voir cet hiver ; je n'ai jamais eu plus d'envie de vous embrasser. J'aime l'abbé de vous avoir écrit si paternellement ; lui qui souffre avec peine d'être six semaines sans me voir, ne doit-il pas bien entrer dans la douleur que j'ai de passer ma vie sans vous, et dans l'extrême désir que j'ai de vous avoir ?

A Paris, Mercredi, 29 Juillet, 1676.

Voici un changement de scène, qui vous paroîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus Samedi à Versailles avec les Villars. Vous connoissez la toilette de la Reine, la messe, le dîner : mais il n'est plus besoin de se faire étouffer, pendant que leurs majestés sont à table ; car à trois heures le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, Madame de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin tout ce

(4) On se sert de cette expression proverbiale en parlant d'une chose qu'il est malaisé de pénétrer, et où l'on ne comprend rien.

qui s'appelle la cour de France, se trouve dans ce bel appartement du Roi que vous connoissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud, on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la fortune et fixe tout. Le Roi est auprès de Mde. de Montespan qui tient la carte ; Monsieur, la Reine et Mde. de Soubise, Dangeau et compagnie, Langlée et compagnie ; mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyois jouer Dangeau, et j'admirois combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent ; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot, sa bonne conduite défie la fortune ; aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de recette. Il dit que je prenois part à son jeu, de sorte que je fus assise très-agréablement et très-commodément. Je saluai le Roi, ainsi que vous me l'avez appris ; il me rendit mon salut, comme si j'avois été jeune et belle. La Reine me parla aussi long-temps de ma maladie, que si c'eût été une couche. M. le Duc me fit mille de ses caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua, sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que

c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Mde. de Montespan me parla de Bourbon, elle me pria de lui conter Vichi, et comment je m'en étois portée ; elle dit que Bourbon, au lieu de lui guérir un genou, lui avoit fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disoit la maréchale de la Meilleraie ; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté ; sa taille n'est pas à moitié si grosse qu'elle étoit, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres en soient moins bien. Elle étoit tout habillée de point de France, coiffée de mille boucles : les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues ; des rubans noirs à sa tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital, embellies de boucles et de pendeloques de diamans de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe ; en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs. Elle a su qu'on se plaignoit qu'elle empêchoit toute la France de voir le Roi ; elle l'a redonné, comme vous voyez ; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure depuis trois heures jusqu'à six ; s'il vient des courriers, le Roi se retire un moment pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque mu-

sique qu'il écoute, et qui fait un très-bon effet ; il cause avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin, on quitte le jeu à six heures, on n'a point du tout de peine à faire les comptes ; il n'y a point de jetons, ni de marques : les poules sont au moins de cinq, six à sept cent louis ; les grosses de mille, de douze cents. On monte donc à six heures en calèche, le Roi, Mde. de Montespan, M. et Mde. de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire, comme en paradis, ou dans la gloire de Niquée. Vous savez comme ces calèches sont faites ; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La Reine étoit dans une autre avec les princesses, et ensuite tout le monde attroupé selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait *media noche ;* voilà comme se passe le Samedi. De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me fit des questions sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en soucioit peu, combien je m'en souciois encore moins, vous reconnoîtriez au naturel l'*iniqua corte.* Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Mde. de Nevers est fort jolie, fort modeste, et fort naïve ; sa beauté fait souvenir de vous : M. de Nevers est toujours

le même, sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges (sœur de Mde. de Nevers) est plus belle, et beaucoup moins charmante. M. du Maine est incomparable, son esprit étonne; et les choses qu'il dit ne peuvent s'imaginer, c'est un prodige. Premièrement aucun ton, aucune finesse ne lui manque : il en veut comme les autres à M. de Montausier ; c'est sur cela que je dis l'*iniqua corte :* il le voyoit passer un jour sous ses fenêtres avec une petite baguette qu'il tenoit en l'air ; il lui cria, *Monsieur de Montausier, toujours le bâton haut.* Mettez-y le ton et l'intelligence, et vous trouverez qu'à six ans on n'a guères de ces manières-là ; il en dit tous les jours mille. Il étoit, il y a quelques jours, sur le canal, dans une gondole, où il soupoit fort près de celle du Roi. On ne veut point qu'il l'appelle *mon papa* ; il se mit à boire, et follement s'écria, *à la santé du Roi, mon père* ; et puis se jeta, mourant de rire, sur Mde. de Maintenon. Je ne sais pourquoi je vous dis ces deux choses-là, ce sont, je vous assure, les moindres.

M. le Prince fut voir l'autre jour Mde. de la Fayette, ce prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa ;* le moyen de n'être point flattée d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames ? Il parle de la guerre, il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un

peu de celles d'Allemagne : on dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que nous. Ces maraudailles de Paris disent que Marphorio demande à Pasquin, pourquoi on perd en une même année Philisbourg et Maestricht ? et que Pasquin répond que c'est parce que M. de Turenne est à Saint-Denis, et M. le Prince à Chantilli.

Voici une histoire que vous pouvez croire, comme si vous l'aviez entendue. Le Roi disoit un de ces matins : " En vérité, je crois que nous " ne pourrons pas secourir Philisbourg ; mais en- " fin je ne serai pas moins Roi de France." M. de Montausier,

Qui pour le Pape ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit,

lui dit : " Il est vrai, Sire, que vous seriez encore " fort bien Roi de France, quand on vous auroit " repris Metz, Toul et Verdun, et la Comté, et " plusieurs autres provinces dont vos pédéces- " seurs se sont passés." Chacun se mit à serrer les lèvres ; et le Roi dit de très-bonne grâce : " Je vous entends bien, M. de Montausier, c'est- " à-dire, que vous croyez que mes affaires vont " mal : mais je trouve très-bon ce que vous me " dites ; car je sais quel cœur vous avez pour " moi." Cela est très-vrai, et je trouve que tous

les deux firent parfaitement bien leur personnage.

Voilà, ma très-chère, d'épouvantables détails : ou ils vous ennuieront beaucoup, ou ils vous amuseront ; ils ne peuvent point être indifférens. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur, où vous me dites quelquefois ; " mais vous ne voulez " pas me parler ; mais j'admire ma mère, qui " aimeroit mieux mourir, que de me dire un seul " mot." Oh ! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute, non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a dans vos lettres des endroits qui sont divins....Si M. de Grignan pouvoit comprendre le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il seroit consolé par avance des six semaines qu'il sera sans vous. Mde. de la Fayette n'est point mal avec Mde. de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari à mon fils. Mde. de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie ; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre, il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir ; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livri me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu,

ma très-aimable et très-aimée, vous me priez de vous aimer ; ah ! vraiment, je le veux bien ; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

A Livri, Vendredi, 14 *Août,* 1676.

Ma chère enfant, je me porte bien ici ; je suis plus persuadée de la grandeur du mal que j'ai eu, par la crainte que je sens d'y retomber, et par ma conduite à l'égard du serein, que par nulle autre chose ; car vous vous souvenez bien que les belles soirées et le clair de lune me donnoient un souverain plaisir. Je vous remercie d'avoir pensé à moi dans ces beaux temps. Mesdames de Villars, de Saint-Géran, d'Heudicourt, Mademoiselle de l'Estranges, *la petite âme* et la petite ambassadrice arrivèrent hier ici à midi ; il faisoit très-beau. Un léger soupçon avoit causé une légère prévoyance, qui composa un très-bon dîner. J'ai un fort bon cuisinier, vous m'en direz votre avis. Nous causâmes, nous mangeâmes, nous nous réjouîmes assez, nous parlâmes de vous avec plaisir. Elles me dirent qu'il n'y avoit point encore de nouvelles d'Allemagne ; c'est brûler à petit feu. Il me paroît que de savourer ainsi dix ou douze jours une violente inquiétude, c'est tirer son jeu à petite prime ; et la marquise de la Trousse, qui revient de la Trousse, ouvrira son jeu tout d'un coup, et

le verra bon, ou mauvais, comme il sera ; car il n'y a jamais que ce qui est, et l'inquiétude, non plus que les façons des tireurs de prime, ne fait rien à l'affaire. Je crois cependant que les amitiés les plus vives ne veulent rien s'épargner ; qu'en dites-vous ? Le Roi a donné à un M. du Plessis, grand-vicaire de Notre-Dame, et fort homme de bien, l'évêché de Saintes : S. M. a dit tout haut : *J'ai donné ce matin un évêché à un homme que je n'ai jamais vu.* C'est le second.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* (Mde. de Montespan) pâlit ; il y a des larmes, des chagrins, des gaietés affectées, des bouderies ; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on observe, on juge, on devine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvoit indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres : on joue fort gaiement, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient ; les uns souhaitent l'immutabilité, les autres un changement de théâtre ; enfin, voici le temps d'une crise digne d'attention, s'il faut en croire les plus fins. La petite de Rochefort sera mariée au premier jour à son cousin de Nangis ; elle a douze ans. Si elle a bientôt un enfant, Mde. la Chancelière (Séguier) pourra dire : ma fille, allez dire à votre fille que la fille de sa fille crie.

Je me trouve ravie d'être ici toute seule ; je me

promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage, j'ai l'église ; enfin j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveilles. Mon abbé est demeuré à Paris pour parler au vôtre, et le prier de donner à M. Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan avant que de partir. Si l'abbé Têtu étoit ici, je me ferois mener en l'absence de l'abbé de Grignan : mais il est en Touraine ; il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre dans notre petite amie (Mde. de Coulanges) ? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien extrême, puisqu'il lui fait avaler, et l'été et l'hiver, toutes sortes de couleuvres ; (1) car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la présence du carnaval ; ainsi toute l'année est une souffrance. On prétend que cette amie de l'amie (Mde. de Maintenon) n'est plus ce qu'elle étoit, et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête, puisque celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays (la cour). La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison, et même avec tant de gaieté.

---

(1) *Avaler des couleuvres* est une expression proverbiale qui signifie *avoir des dégoûts, des chagrins, sans oser s'en plaindre.*

Quand je vous vois gaie, comme on le voit fort bien dans les lettres, je partage avec vous cette belle et bonne humeur : vous croyez quelquefois me dire des folies ; eh, mon Dieu ! c'est bien moi qui en dis sans cesse, et j'en devrois être bien honteuse, moi, qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que je ne pouvois deviner que vous eussiez appelé la Garde *votre petit cœur* ; cette vision est fort bonne : mais je meurs de peur que ce ne soit un présage, et qu'il ne soit bientôt appelé de ce doux nom, *bon jeu, bon argent.* Mon fils me mande que les ennemis ont été long-temps fort près de nous ; M. de Schomberg s'est approché, ils se sont reculés ; il s'est encore approché, ils se sont encore reculés ; enfin, ils sont à six lieues, et bientôt à douze ; je ne les ai jamais vus de si bons ennemis, *je les aime tendrement* ; voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime, que celle dont je me sers pour les confédérés.

A Livri, Mercredi, 4 *Novembre,* 1676.

C'EST une grande vérité, ma fille, que l'incertitude ôte la liberté. Si vous étiez contrainte, vous prendriez votre parti, vous ne seriez point suspendue comme le tombeau de Mahomet ; l'une des pierres d'aimant auroit emporté l'autre ; vous

ne seriez plus *dragonnée* (tourmentée,) qui (1) est un état violent. La voix qui vous crie en passant la Durance, *ah, ma mère ! ah, ma mère !* se feroit entendre dès Grignan ; ou celle qui vous conseille de la quitter ne vous troubleroit pas à Briare : ainsi je conclus qu'il n'y a rien de si opposé à la liberté, que l'indifférence et l'indétermination. Mais le sage la Garde, qui a repris toute sa sagesse, a-t-il perdu aussi tout son libre arbitre ? ne sait-il plus conseiller ? ne sait-il point décider ? pour moi, vous avez vu que je décide comme un concile ; mais la Garde, qui revient à Paris, ne sauroit-il placer son voyage utilement pour nous ? si vous venez, ce n'est pas mal dit de descendre à Sulli : la petite duchesse vous enverra sûrement jusqu'à Nemours, où certainement vous trouverez des amis ; ainsi en relais d'amis, vous vous trouverez dans votre chambre. On vous auroit un peu mieux reçue la dernière fois ; mais votre lettre arriva si tard, que vous surprîtes tout le monde, et vous pensâtes même ne pas me trouver, qui eût été une belle chose ; (2) nous ne tomberons pas dans le même inconvénient. Il faut

---

(1) Le *qui* relatif, ou plutôt le *qui* conjonctif, ne peut jamais se rapporter heureusement à tout un membre de phrase ; cette faute étoit commune du temps de Mde. de Sévigné. Il faut *ce qui*.

(2) Même faute.

que je me loue du chevalier de Grignan ; il arriva Vendredi au soir à Paris ; il vint Samedi dîner ici ; cela n'est-il pas joli ? je l'embrassai de fort bon cœur ; nous dîmes ce que nous pensions touchant vos incertitudes. Je m'en vais faire un tour à Paris. Je veux voir M. de Louvois sur votre frère, qui est toujours ici sans congé ; cela m'inquiète. Je veux voir aussi M. Colbert pour votre pension ; je n'ai que ces deux petites visites à faire. Je crois que j'irai jusqu'à Versailles, je vous en rendrai compte. Il fait cependant ici le plus beau temps du monde : la campagne n'est pas encore affreuse ; les chasseurs ont été favorisés de Saint-Hubert. Nous lisons toujours Saint-Augustin avec transport : il y a quelque chose de si noble et de si grand dans ses pensées, que tout le mal qui peut arriver de sa doctrine aux esprits mal faits, est bien moindre que le bien que les autres en retirent. Vous croyez que je fais l'entendue, mais quand vous verrez comme cela s'est familiarisé, vous ne serez pas étonnée de ma capacité. Vous m'assurez que si vous ne m'aimiez pas plus que vous ne le dites, vous ne m'aimeriez guères : je suis tentée de ravauder sur cette expression, et de tant la retourner, que j'en fasse une rudesse ; mais non, je suis persuadée que vous m'aimez, et que Dieu sait aussi, bien mieux que vous, de quelle manière je vous aime. Je

suis fort aise que Pauline me ressemble : elle vous fera souvenir de moi : *ah, ma mère ! il n'est pas besoin de cela.*

A Livri, Vendredi, 6 *Novembre,* 1676.

Il n'y eut jamais une si brillante lettre que la vôtre dernière ; (1) j'ai pensé vous la renvoyer pour vous donner le plaisir de la lire : et j'admirois, en la lisant, qu'on pût souhaiter, avec tant de passion, de n'en plus recevoir. Voilà pourtant l'affront que je fais à vos lettres : il me semble que vous traitez bien mieux les miennes.

Cette Reimond est assurément *hem, hem,* avec cette coiffe que vous connoissez ; elle a été attirée, comme vous dites, par le désir d'entendre la musique du paradis, et nos sœurs l'ont été par le désir de sept mille francs en fonds et de mille francs de pension ; (2) moyennant quoi elle sort quand elle veut, et elle le veut souvent. Nous

---

(1) Je doute que cette expression *la vôtre dernière* soit Françoise : mais si elle l'est, il est certain qu'elle n'est pas heureuse : elle a quelque chose qui choque. Mde. de Sévigné eût évité ce mauvais tour, si elle eût dit *que la dernière que vous avez écrite.*

(2) Mlle. Reimond avoit pris un appartement dans le couvent de la Visitation du Faubourg Saint-Germain. La fondatrice de l'ordre de la Visitation étoit Sainte Chantal, grand'mère de Mde. de Sévigné.

n'avions pas encore eu de pareille marchandise; mais la beauté de notre maison nous fait passer par-dessus tout : pour moi, j'en suis ravie; car sa chambre et sa voix sont charmantes, *hem*, *hem*. Les dates que vous trouvez, en parlant de Mde. de Soubise, sont, Dieu merci, de celles dont je ne me souviens pas. Il faut qu'il y ait eu quelque rudesse marquée à ces fêtes de Versailles. Mde. de Coulanges vient de me mander, que du jour d'hier la dent avoit paru arrachée : si cela est, vous aurez très-bien deviné, qu'on n'aura point de dent contre elle. Adieu, ma très-belle et très-aimable, j'acheverai ceci dans la bonne ville.

M'y voici donc arrivée. J'ai dîné chez cette bonne Bagnols; j'ai trouvé Mde. de Coulanges dans cette chambre, belle et brillante du soleil, où je vous ai tant vue, quasi aussi brillante que lui. Cette pauvre convalescente m'a reçue agréablement : elle veut vous écrire deux mots; c'est peut-être quelque nouvelle de l'autre monde, que vous serez bien aise de savoir. Elle m'a conté les transparens : avez-vous ouï parler des transparens? ce sont des habits entiers des plus beaux brocards d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus des robes noires transparentes, ou de belles dentelles d'Angleterre, ou des chenilles veloutées sur un tissu, comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues : cela compose un transparent, qui

est un habit noir, et un habit tout d'or, ou d'argent, ou de couleur, comme on veut, et voilà la mode. C'est avec cela qu'on fit un bal le jour de St. Hubert, qui dura une demi-heure ; personne n'y voulut danser. Le Roi y poussa Mde. Heudicourt à vive force, elle obéit : mais enfin, le combat finit, faute de combattans. Les beaux justaucorps en broderie, destinés pour Villers-Cotterets, servent le soir aux promenades, et ont servi à S. Hubert.

M. de Langlée a donné à Mde. de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or, mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret : âme vivante n'en avoit connoissance. On voulut la donner aussi mystérieusement qu'elle avoit été fabriquée. Le tailleur de Mde. de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avoit ordonné ; il en avoit fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies, comme vous pouvez penser. Le tailleur dit en tremblant : *Madame, comme le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourroit point vous accommoder, faute d'autre.* On découvre l'habit ; ah, la belle chose ! ah, quelle étoffe ! vient-elle du ciel ? il n'y en a point de pareille sur la terre. On essaie le corps, il est à peindre, le

Roi arrive, le tailleur dit : *Madame, il est fait pour vous.* On comprend que c'est une galanterie ; mais qui peut l'avoir faite ? c'est Langlée, dit le Roi : c'est Langlée assurément, dit Mde. de Montespan : personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence ; c'est Langlée, c'est Langlée ; tout le monde répète, c'est Langlée ; les échos en demeurent d'accord, et disent, c'est Langlée ; et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode, c'est Langlée.

Madame de Coulanges.

Je suis aise de n'être pas morte, Madame, puisque vous revenez cet hiver. Je suis dans votre maison ; je ne pouvois plus souffrir la chambre ni le lit où je suis morte. Que ne venez-vous paroître avec des transparens, comme les autres ? comment cela vous paroît-il ? vous êtes la première personne à qui j'écris de ma main : il y a quelque chose entre nous, je ne sais pas trop bien ce que c'est. L'abbé Têtu n'est pas encore en quartier d'hiver. Adieu, Madame, je souhaite, en vérité, bien vivement votre retour.

Madame de Sévigné.

Voilà un style qui ressemble assez à celui de la défunte. Nous avons ri de ce que vous avez dit d'elle et de la Garde, comparant l'extrémité où

ils ont été tous deux, et d'où ils sont revenus : cela fait voir que la sagesse revient de loin, comme la jeunesse. J'attends d'Hacqueville et le chevalier de Grignan, pour former mon conseil de guerre, et savoir ce que deviendra mon pauvre fils que j'ai laissé à Livri, tout estropié. Adieu, ma très-chère, si vous avez pris le parti que nous souhaitons, j'espère que ma lettre vous trouvera en chemin.

A Paris, Mercredi, 18 *Novembre,* 1676.

Ah, ma fille ! le mot d'indifférence n'est point fait pour parler d'aucun des sentimens que j'ai pour vous. Vous dites qu'il en paroît dans une de mes lettres ; j'ai de bons témoins, aussi bien que vous, de la manière dont je souhaite de vous voir : mais au lieu de cette véritable tendresse, j'ai eu la force de vous redonner votre liberté, persuadée que si vous pouviez venir, cela seroit capable de vous faire partir, plutôt que de vous arrêter, et que, si vous ne le pouviez pas, vous prendriez les résolutions qui vous conviendroient, plutôt que d'apporter ici du chagrin et des reproches. Voilà ce qui me fit écrire cinq ou six lignes qui m'arrachoient le cœur : mais s'il est vrai, comme je le crois, que vos affaires n'en souffriront pas, et que vous ayez envie de me donner

la joie de vous voir, croyez, une bonne fois, sans balancer, que c'est la chose du monde que je souhaite le plus ; et après avoir donné à M. de Grignan cette marque d'amitié, que j'approuve dans une occasion aussi considérable que celle-ci, prenez le parti de venir sans l'attendre : il peut arriver cent choses qui l'arrêteront. Son congé ne seroit pas une chose honnête à demander, si, par exemple, le Roi partoit dès le mois de Mars ; peut-être aussi qu'on fera une suspension d'armes, comme le Pape le demande : mais enfin dans toutes ces incertitudes, prenez une résolution, et venez de bon cœur et de bonne grâce me combler de la plus sensible joie que je puisse avoir en ce monde. Une plus longue incertitude ne seroit pas bonne pour cette santé que vous aimez tant, en sorte que je me rends à toute l'espérance que j'avois, et je suis persuadée que vous viendrez, comme vous me l'avez promis.

On ne joue plus ensemble, comme on faisoit à Versailles. Tout est à Saint-Germain, comme il étoit. M de Pomponne m'a dit qu'à Rome il n'est question que de notre cardinal (de Retz) ; il n'en vient pas de lettres qui ne soient pleines de ses louanges : on vouloit l'y retenir pour être le conseil du Pape ; il s'est encore acquis une nouvelle estime dans ce dernier voyage. Il a passé par Grenoble pour voir sa nièce ; mais ce n'est pas

sa chère nièce : c'est une chose bien cruelle de ne plus espérer la joie de le revoir ; savez-vous bien que cela fait une de mes tristes pensées ? La paix de Pologne est faite, mais romanesquement. Ce héros (Jean Sobieski), à la tête de quinze mille hommes, entouré de deux cent mille, les a forcés, l'épée à la main à signer le traité. Il s'étoit campé si avantageusement que, depuis la Calprenède (1), on n'avoit rien vu de pareil ; c'est la plus grande nouvelle que le Roi pût recevoir, par les ennemis que le Roi de Pologne et le Grand-Seigneur vont nous ôter de dessus les bras.

Dangeau a voulu faire des présens aussi bien que Langlée : il a commencé la ménagerie de Clagni ; il a ramassé pour deux mille écus de toutes les tourterelles les plus passionnées, de toutes les truites les plus grasses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit passer en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan.

Je reçois votre lettre du 10 de ce mois ; je suis vraiment bien contente de la bonne résolution que vous prenez ; elle sera approuvée de tout le monde, et vous êtes fort loin de comprendre la

(1) Auteur de plusieurs Romans alors très-estimés et qu'on ne lit plus aujourd'hui.

joie qu'elle me donne. Cet fut dans le chagrin de vos incertitudes, que je voulus vous dire, que bien loin de m'aimer plus que vous ne disiez, vous m'aimiez moins, puisque vous ne vouliez point me venir voir : voilà l'explication de cette grande rudesse ; mais je change de langage, en changeant mon humeur chagrine contre une véritable joie. Je m'en vais demain à Livri passer encore cinq ou six jours avec votre frère, et puis je reviens ici, n'étant plus occupée que de votre retour et de tout ce qui en dépend.

A Paris, Mercredi, 30 *Juin,* 1677.

Vous m'apprenez enfin que vous voilà à Grignan. Les soins que vous avez de m'écrire, me sont de continuelles marques de votre amitié : je vous assure, au moins, que vous ne vous trompez pas dans la pensée que j'ai besoin de ce secours ; rien ne m'est, en effet si nécessaire. Il est vrai, et je pense trop souvent, que votre présence me l'eût été beaucoup davantage : mais vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire, que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir, m'ont fait consentir à cette douleur, sans oser faire autre chose que d'étouffer mes sentimens. C'étoit un crime pour moi que d'être en peine de votre santé : je vous voyois périr devant mes

yeux, et il ne m'étoit pas permis de répandre une larme, c'étoit vous tuer, c'étoit vous assassiner; il falloit étouffer : je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel ni plus nouveau. Si, au lieu de cette contrainte, qui ne faisoit qu'augmenter ma peine, vous eussiez été disposée à vous tenir pour languissante, et que votre amitié pour moi se fût tournée en complaisance, et à me témoigner un véritable désir de suivre les avis des médecins, à vous nourrir, à suivre un régime, à m'avouer que le repos et l'air de Livri vous eussent été bons; c'est cela qui m'eût véritablement consolée, et non pas d'écraser tous mes sentimens. Ah, ma fille! nous étions d'une manière, sur la fin, qu'il falloit faire, comme nous avons fait. Dieu nous montroit sa volonté par cette conduite : mais il faut tâcher de voir s'il ne veut pas bien que nous nous corrigions, et qu'au lieu du désespoir auquel vous me condamnez par amitié, il ne seroit point un peu plus naturel et plus commode de donner à nos cœurs la liberté qu'ils veulent avoir, et sans laquelle il n'est pas possible de vivre en repos. Voilà qui est dit une fois pour toutes; je n'en dirai plus rien : mais faisons nos réflexions chacune de notre côté, afin que, quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions pas dans les mêmes inconvéniens. C'est une marque du besoin que vous aviez de ne

plus vous contraindre, que le soulagement que vous avez trouvé dans les fatigues d'un voyage si long. Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le sont ; les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là : Dieu veuille qu'il continue d'être bon, et que l'air de Grignan ne vous soit point contraire ! Il falloit que je vous écrivisse tout ceci, une seule fois, pour soulager mon cœur, et pour vous dire qu'à la première occasion, nous ne nous mettions plus dans le cas qu'on vienne faire l'abominable compliment de nous dire, avec toute sorte d'agrément, que pour être fort bien, il ne faut jamais nous revoir. J'admire la patience qui peut souffrir la cruauté de cette pensée.

A Paris, Mercredi, 22 Novembre, 1679.

Vous allez être bien surprise et bien fâchée, ma chère enfant. M. de Pomponne est disgrâcié ; (1) il eut ordre, Samedi au soir comme il re-

---

(1) La disgrâce de M. de Pomponne ne lui fit pas perdre un seul ami : il continua à jouir de l'estime et de la considération qu'on ne peut refuser au mérite ; le Roi lui-même lui rendit justice et le distingua d'une manière particulière. Voici ce que dit Mde. de Sévigné, dans une autre lettre, de cet homme aussi aimable que vertueux : " Un ministre de cette humeur, avec une facilité d'esprit, " et une bonté comme la sienne, est une chose si rare qu'il faut " souffrir qu'on sente un peu une telle perte. Vous croyez bien

venoit de Pomponne, de se défaire de sa charge. Le Roi avoit réglé qu'il en auroit sept cent mille francs, et que la pension de vingt mille francs, qu'il avoit comme ministre, lui seroit continuée. Sa Majesté voulut lui marquer par cet arrangement qu'elle étoit contente de sa fidélité. Ce fut M. Colbert qui lui fit ce compliment, en l'assurant qu'*il étoit au désespoir d'être obligé, &c.* M. de Pomponne demanda s'il ne pourroit pas avoir l'honneur de parler au Roi, et apprendre de sa bouche quelle étoit la faute qui avoit attiré ce coup de tonnerre : on lui dit qu'il ne le pouvoit pas ; en sorte qu'il écrivit au Roi pour lui marquer son extrême douleur, et l'ignorance où il

---

" que je vais souvent chez lui ; je fus touchée l'autre jour de le
" voir entrer avec cette mine aimable, sans tristesse, sans abatte-
" ment. Mde. de Coulanges m'avoit priée de l'y mener ; il la
" loua de s'être souvenue d'un malheureux ; il ne s'arrêta point
" sur ce chapitre ; il passa à ce qui pouvoit former une conversa-
" tion ; il la rendit agréable comme autrefois, sans affectation
" pourtant d'être gai, et d'une manière si noble, si naturelle, et si
" précisément mêlée et composée de tout ce qu'il falloit pour atti-
" rer notre admiration, qu'il n'eut point de peine à y réussir.
" Nous l'allons revoir, ce M. de Pomponne si parfait, comme
" nous l'avons vu autrefois : ce premier jour nous toucha. Il
" étoit désoccupé, et commençoit à sentir la vie et la véritable
" longueur des jours ; car de la manière que les siens étoient
" pleins, c'étoit un torrent précipité que sa vie ; elle couroit rapi-
" dement, sans qu'il pût la retenir."

étoit de ce qui pouvoit avoir contribué à sa disgrâce ; il lui parla de sa nombreuse famille, et le supplia d'avoir égard à huit enfans qu'il avoit. Il fit remettre aussitôt ses chevaux au carrosse, et revint à Paris, où il arriva à minuit. Nous avions été, comme je vous l'ai mandé, le Vendredi à Pomponne, M. de Chaulnes, Caumartin et moi ; nous le trouvâmes, et les dames qui nous reçurent fort gaiement. On causa tout le soir, on joua aux échecs ; ah ! quel échec et mat on lui préparoit à Saint-Germain ! Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un courrier l'attendoit ; de sorte que M. Colbert qui croyoit le trouver le Samedi au soir à l'ordinaire, sachant qu'il étoit allé droit à Saint-Germain, retourna sur ses pas et pensa crever ses chevaux. Pour nous, nous ne partîmes de Pomponne qu'après dîner ; nous y laissâmes les dames. Il fallut donc leur mander cette triste nouvelle : ce fut un valet de chambre de M. de Pomponne, qui arriva le Dimanche à neuf heures dans la chambre de Mde. de Vins ; c'étoit une marche si extraordinaire que celle de cet homme, et il étoit si excessivement changé, que Mde. de Vins crut absolument qu'il venoit lui dire la mort de M. de Pomponne ; de sorte que, quand elle sut qu'il n'étoit que disgracié, elle respira ; elle sentit son mal quand elle fut remise ; elle alla le dire à sa sœur. Elles partirent à l'ins-

tant, laissant tous ces petits garçons en larmes ; et accablées de douleur, elles arrivèrent à Paris à deux heures après midi. Vous pouvez vous représenter leur entrevue avec M. de Pomponne, et ce qu'ils sentirent en se revoyant si différens de ce qu'ils pensoient être la veille. Pour moi, j'appris cette nouvelle par l'abbé de Grignan ; je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur. J'allai à leur porte dès le soir ; on ne les voyoit point en public ; j'entrai, je les trouvai tous trois. M. de Pomponne m'embrassa, sans pouvoir prononcer une parole. Les dames ne purent retenir leurs larmes, ni moi les miennes ; ma fille, vous n'auriez pas retenu les vôtres ; c'étoit un spectacle douloureux : la circonstance de ce que nous venions de nous quitter à Pomponne d'une manière si différente, augmenta notre tendresse. La pauvre Mde. de Vins que j'avois laissée si fleurie, n'étoit pas reconnoissable, une fièvre de quinze jours ne l'auroit pas tant changée : elle me parla de vous, et me dit qu'elle étoit persuadée que vous sentiriez sa douleur, et l'état de M. de Pomponne. Je l'en assurai. Nous parlâmes du contre-coup qu'elle ressentoit de cette disgrâce, et pour ses affaires, et pour l'agrément de sa vie et de son séjour, et pour la fortune de son mari ; je vous réponds qu'elle voit tout cela bien douloureusement. M. de Pomponne n'étoit point en

faveur ; mais il étoit en état d'obtenir de certaines choses ordinaires, qui font pourtant l'établissement des gens ; il y a bien des degrés au-dessous de la faveur des autres, qui font la fortune des particuliers. C'étoit aussi une chose bien douce de se trouver naturellement établie à la cour : ô Dieu ! quel changement ! quel retranchement ! quelle économie dans cette maison ! huit enfans, n'avoir pas eu le temps d'obtenir la moindre grâce ! ils doivent trente mille livres de rente ; voyez ce qu'il leur restera. Ils vont tristement se réduire à Paris, à Pomponne : on dit que tant de voyages, et quelquefois des courriers qui attendoient, et même celui de Bavière qui étoit arrivé le Vendredi, et que le Roi attendoit impatiemment, ont un peu attiré ce malheur. Mais vous comprendrez aisément ces conduites de la Providence, quand vous saurez que c'est M. le président Colbert qui a la charge ; comme il est en Bavière, son frère la fait en attendant, et lui a écrit en se réjouissant, et pour le surprendre, comme si on s'étoit trompé au-dessus de la lettre : *à Monsieur, Monsieur Colbert, Ministre et Secrétaire d'Etat.* J'en ai fait mes complimens dans la maison affligée ; rien ne pouvoit être mieux. Faites un peu de réflexions à toute la puissance de cette famille, et joignez les pays étrangers à tout le reste, et vous verrez que tout ce qui est de

l'autre côté où l'on se marie (chez M. de Louvois) ne vaut point cela. Ma pauvre enfant, voilà bien des détails et des circonstances ; mais il me semble qu'ils ne sont point désagréables dans ces sortes d'occasions ; il me semble que vous voulez toujours qu'on vous en parle, je n'ai que trop parlé. Quand votre courrier viendra, je n'ai plus à le présenter ; c'est encore un de mes chagrins de vous être désormais entièrement inutile ; il est vrai que je l'étois déjà par Mde. de Vins ; mais on se rallioit ensemble. Enfin, ma fille, voilà qui est fait, voilà le monde. M. de Pomponne est plus capable que personne de soutenir ce malheur avec courage, avec résignation, et beaucoup de Christianisme. Quand d'ailleurs on a usé comme lui de la fortune, on ne manque point d'être plaint dans l'adversité.

Encore faut-il, ma très-chère, que je vous dise un petit mot de votre petite lettre ; elle m'a donné une sensible consolation : vous m'apprenez que la santé du petit est bien rétablie, et vous me dites que je serois bien contente de la vôtre, si je vous voyois : ah ! ma fille, n'en doutez point : quel spectacle charmant de vous voir appliquée à votre santé, à vous reposer, à vous restaurer ! c'est un plaisir que vous ne m'avez jamais donné. Vous voyez que ce n'est pas inutilement que vous prenez ce soin, le succès en est visible ; et quand

je me tourmente ici de vous inspirer la même attention, vous sentez bien que j'ai raison.

A Paris, Mercredi, 10 *Janvier,* 1680.

Si j'avois un cœur de crystal, où vous pussiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connoîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait venir dans le monde beaucoup devant vous, pour être votre mère : la raison et la règle veulent que je parte la première ; et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas autant que j'en suis touchée : de là, ma fille, vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure par toute l'amitié que vous avez pour moi, de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire, et même ne dictez point, cela fatigue. Enfin, je ne puis plus trouver de plaisir à ce qui me charmoit autrefois dans votre absence, et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous ; je vous prie de m'ôter cette peine ; il m'en reste encore assez.

Mde. de Schomberg vous conseille, si vous voulez à toute force prendre du café, d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre, cela consolide la poitrine : et c'est avec cette modification qu'on en laisse prendre à M. de Schomberg, dont la santé est extrêmement mauvaise depuis six à sept mois. La mienne est parfaite, je n'y pense pas. Eh ! ma chère enfant, ne songez qu'à vous, n'oubliez rien de tout ce qui doit vous soulager ; vous connoissez trop l'amitié pour douter de tout ce que je souffre, quand je pense à l'état où vous êtes, et cette pensée ne s'éloigne pas de moi.

Je fus hier aux grandes Carmélites avec MADEMOISELLE, qui eut la bonne pensée de mander à Mde. de Lesdiguières de me mener. Nous entrâmes dans ce saint lieu ; je fus ravie de l'esprit de la mère Agnès ; elle me parla de vous, comme vous connoissant par sa sœur. Je vis Mde. Stuart belle et contente. Je vis Mlle. d'Epernon qui ne me trouva pas défigurée ; il y avoit plus de trente ans que nous ne nous étions vues. Elle me parut horriblement changée. La petite du Janet ne me quitta point ; elle a le voile blanc depuis trois jours ; c'est un prodige de ferveur et de vocation ; je m'en vais en écrire à sa mère. Mais quel ange (1) m'apparut à la fin ! car M. le prince de

(1) Mde. la duchesse de la Valière est la seule des maîtresses de

Conti a tenoit au parloir. Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois : je

---

Louis XIV qui l'ait aimé pour lui-même. Elle en eut Mlle. de Blois qui fut mariée à M. le prince de Conti. Quand elle eut été remplacée par Mde. de Montespan, " elle manda au Roi par le " maréchal de Bellefond, dit ailleurs Mde. de Sévigné, qu'elle au- " roit plutôt quitté la cour, après avoir perdu l'honneur de ses " bonnes grâces, si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus voir ; " que cette foiblesse avoit été si forte en elle, qu'à peine étoit-elle " capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu ; qu'elle " vouloit pourtant que le reste de la passion qu'elle a eue pour lui, " servît à sa pénitence, et qu'après lui avoir donné toute sa jeu- " nesse, ce n'étoit pas trop encore du reste de sa vie pour le soin " de son salut. Le Roi pleura fort, et envoya M. Colbert à Chail- " lot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui " parler encore. M. Colbert l'y a conduite ; le Roi a causé une " heure avec elle et a fort pleuré." Mde. de la Valière passa quelque temps à Versailles, où elle s'affermit dans la résolution de consacrer le reste de ses jours à Dieu et d'expier par la pénitence les désordres de sa jeunesse. Elle entra aux grandes Carmélites: voici ce que Mde. de Sévigné dit à cette occassion. " La duchesse " de la Valière fit hier profession : Mde. de Villars m'avoit promis " de m'y mener, et par un mal-entendu, nous crûmes n'avoir pas " de place. Il n'y avoit qu'à se présenter, quoique la Reine eût " dit qu'elle ne vouloit pas que la permission fût étendue ; tant y " a, Dieu ne le voulut pas : Mde. de Villars en a été très-affligée. " Elle fit donc cette action, cette belle, comme toutes les autres, " c'est-à-dire, d'une manière charmante : elle est d'une beauté qui " surprend tout le monde ; mais ce qui vous étonnera, c'est que " le sermon de M. de Bossuet ne fut point aussi divin qu'on l'es- " péroit. Tant de vertus jointes aux charmes les plus touchans " de la beauté, firent bien vivement sentir à Louis XIV. la perte

ne la trouvai ni bouffie ni jaune ; elle est moins maigre et plus contente : elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards ; l'austérité, la mauvaise nourriture, et le peu de sommeil ne les ont ni creusés ni battus ; cet habit si étrange n'ôte rien à la bonne grâce ni au bon air ; pour la modestie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnoit au monde une princesse de Conti ; mais c'est assez pour une Carmélite. Elle me dit mille honnêtetés, et me parla de vous si bien, si à propos, tout ce qu'elle dit étoit si assorti à sa personne, que je ne crois pas qu'il y ait rien de mieux. M. de Conti l'aime et l'honore tendrement ; elle est son directeur ; ce prince est dévot, et le sera comme son père. En vérité, cet habit et cette retraite sont une grande dignité pour elle.

J'ai reçu ce matin une grande lettre de Mde. de Villars ; je vous l'enverrois, si ce n'est qu'elle ne contient que trois points qui ne vous apprendront rien de nouveau : l'estime, l'admiration et la tendresse que vous lui connoissez pour vous ; les déplaisirs et les étonnemens sur la disgrâce de M. de Pomponne, dont vous sortez ; les nouvelles d'Es-

---

" d'un cœur tel que celui de Mde. de la Valière. Il fallut le céder
" au ciel qui seul étoit digne de le posséder. Mais ce qu'il a fait
" pour Mlle. de Blois, qu'il maria au prince de Conti, fait bien
" voir à quel point il avoit chéri la mère."

pagne et les louanges de Mde. de Grancei, que vous savez. Il me paroît qu'elle se renferme fort chez elle, voulant éviter tous les airs d'empressement, et faire mentir les prophéties. La Reine veut la voir *incognito ;* elle se fait prier pour se donner un nouveau prix. Mde. de Vins est encore ici, les autres à Pomponne : leur hôtel de Paris a pensé brûler ; une chambre avec ce qui étoit dedans, a été brûlée toute entière, et le miracle, c'est qu'il y avoit dans cette chambre de la poudre qui ne prit point, et qui vraisemblablement devoit faire sauter la maison : il ne falloit que cela pour les ruiner, mais Dieu les a conservés.

A Paris, Mercredi, 13 *Mars,* 1680.

Je trouve votre joie très-bien fondée ; vous l'avez bien examinée, et vous la voyez comme il faut la voir. Rien n'est mieux expliqué que cette sagesse de M. de Montausier que l'on partage en six. Vous avez raison encore de croire que le chevalier a été agréablement distingué dans cette occasion ; S. M. a parlé dignement de son mérite ; ce que l'on peut voir dans l'avenir est aussi flatteur que le présent. Ce n'est plus un pays étranger pour lui que la cour ; c'est le lieu où il doit être : on est à son devoir, on a une contenance ; rien ne nous empêche donc de mêler les intérêts

du petit marquis (de Grignan,) avec les sentimens de votre amitié et de votre belle âme. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que vous vous teniez tous deux pour des gens de l'autre monde, et qui ne sont plus en état de penser à la fortune, ni aux grâces de sa majesté ; et pourquoi vous regardez-vous comme éconduits ? Quel âge avez-vous, s'il vous plaît ? L'un est de l'âge de M. de la Trousse, et l'autre de celui de Mde. de Coëtquen, qui se croit bien au rang des plus jeunes ; et d'où vient donc que vous vous enterrez comme *Philémon* et *Baucis ?* Votre nom est-il barbare ? N'avez-vous pas l'un et l'autre de l'étoffe pour présenter au Roi ? N'est-il point en main de vous faire du bien ? Les grâces passées ne répondent-elles pas de celles qu'on espère ? D'où vient donc que vous passez par-dessus vous-même, et que vous ne voyez, dans cet avenir lointain, que le petit marquis ? Je ne sais si c'est que j'ai peu de part à cet avenir si éloigné, ou que je n'ai point la fantaisie des grand'mères qui laissent là leurs enfans pour aller jouer du hochet avec ces petites personnes ; mais j'avoue que vous m'avez arrêtée tout court, et que je ne puis souffrir la manière dont cela s'est tourné dans vos têtes. Je ne vous trouve pas plus raisonnable que votre frère, ni vos choux meilleurs que les siens. Je tâcherois donc, mes chers enfans, de me mettre en état de venir

un peu tâter la Providence, de prendre part au bonheur de mes cadets, et de vivre avec les vivans : car enfin on ne quitte pas sa part de la fortune, quand on a des raisons d'y prétendre, et qu'elle commence à montrer un visage plus doux. Voilà ma très-chère, quelles sont mes pensées et celles de vos amis, ne les rebutez pas ; et croyez que si vous en aviez de contraires, vous ne seriez plus en droit de vous moquer de celles de mon fils. Je vous laisse digérer ces réflexions, et je vous prie tous deux de vous mirer, et de voir si vous êtes de la vieille cour. A propos de cour, je vous envoie des relations. Mde. la Dauphine est l'objet de l'admiration ; le Roi avoit une impatience extrême de savoir comme elle étoit faite ; il envoya Sanguin, qui est un homme vrai et incapable de flatter. *Sire*, dit-il, *sauvez le premier coup-d'œil, et vous serez fort content.* Cela est dit à merveille ; car il y a quelque chose à son nez et à son front, qui est trop long en proportion du reste ; et qui fait d'abord un mauvais effet ; mais on dit qu'elle a si bonne grâce, de si beaux bras, de si belles mains, une si belle taille, de si belles dents, de si beaux cheveux, et tant d'esprit et de bonté ; caressante sans être fade, familière avec dignité ; enfin tant de manières propres à charmer, qu'il faut lui pardonner le premier coup-d'œil. M. de la Rochefoucault a été et est encore considéra-

blement malade ; il est mieux aujourd'hui : mais enfin c'étoit toute l'apparence de la mort ; (1) une

(1) M. de la Rochefoucault mourut de cette maladie : comme les circonstances de la mort du célèbre auteur des *Maximes* ne peuvent qu'intéresser, je vais rapporter ce qu'en dit Mde. de Sévigné dans les deux lettres suivantes. " Je crains bien, dit-elle, " que nous ne perdions M. de la Rochefoucault, sa fièvre a continué. Il est fort bien disposé pour sa conscience, voilà qui est " fait : mais du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin " dont il est question ; il n'est pas effleuré, il n'en est pas troublé ; " il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère " Ange, et de l'Anglois, d'une tête libre, sans daigner quasi dire " son avis : je reviens à ce vers :

" Trop au-dessus de lui, pour y prêter l'esprit.

" Il ne voyoit point hier matin Mde. de la Fayette, parce qu'elle " pleuroit, et qu'il recevoit le saint-viatique ; il envoya savoir à " midi de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché " de telle sorte ces derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau " et d'étranger pour lui ..... il est mort cette nuit. J'ai la tête " si pleine de ce malheur et de l'extrême affliction de notre pauvre " amie (Mde. de la Fayette,) qu'il faut que je vous en parle. " Hier, Samedi (16 Mars,) le remède de l'Anglois avoit fait des " merveilles ; toutes les espérances étoient augmentées, on chantoit victoire, la poitrine dégagée, la tête libre, la fièvre moindre ; " dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort ; tout d'un " coup, les redoublemens de fièvre, l'oppression, les rêveries ; en " un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement ; et quoiqu'il eût " beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu de saignées ; il " n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter, et à minuit " il a rendu l'âme entre les mains de M. de Condom (M. de Bossuet). M. de Marsillac ne l'a pas quitté d'un moment ; il est

grosse fièvre, une oppression, une goutte remontée. Je donnerai moi-même votre lettre à M. de Marsillac qui est venu en poste, s'il est vrai que tout aille bien ; car vous savez qu'il faut prendre le temps à propos. Vous écrivez divinement à votre frère ; je voudrois que vous m'eussiez fait l'honneur de croire que je lui ai dit les mêmes choses que vous lui écrivez, et que je suis aussi choquée que vous de ses extravagantes résolutions. La peur de se ruiner est un prétexte au goût Breton ; il n'a eu cette peur que depuis qu'il a contemplé Tonquedoc sur son palier ; il n'étoit point si plein de considération pour lui auparavant. Enfin je sens toute l'horreur de cette dégradation, trop heureuse que ce ne soit point là le plus sensible endroit de mon cœur !

" dans une affliction qui ne peut se représenter : cependant il re-
" trouvera le Roi et la cour, toute sa famille se retrouvera à sa
" place : mais où Mde. de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami,
" une telle société, une pareille douceur, un agrément, une con-
" fiance, une considération pour elle et pour son fils ? elle est in-
" firme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les
" rues. M. de la Rochefoucault étoit sédentaire aussi ; cet état
" les rendoit nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvoit être
" comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Il est
" impossible de faire une perte plus considérable, et dont le temps
" puisse moins consoler."

A Paris, Vendredi, 29 Mars, 1680.

J'étois avant-hier tout au beau milieu de la cour ; Mde. de Chaulnes enfin m'y mena. Je vis Mde. la Dauphine, dont la laideur n'est point du tout choquante ni désagréable : son visage lui sied mal ; mais son esprit lui sied parfaitement ; elle ne fait et ne dit rien, qu'on ne voie qu'elle en a beaucoup. Elle a les yeux vifs et pénétrans ; elle entend et comprend facilement toutes choses ; elle est naturelle, et non plus embarrassée ni étonnée, que si elle étoit née au milieu du Louvre. Elle a une extrême reconnoissance pour le Roi ; mais c'est sans bassesse ; ce n'est point comme étant au-dessous de ce qu'elle est aujourd'hui, c'est comme ayant été choisie et distinguée dans toute l'Europe. Elle a l'air fort noble, et beaucoup de dignité et de bonté ; elle aime les vers, la musique, la conversation ; elle est fort bien quatre ou cinq heures toute seule dans sa chambre ; elle est étonnée de l'agitation qu'on se donne pour se divertir ; elle a fermé la porte aux moqueries et aux médisances. L'autre jour, la duchesse de la Ferté vouloit lui dire une plaisanterie comme un secret, sur cette pauvre princesse *Marianne*, dont la misère est à respecter ; Mde. la Dauphine lui dit avec un air sérieux : *Madame, je ne suis*

point curieuse. Mesdames de Richelieu, de Rochefort, et de Maintenon me firent beaucoup d'honnêtetés, et me parlèrent de vous. Mde. de Maintenon, par un hasard, me fit une visite d'un quart d'heure ; elle me conta mille choses de Mde. la Dauphine, et me reparla de vous, de votre santé, de votre esprit, du goût que vous avez l'une pour l'autre, de votre Provence, avec autant d'attention qu'à la rue des Tournelles : un tourbillon me l'emporta ; c'étoit Mde. de Soubise qui rentroit dans cette cour au bout de ses trois mois, jour pour jour. Elle venoit de sa campagne ; elle a été dans une parfaite retraite pendant son exil ; elle n'a vécu que du jour où elle est revenue. M. le Duc me parla beaucoup de M. de la Rochefoucault ; et les larmes lui vinrent aux yeux. Il y eût une scène bien vive entre lui et Mde. de la Fayette, le soir où le pauvre homme étoit à l'agonie : je n'ai jamais tant vu de larmes, ni jamais une douleur plus tendre et plus vraie. Il étoit impossible de n'être pas comme eux ; ils disoient des choses à fendre le cœur ; je n'oublierai jamais cette soirée.

M. d'Autun a fait aux grandes Carmélites l'oraison funèbre de Mde. de Longueville avec toute la capacité, toute la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse être capable. Ce n'étoit point *Tartuffe*, ce n'étoit point un patelin ; c'étoit un

prélat de conséquence, prêchant avec dignité, et parcourant toute la vie de cette princesse avec une adresse incroyable, passant tous les endroits délicats, disant ou ne disant pas tout ce qu'il falloit dire ou taire. Il fit deux points également beaux, il parla de sa beauté, et de toutes ces guerres passées, d'une manière inimitable; et pour la seconde partie, vous jugez bien qu'une pénitence de vingt-sept ans est un beau champ pour conduire une si belle âme jusques dans le ciel. Le Roi y fut loué fort naturellement; et M. le Prince encore fut contraint d'avaler des louanges, mais aussi bien apprêtées, quoique dans un autre goût, que celles de Voiture. Il étoit là ce héros, et M. le Duc, et les Princes de Conti et toute la famille, et beaucoup de monde; mais pas encore assez, car il me semble qu'on devoit rendre ce respect à M. le Prince sur une mort dont il avoit encore les larmes aux yeux. Vous me demanderez pourquoi j'y étois? c'est que Mde. de Guénegaud, par hasard, l'autre jour chez Mde. de Chaulnes, me promit de m'y mener avec une commodité qui me tenta; je ne m'en repens point: il y avoit beaucoup de femmes qui n'y avoient pas plus affaire que moi. M. le Prince et M. le Duc faisoient beaucoup d'honnêtetés à tous ceux et celles qui composoient cette assemblée.

Je vis Mde. de la Fayette au sortir de cette cé-

rémonie ; je la trouvai toute en larmes, il étoit tombé sous sa main de l'écriture de M. de la Rochefoucault, dont elle fut surprise et affligée. Je venois de quitter Mesdemoiselles de la Rochefoucault aux Carmélites, où elles avoient aussi pleuré leur père ; l'aînée, surtout, a figuré avec M. de Marsillac. C'étoit donc à l'oraison funèbre de Mde. de Longueville, qu'elles pleuroient M. de la Rochefoucault. Ils sont morts dans la même année ; il y avoit bien à rêver sur ces deux noms. (1)

Vous n'êtes pas en état d'envisager votre retour ; vous êtes encore *trop battus de l'oiseau*, (2) comme disoit l'abbé au reversis ; j'espère qu'après quelques mois de repos à Grignan, vous changerez d'avis, et que vous ne trouverez pas qu'un hiver à Grignan soit une bonne chose à imaginer. Pour mon fils, il est vrai que je trouve du courage. Je lui dis et redis toutes mes pensées : je lui écris des lettres, que je crois qui sont admirables ; mais plus je donne de force à mes raisons, plus il pousse les siennes ; et sa volonté paroît si déterminée, que je comprends que c'est ce qui s'appelle vou-

---

(1) Mde. la duchesse de Longueville et M. le duc de la Rochefoucault avoient été fort liés. Voyez les mémoires de ce dernier.

(2) Cette expression proverbiale signifie *être découragé, rebuté par une suite de mauvais succès, ou par quelqu'un obstiné à nuire.*

loir efficacement. Il y a un degré de chaleur dans le désir qui l'anime, à quoi nulle prudence ne peut résister : je n'ai pas sur mon cœur d'avoir préféré mes intérêts à sa fortune ; je les trouverois tout entiers à le voir marcher avec plaisir dans un chemin où je le conduis depuis si long-temps. Il se trompe dans tous ses raisonnemens, il est tout de travers : j'ai tâché de le redresser avec des raisons toutes droites et toutes vraies, appuyées du sentiment de tous nos amis ; et je lui dis enfin, mais ne vous défiez-vous de rien quand vous voyez que vous seul pensez une chose que tout le monde désapprouve ? il met l'opiniâtreté à la place d'une réponse, et nous revenons toujours à ménager qu'au moins il ne fasse point un marché extravagant. Adieu, ma très-chère, j'ignore comment vous vous portez ; je crains votre voyage, je crains Salon, je crains Grignan ; je crains, en un mot, tout ce qui peut nuire à votre santé, et par cette raison je vous conjure de m'écrire bien moins qu'à l'ordinaire.

Aux Rochers, Dimanche, 30 *Juin,* 1680.

Ce mois-ci ne m'a pas paru si immense que l'autre ; c'est que je n'ai pas vu tant de pays : je me suis renfermée dans ces bois, où l'imagination n'est pas si dissipée. J'y fais bien des réflexions,

et sur le Saint-Esprit que j'y souhaite sans cesse, plus persuadée que jamais qu'il souffle comme il lui plaît; et sur plusieurs autres sujets qui ne trouvent que trop leurs places. Mes pensées sont fort semblables aux vôtres sur le sujet de mon fils; les sentimens qu'il a, de l'humeur et de l'esprit dont il est, et dans la place où il se trouve, sont aussi difficiles à deviner, que ceux de Mde. de Lavardin, qui paroît baignée dans l'excès de la joie, à tous ceux qui ne la connoissent point: ce sont des jeux de la Providence qui nous fait connoître en toutes choses la fausseté de nos jugemens. Il n'y a point d'agrément que mon fils ne trouvât dans le pays où il est; je suis persuadée que le chevalier lui feroit tous les biens du monde, s'il étoit assez heureux pour se servir de tous ses avantages. Quelle envie effrénée n'auroit-il pas d'être là, s'il n'y étoit pas? vous savez le dessous des cartes; vous êtes bien plus sage, vous, ma fille, qui tâchez de trouver bon ce que vous avez, et de gâter tout ce que vous n'avez pas: voilà une philosophie qu'il auroit fallu acheter bien cher à l'encan de Lucien. Vous dites que tous les biens apparens des autres sont mauvais; vous les regardez par la facette la plus désagréable; vous tâchez de ne pas mettre votre félicité dans ce qui ne dépend pas de vous. Je me fais une étude de cet endroit d'une de vos lettres; il n'y a pas de

lecture qui puisse m'être si utile quoique je sois un peu honteuse de vous trouver plus sage que moi.

Vous dites mille fois mieux que M. de la Rochefoucault, et vous en sentez la preuve : *Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force.* Il auroit été bien surpris de voir qu'il n'y avoit qu'à retourner sa maxime, pour la faire beaucoup plus vraie (1).

Je reçois toujours des lettres fort noires de mon fils, appelant ses chaînes et son esclavage, ce qu'un autre appelleroit sa joie et sa fortune. Si j'avois voulu faire un homme exprès, et par l'esprit et par l'humeur, pour être enivré de ce pays-là (la cour), et même pour être assez propre à y plaire, j'aurois fait à plaisir M. de Sévigné ; il se trouve que c'est précisément le contraire : ce n'est pas la première fois qu'on se trompe. Ce seroit à moi à crier miséricorde, si je n'avois du courage : c'est moi que cette charge accable, surtout depuis qu'il a pris ici de tous côtés tout ce qu'il a pu ; mais je me tais, et je voudrois au moins que, pour prix de tous les dérangemens qu'il me fait, il fût content dans la place où il est. Son chagrin m'en donne plus que le reste ; n'en parlons plus ;

---

(1) M. de la Rochefoucault a dit, *nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.*

je l'attends ici incessamment ; car s'il peut se contenter de paroître à la tête de la compagnie, quand le Roi le verra, il volera ici avec une soif nonpareille de revoir son cher pays, *dulcis amor patriæ :* voilà ce que les Romains souhaitoient à leurs citoyens.

Vos terrasses sont bien différentes des extravagantes figures de nos bois. Si vos promenades étoient à la main, comme les nôtres, vous en feriez le même usage. Livri doit vous le persuader; vous y profitiez si bien de ces beaux jardins qui s'offroient sans cesse à vous, et que vous ne refusiez point. Je comprends le plaisir que vous avez eu de causer avec M. de Vins : il en sait autant, comme vous dites, que ceux qui ne veulent pas dire ce qu'ils savent. Son aimable femme m'a écrit une grande lettre, toute pleine des amitiés de M. de Pomponne, et des siennes. Elle est accablée de procès, et toujours affligée de n'être point à Pomponne. Il seroit difficile de trouver dans tout le monde une personne plus sage et plus raisonnable. Elle se défend fort d'apprendre la philosophie, par la seule raison qu'elle n'en a pas le loisir; car elle est bien loin d'estimer l'ignorance.

Adieu, ma très-belle, j'embrasse toute votre aimable compagnie; et vous, ma fille, très-ten-

drement et très-*cordialement*, c'est un mot de ma grand'mère.

Aux Rochers, Dimanche, 17 *Juin*, 1785.

QUE je suis aise que vous soyez à Livri, et que votre esprit y soit débarrassé de toutes les pensées de Paris ! Vous me dites mille douceurs sur les souvenirs tendres et trop aimables que vous avez du bon abbé, et de votre pauvre maman. Je cherche quelquefois où vous pouvez trouver si précisément tout ce qu'il faut penser et dire ; c'est, en vérité, dans votre cœur ; c'est lui qui ne manque jamais ; et quoi que vous ayez voulu dire autrefois à la louange de l'esprit qui veut contrefaire le cœur, l'esprit manque, il se trompe, il bronche à tout moment : ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par le cœur n'y sauroient être trompés. Aimez donc, ma fille, ce qui vient si naturellement de ce lieu. Vous me charmez en me renouvelant les idées de Livri ; vous et Livri, en vérité, c'est trop ; et je ne tiendrois pas contre l'envie d'y retourner avec vous, si je ne m'y trouvois toute disposée dans ce bienheureux mois de Septembre. Peut-être n'y retournerez-vous pas plutôt ; vous savez ce que c'est que Paris, les affaires et les contre-temps qui

empêchent d'en sortir. Enfin me voilà dans le train d'espérer de vous y voir; mais que me dites-vous, ma chère enfant? le cœur m'en a battu; quoi! ce n'est que depuis la résolution de Mlle. de Grignan de ne s'expliquer qu'au mois de Septembre que vous êtes assurée de m'attendre? comment! vous me trompiez donc, et il auroit été possible qu'en retournant à Paris dans deux mois, je ne vous eusse plus trouvée! cette pensée me fait transir, et me paroît contre la bonne foi: effacez-là, je vous en conjure, elle me blesse, tout impossible que je la vois présentement; mais ne laissez pas de m'en redire un mot. *O Sainte-Grignan*, que je vous suis obligée, si c'est à vous que je dois cette certitude!

Je veux, à votre exemple, m'abandonner à la douceur de vous voir, et de vous embrasser bientôt; je veux croire que Dieu nous permettra cette parfaite joie, quoiqu'il n'y eût rien au monde de si aisé que d'y mêler quelque amertume, si nous le voulions; mais il n'y auroit pas un moment de repos dans cette vie, et c'est une bonté de la Providence que nous fassions trève aux tristes réflexions qui seroient en droit de nous accabler journellement, soit pour nous, soit pour nos intimes; il est donc question, ma très-chère, de respirer et de vivre.

Je passe ensuite à rejeter tout le mal que vous

me dites de votre esprit et de votre corps ; ni l'un ni l'autre ne sauroient être épais, comme vous les représentez ; je les ai vus trop subtils, trop diaphanes, pour pouvoir jamais être fâchée de les voir dans le train commun des esprits et des corps : mais que dis-je, *commun?* O plume étourdie et téméraire ! c'est vous qu'il faudroit écraser, plutôt que celle que le coadjuteur outragea si injustement à Livri. Jamais le mot de commun ne sera fait pour vous ; rien de commun ni dans l'âme ni dans le corps ; je reprends donc ce mot pour l'employer à tout le reste du monde qui n'en mérite point d'autre ; je fais pourtant des exceptions, mais guères.

Mde. de la Fayette m'a envoyé une relation de la fête de Sceaux (1), qui nous a fort divérties. Qu'elle étoit jolie ! qu'il y a d'esprit et d'invention dans ce siècle ! que tout est nouveau, galant, diversifié ! je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin. La querelle de Mesdames d'Heudicourt et de Poitiers est plaisante : ah ! que cette dernière dit vrai ! *vous êtes un plaisant visage de fête :* vraiment elle a raison ; il faut dans une fête un visage qui ne gâte point la beauté de la décoration, et quand on n'en a point, il faut en emprunter, ou ne point y aller. Je voudrois que vous eussiez

(1) M. de Seignelai avoit donné une fête au Roi.

porté le vôtre, il y en avoit peu de pareils. On me parle d'une chaise que traînent des Suisses (2), et dans laquelle Mde. de Maintenon se mit avec Mde. la Dauphine ; puis Mde. la maréchale de Rochefort : je ne vois point notre bonne d'Arpajon ; lui feroit-on souffrir des dégoûts ? j'en serois très-fâchée.

Je ne souhaite nulle prospérité à M. de Monmouth, sa révolte me déplaît : ainsi puissent périr tous les infidèles à leur Roi !

A Paris, Lundi, 21 *Février,* 1689.

Il est vrai que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre. Ce seroit une belle chose, si j'y avois ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes : mais ce ne sera pas sitôt ; Mde. de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le dessein que j'ai de revenir l'hiver prochain, par plusieurs raisons, dont la première est que je suis très-persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur temps pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable, et venir faire un peu votre cour avec M. le

(2) Il eût été plus exact d'employer l'imparfait, *traînoient.*

chevalier de l'ordre, qui ne le sera qu'en ce temps-là. Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes Samedi, Mde. de Coulanges, Mde. de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées : un officier dit à Mde. de Coulanges, que Mde. de Maintenon lui faisoit garder un siége auprès d'elle ; vous voyez quel honneur. Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir ; je me mis avec Mde. de Bagnols au second rang derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefond vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étoient Mesdames d'Auvergne, de Coislin, de Sulli ; nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie (1) avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce ; c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable tragédie ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'histoire sainte donne

(1) La tragédie d'Esther.

du respect, tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *psaumes* ou de la *sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté singulière; la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi qui sortit de sa place, pour aller dire au Roi combien il étoit content, et qu'il étoit auprès d'une dame qui étoit bien digne d'avoir vu Esther. Le Roi vint vers nos places; et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit: *Madame, je suis assuré que vous avez été contente.* Moi, sans m'étonner, je répondis: *Sire, je suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles.* Le Roi me dit: *Racine a bien de l'esprit.* Je lui dis: *Sire, il en a beaucoup, mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi; elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avoient jamais fait autre chose.—Ah! pour cela,* reprit-il, *il est vrai.* Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie: comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, le Roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et Mde. la Princesse vinrent me dire un mot; Mde. de Maintenon un éclair; elle s'en alloit avec le Roi: je répondis à tout, car j'étois en fortune (2). Nous

(2) Les censeurs de Mde. de Sévigné ont fondé sur cette lettre le

revînmes le soir aux flambeaux ; je soupai chez Mde. de Coulanges, à qui le Roi avoit parlé aussi avec un air d'être chez lui, qui lui donnoit une douceur trop aimable. Je vis le soir le chevalier ; je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter, sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes ; il en fut content ; et voilà qui est fait. Je suis assurée qu'il ne m'a point trouvée, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise ; demandez-lui. M. de Meaux (M. Bossuet) me parla fort de vous ; M. le Prince aussi ; je vous plaignis de n'être pas là ; mais le moyen ? on ne peut pas être partout. Vous étiez à votre opéra de Marseille : comme *Atys* est non-seulement trop *heureux*, mais trop charmant, il est impossible que vous vous y soyez ennuyée. Pauline doit avoir été surprise du spectacle ; elle n'est pas en droit

---

reproche de *Caillette* qu'ils lui font : mais, de ce qu'elle rapporte avec plaisir l'honneur que le Roi lui fit dans cette occasion, s'ensuit-il qu'elle fût une femme légère et vaine ? qu'on se transporte au siècle de Louis XIV, et qu'on réfléchisse sur l'idée qu'on avoit de ce grand Roi, et l'on sera convaincu que Mde. de Sévigné ne pouvoit être qu'excessivement flattée d'une distinction aussi marquée. N'étoit-il pas naturel qu'une âme aussi sensible que la sienne en témoignât sa joie et en rassemblât toutes les circonstances dans une lettre à sa fille, lettre qui n'avoit pas été destinée à l'impression ?

d'en souhaiter un plus parfait. J'ai une idée si agréable de Marseille, que je suis persuadée que vous vous y êtes amusée, et je parie pour cette dissipation contre celle d'Aix.

Mais ce Samedi même, après cette belle Esther, le Roi apprit la mort de la jeune Reine d'Espagne, en deux jours, par de grands vomissemens ; cela sent bien le fagot. Le Roi le dit à Monsieur le lendemain, qui étoit hier ; la douleur fut vive ; Madame crioit les hauts cris, le Roi en sortit tout en larmes.

Votre enfant est allé à Versailles pour se divertir ces jours gras ; mais il a trouvé la douleur de la Reine d'Espagne : il seroit revenu si son oncle n'alloit pas le trouver tout-à-l'heure. Voilà un carnaval bien triste et un grand deuil. Nous soupâmes hier chez le civil (M. le Camus, lieutenant-civil), la duchesse de Lude, Mde. de Coulanges, Mde. de Saint-Germain, le chevalier de Grignan, M. de Troyes, Corbinelli et moi : nous fûmes assez gaillards ; nous parlâmes de vous avec bien de l'amitié, de l'estime, du regret de votre absence ; enfin, un souvenir tout vif ; vous viendrez le renouveler. Adieu, ma très-aimable ; de tous ceux qui commandent dans les provinces, croyez que M. de Grignan est le plus agréablement placé.

Aux Rochers, Mercredi, 11 *Janvier,* 1690.

QUELLES étrennes, bon Dieu ! quels souhaits ! en fut-il jamais de plus propre à me charmer ? je m'en vais vous dire un sentiment que je trouve en moi ; s'il pouvoit payer le vôtre, j'en serois fort aise, car je n'ai point d'autre monnoie : au lieu de ces craintes si aimables que vous causent toutes ces morts qui volent sans cesse autour de vous, et qui vous font penser à d'autres, je vous présente la véritable consolation et même la joie que me donne souvent l'avance d'années que j'ai sur vous. La pensée que les premiers vont devant, et que vraisemblablement et naturellement je garderai mon rang avec ma chère fille, est ce qui fait la véritable douceur de cette confiance. Que n'ai-je point souffert aussi dans le temps où votre mauvaise santé me faisoit craindre un dérangement ? ce temps a été rigoureux : ah ! n'en parlons point, *ne parlons point de cela ;* vous vous portez bien, Dieu merci, toutes choses ont repris leur place naturelle, *Dieu vous conserve ;* je crois que vous entendez mon ton aussi, et que vous me connoissez.

Je viens à Pauline ; je crois que vous ne balancez pas entre le parti d'en faire quelque chose de bon, ou quelque chose de mauvais. La supério-

rité de votre esprit vous fera suivre facilement la bonne route : tout vous convie d'en faire votre devoir, et l'honneur et la conscience, et le pouvoir que vous avez en main. Quand je pense comme elle est corrigée en peu de temps pour vous plaire, comme elle est devenue jolie, cela vous rendra coupable de tout le bien qu'elle ne fera pas. Pour vos lectures, vous avez trop à parler, à raisonner, pour trouver le temps de lire : nous sommes ici dans un plus grand repos, et nous en profitons. Nous lisons *Abbadie* et *l'Histoire de l'Eglise ;* c'est marier le luth à la voix. Vous n'aimez point ces gageures ; je ne sais comme nous pûmes vous captiver un hiver ici. Vous voltigez, vous n'aimez point l'histoire, et on n'a de plaisir que quand on s'affectionne à une lecture, et que l'on en fait son affaire. Quelquefois pour nous divertir, nous lisons *les petites Lettres de Pascal* (les provinciales) : bon Dieu, quel charme ! et comme mon fils les lit ! je songe toujours à ma fille, et combien ces excès de justesse de raisonnement seroit digne d'elle : mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose : ah, mon Dieu ! tant mieux : peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon, qui sont si beaux ! et lorqu'après les dix premières lettres il s'adresse aux RR. PP. quel

sérieux ! quelle solidité ! quelle force ! quelle éloquence ! quel amour pour Dieu et pour la vérité ! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre ; c'est tout cela qu'on trouve dans les huit dernières lettres qui sont sur un ton différent. Je suis assurée que vous ne les avez jamais lues qu'en courant, grapillant les endroits plaisans, mais ce n'est point cela, quand on les lit à loisir.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guères ; oui justement, voilà ce que je suis toujours ; et pas davantage à mon grand regret. Tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma religion, et de quoi il est question : je ne prendrai point le faux pour le vrai ; je démêle ce qui est solide de ce qui n'en a que l'apparence ; j'espère ne point m'y méprendre, et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentimens, m'en donnera encore : les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront, en sorte que je vis dans la confiance, mêlée pourtant de beaucoup de crainte. Mais je vous gronde de trouver notre Corbinelli, *le Mystique du Diable ;* votre frère en pâme de rire, je le gronde comme vous. Comment, *Mystique du Diable !* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire, qui ne cesse d'avoir des liaisons avec les ennemis du diable, qui sont les saints et les saintes de l'église ! un homme qui ne compte pour rien son chien de

corps, qui souffre la pauvreté *chrétiennement*, vous direz *philosophiquement ;* qui ne discontinue point de célébrer les perfections et l'existence de Dieu ; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours ; qui est insensible aux plaisirs et aux délices de la vie ; qui enfin, malgré sa mauvaise fortune, est entièrement soumis à la volonté de Dieu ! et vous appelez cela *le Mystique du Diable !* vous ne sauriez nier que ce ne soit là le portrait de notre pauvre ami : cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie, qui fait rire d'abord et qui pourroit surprendre les simples. A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendoit compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon ; les acteurs étoient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon, le père Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes : Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassoit, à son goût, et les vieux, et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisoit l'entendu, et qui s'étoit attaché à Despréaux et Corbinelli, lui demanda quel étoit ce livre si distingué dans son esprit ? Despréaux ne voulut pas le lui dire. Corbinelli se joint au Jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répon-

dit en riant: *Ah! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré.* Le Jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotel riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit, *mon père, ne me pressez point;* le père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit: *Mon père, vous le voulez; et bien, morbleu! c'est Pascal. Pascal*, dit le père tout rouge, tout étonné, *Pascal est beau autant que le faux peut l'être. Le faux*, reprit Despréaux, *le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable; on vient de le traduire en trois langues.* Le père répond: *Il n'en est pas plus vrai.* Despréaux s'échauffe et criant comme un fou: *quoi! mon père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'un Chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu? osez-vous dire que cela est faux? Monsieur*, dit le père en fureur, *il faut distinguer. Distinguer*, dit Despréaux, *distinguer! distinguer, distinguer, si nous sommes obligés d'aimer Dieu;* et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre; puis revenant et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, et s'en alla rejoindre la compagnie qui étoit demeurée dans la salle où l'on mange: ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation;

mais moi qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous en serez assez contente.

Les deux lettres suivantes sont adressées à M. de Coulanges, cousin-germain de Mde. de Sévigné, et un des hommes les plus aimables et les plus spirituels. La première mérite d'être connue par la gaieté et le tour original qui la distingue ; et la seconde, par la beauté et la profondeur des pensées, et par des mouvemens dignes de Bossuet lui-même.

A Paris, Lundi, 15 *Décembre,* 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés ; encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on

croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie Mde. de Rohan et Mde. de Hauterive ; une chose enfin qui se fera Dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue ;* une chose qui se fera Dimanche et qui ne sera peut-être pas faite Lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire ; devinez-la, je vous le donne en trois : *jetez-vous votre langue aux chiens ?* Eh bien ! il faut donc vous le dire : M. de Lauzun épouse Dimanche au Louvre, devinez qui ? je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Mde. de Coulanges dit : voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mde. de la Valière ? point du tout, Madame. C'est donc Mlle. de Retz ? point du tout ; vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment ; nous sommes bien bêtes, dites-vous ; c'est Mlle. Colbert ? encore moins. C'est assurément Mlle. de Créqui ? vous n'y êtes pas ; il faut donc à la fin vous le dire : il épouse Dimanche au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de.....Mademoiselle, devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur (frère de Louis XIII), Mademoiselle, petite fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle,

cousine germaine du Roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir : si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu, les lettres portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

A Grignan, le 26 Juillet, 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu, qui étoit le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échec à faire et à conduire ! ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrois bien donner un échec au Duc de Savoie, un mat au

Prince d'Orange ; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? non, en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre. Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave ; mon pauvre cousin, vous vous méprenez ; j'ai oui dire qu'un homme de très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville ; il en conclut qu'il falloit que la religion Chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse, de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations : faites donc comme lui ; tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'aux premiers siècles toutes les intrigues du conclave se terminoient à choisir, entre les prêtres, celui qui paroissoit avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept Papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fit fuir ni refuser une

place où la mort étoit attachée ; et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement, et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes ; les hommes ne pensent pas ainsi : lisez S. Augustin dans sa *Vérité de la Religion ;* lisez Abbadie, bien différent de ce grand saint, mais bien digne de lui être comparé, quand il parle de la Religion Chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement ; croyez que quelque manége qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le S. Esprit qui fait le Pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser ; j'ai lu ceci en bon lieu : *quel mal peut-il arriver à une personne, qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ?* voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin.

Pensées, Traits brillans, Anecdotes, Bons Mots, et Jugemens littéraires, extraits des autres Lettres.

Je n'ai pas encore cessé de penser à vous depuis que je suis arrivée ici (à Livri), et ne pouvant contenir tous mes sentimens, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée que vous aimez, assise sur ce siége de mousse, où je vous ai vue quelquefois couchée : mais, mon Dieu ! où ne vous ai-je point vue ici ? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue ; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose. De quelque manière que ce soit, je vous vois, vous m'êtes présente ; je pense et repense à tout ; ma tête et mon esprit se creusent : mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher ; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion, est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus ; sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher : voilà qui est bien foible ; mais pour moi, je ne sais

point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle.

Les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur.

Votre amie Mde. de Vaudemont sera bientôt heureuse. Je le sais du même endroit qu'Adhémar ; c'est encore un secret : mais il y a des gens obligeans qui avancent le plaisir de savoir les secrets deux jours plutôt, et c'est tout ; il y en a d'autres dont la sécheresse fait mourir. Que peut faire une amitié sous cet amas d'épines ? où en sont les douceurs ? Elle est écrasée, elle est étouffée. Nous eussions fait hier un livre là-dessus, Guitaut et moi ; et je renouvelai mon vœu de ne jamais connoître l'amitié sous un visage si déguisé.

Il n'y a de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs ; tout le reste est dans l'imagination, et dépend de la manière dont on conçoit les choses : tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit ; les réflexions, la dévotion, la philosophie peuvent les adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'âme et le corps ; la

vue de Dieu fait souffrir avec patience ; elle fait qu'on en profite ; mais elle ne les diminue point.

Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable ; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse ; il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doit être immuable ; toute autre immutabilité est une imperfection.

Vous dites une chose bien vraie, et que je sens à merveilles ; c'est que *les jours qu'on n'attend point de lettres ne sont employés qu'à attendre ceux qu'on en reçoit.* Il y a un certain degré dans l'amitié, où l'on sent toutes les mêmes choses ; mais vous souhaitez de vos amis une tranquillité qu'il est bien difficile de vous promettre ; vous ne voulez pas qu'ils vous servent, qu'ils sollicitent, qu'ils s'intéressent pour vous ; je crois vous l'avoir déjà dit ; il n'est pas possible de vous accorder avec eux, car il se rencontre malheureusement que leur fantaisie, c'est justement de faire toutes ces choses : mais comme il est plus établi que ce sont nos amis qui nous servent, que de vouloir que ce soient nos seuls ennemis, je crois, ma chère fille, que vous ne gagnerez pas ce procès-là, et que nous demeurerons en possession de vous témoi-

gner notre amitié toutes les fois que nous le pourrons, comme on l'a toujours observé depuis la création du monde, c'est-à-dire, depuis qu'il y a de la tendresse.

La Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous les temps différens de notre vie, que nous ne le sentons quasi pas. Cette perte va doucement ; elle est imperceptible : c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous faisoit voir dans un miroir le visage que nous aurons à soixante, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de notre figure ; mais c'est jour à jour que nous avançons ; nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui ; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore.

Rien n'est bon que d'avoir une belle et *bonne* âme ; on la voit en toute chose comme au travers d'un cœur de crystal : on ne se cache point ; vous n'avez pas vu de dupe là-dessus ; on n'a jamais pris long-temps l'ombre pour le corps ; il faut être, si l'on veut paroître ; le monde n'a point de longues injustices.

On souffre bien des douleurs inutiles dans l'é-

loignement, et jamais notre joie ni notre tristesse ne sont à leur place.

L'autre jour M. le Dauphin tiroit au blanc ; il tira fort loin du but : M. de Montausier se moqua de lui, et dit au marquis de Créqui, qui est fort adroit, de tirer ; et à M. le Dauphin, voyez comme celui-ci tire droit : le petit pendard tire un pied plus loin que M. le Dauphin. Ah, petit corrompu ! s'écria M. de Montausier, il faudroit vous étrangler.

Ne vous amusez point à vous inquiéter en l'air, cela n'est point d'un bon esprit. Conservez bien votre courage, et envoyez-m'en un peu dans vos lettres, c'est une bonne provision dans cette vie : parlez-moi beaucoup de vous ; tous les détails sont admirables, quand l'amitié est à un certain point.

Saint-Hilaire, lieutenant-général d'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui alloit d'un autre côté, de se détourner un instant, pour venir voir une batterie : c'étoit, comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie,

et tue M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable* (1); et sans faire aucune attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

Il est de certaines philosophies qui sont en pure perte, et dont personne ne nous sait gré.

Je suis si accoutumée à me voir confondue sur la plus grande partie de mes désirs, que je ne parle de l'avenir qu'en tâtonnant. Le style des Pyrrhoniens me plaît assez : il y a bien de la prudence dans leur incertitude (2); elle empêche du moins qu'on ne se moque d'eux.

M. de Montausier (en quittant les fonctions de gouverneur) a dit à M. le Dauphin : " MONSEIGNEUR, si vous êtes honnête homme, vous

(1) Ce trait de M. de Saint-Hilaire est digne d'un Spartiate ou d'un Romain : l'histoire ancienne n'en offre pas de plus beau.

(2) Pyrrhon a été le chef d'une secte de philosophes qui doutoient de tout.

" m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haï-
" rez, et je m'en consolerai."

La vie passe si vite, et par conséquent nous approchons sitôt de notre fin, que je ne sais comme on peut se désespérer si profondément des affaires de ce monde.

La comédie des *Visionnaires* nous réjouit beaucoup : nous trouvâmes que c'est la représentation de tout le monde (1) ; chacun a ses visions plus ou moins marquées.

Je ne sais pourquoi vous dites que l'absence dérange toutes les amitiés ; je trouve qu'elle ne fait point d'autre mal que de faire souffrir : j'ignore entièrement les délices de l'inconstance, et je crois pouvoir vous répondre et porter la parole pour tous les cœurs où vous régnez uniquement, qu'il n'y en a pas un qui ne soit comme vous l'avez laissé. N'est-ce pas être bien généreuse que de me

---

(1) Jean Desmarêts de Saint-Sorlin de l'Académie Françoise est l'auteur de cette pièce qui eut un grand succès dans sa nouveauté, Il tomba par la suite dans le défaut qu'il avoit attaqué avec succès. Il devint un des visionnaires les plus fous, les plus dangereux et les plus fanatiques. Voyez *les Visionnaires de M. Nicole*, et l'avertissement qui est à la tête de cet ouvrage.

méler de répondre pour d'autres cœurs que le mien?

Vous me ravissez d'aimer les Essais de Morale (de M. Nicole): n'avois-je pas bien dit que c'étoit votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer: vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on auroit fait ce livre pour vous, il ne seroit pas plus digne de vous plaire. Quel langage! quelle force dans l'arrangement des mots! on croit n'avoir lu de François qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince avec l'humilité du christianisme....mais je m'arrête, il faudroit louer cet ouvrage d'un bout à l'autre.

Je ne trouve rien de plus divin que le pouvoir de donner, et la volonté de le faire à propos.

Ne me remerciez pas, ma fille, des riens que je fais pour vous; songez à ce qui me fait agir: on ne remercie pas d'être passionnément aimée; votre cœur vous apprendra quelqu'autre sorte de reconnoissance.

Il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain: il saura bien trouver ses petites consolations; c'est sa fantaisie d'être content.

Il y eut l'autre jour une vieille très-décrépite qui se présenta au dîner du Roi, elle faisoit frayeur: MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle vouloit: *hélas! Monsieur*, lui dit-elle, *je voudrois bien prier le Roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le Roi lui dit: *tenez, voilà M. de Rheims qui le peut mieux que moi* (1).

M. de Montausier a écrit à MONSEIGNEUR, après la prise de Philisbourg, une lettre qui me plaît tout-à-fait. " MONSEIGNEUR, je ne vous " fais pas compliment sur la prise de Philisbourg, " vous aviez une bonne armée, des bombes, du " canon et Vauban. Je ne vous en fais point " aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une ver- " tu héréditaire dans votre maison: mais je me " réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, " généreux, humain, et faisant valoir les services " de ceux qui font bien; voilà sur quoi je vous

---

(1) M. l'archevêque de Rheims étoit frère de M. de Louvois.

" fais mon compliment." Tout le monde aime ce style, digne de M. Montausier et d'un gouverneur.

Je regardois ma pendule, et prenois plaisir à penser : voilà comme on est quand on souhaite que cette aiguille marche ; cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive à sa fin.

La Gourville étoit l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu son vieux page ; la Gourville discouroit, et parloit de son étoile ; enfin, que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Ségrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit : " Mais, Madame, pensez-vous avoir " une étoile à vous seule ? Je n'entends que des " gens qui parlent de leur étoile : il semble qu'ils " ne disent rien ; savez-vous bien qu'il n'y en a " que mille vingt-deux ? Voyez s'il peut y en avoir " pour tout le monde." (1) Il dit cela si plai-

---

(1) Jean Renaut de Ségrais, né à Caen en 1624, et mort dans la même ville en 1701, âgé de 76 ans, est connu principalement par ses églogues et son poëme d'Athis. Il avoit été gentilhomme ordinaire de Mademoiselle de Montpensier avec laquelle il se brouilla pour avoir désapprouvé son mariage avec M. de Lauzun. Il se retira chez Mde. la marquise de la Fayette, où il eut part à la composition de Saïde.

samment et si sérieusement, que l'affliction en fut déconcertée.

Qui m'ôteroit la vue de la Providence, m'ôteroit mon unique bien; et si je croyois qu'il fut en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire, de vouloir une chose ou une autre, je ne pénserois pas à trouver un moment de repos. Il me faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive; quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends à personne, et je me soumets: ce n'est pourtant pas sans douleur, ni tristesse; mon cœur en est blessé; mais je souffre même ces maux comme étant dans l'ordre de la Providence.

Mde. de Marans disoit, il y a quelques jours, chez Mde. de la Fayette: *Ah! mon Dieu, il faut que je me fasse couper les cheveux!* Mde. de la Fayette lui répondit *bonnement: ah! mon Dieu, Madame, ne le faites point; cela ne sied bien qu'aux jeunes personnes.* Si vous n'aimez pas ce trait-là, dites mieux.

Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent, je suis trop vieux pour me corriger. Je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de

dire, je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudroit l'adorer, si l'âme et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps: mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner par de bonnes qualités ce qu'on perd du côté agréable. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions; et par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentimens.

Si on pouvoit avoir un peu de patience, on s'épargneroit bien du chagrin. Le temps en ôte autant qu'il en donne: vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant et rendant toutes choses bonnes et mauvaises, et quasi toujours méconnoissables.

La Reine d'Espagne (1) crie toujours miséricorde, se jette aux pieds de tout le monde; je ne sais comment l'orgueil d'Espagne s'accommode de ces désespoirs: elle arrêta l'autre jour le Roi par-delà l'heure de la messe: le Roi lui dit, *Ma-*

(1) Marie-Louise d'Orléans, fille de MONSIEUR, frère unique du Roi, mariée à Charles II.

dame, ce seroit une belle chose que la Reine catholique empêchât le Roi très-chrétien d'aller à la messe.

Il me semble que je vais vous rendre mille petits services, pas plus gros que rien; me voilà trop heureuse, puisque vous me mandiez l'autre jour que c'étoit dans les petites choses que l'on témoignoit son amitié; il est vrai qu'on ne sauroit trop les estimer; l'amour-propre a trop de part dans ce qu'on fait dans les grandes occasions: l'intérêt de la tendresse est noyé dans celui de l'orgueil.

Ah! l'aimable homme que Montaigne! (1) qu'il est de bonne compagnie! c'est mon ancien ami; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau. Mon Dieu! que ce livre est plein de bon sens!

L'amour-propre fait quelquefois de plaisans effets. (2) La pensée qu'on préfère quelqu'un, la crainte de n'être pas aimé, l'envie de surmonter,

---

(1) Michel de Montaigne, auteur des *Essais* qui portent son nom. On prononce *Montagne*.

(2) Cette expression *fait des effets* n'est pas heureuse : il falloit *a* ou *produit des effets*.

tout cela forme un mêlange de diverses passions qui fait grand tort à la pauvre raison.

Les choses prématurées perdent leur force, et donnent du dégoût.

M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivonne font les amoureux de Mde. de Ludre : M. le chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne. On s'écrie, et de quel droit? Sur cela il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne; on se moque de lui ; non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre, et monte à cheval et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne; il étoit dans sa chambre très-mal de son bras, recevant les complimens de toute la cour; car il n'y a point eu de partage. " Moi, Messieurs, dit-il, moi, me battre : il peut " fort bien me battre, s'il veut; mais je le défie " de faire que je veuille me battre : qu'il se fasse " casser l'épaule, qu'on lui fasse dix-huit inci- " sions, et puis...." on croit qu'il va dire, " *et* " *puis nous nous battrons*, et puis, dit-il, nous " nous accommoderons ; mais se moque-t-il de " vouloir tirer sur moi? voilà un beau dessein; " c'est comme s'il vouloit tirer dans une porte

" cochère. (1) Je me repens bien de lui avoir
" sauvé la vie au passage du Rhin; je ne veux
" plus faire de ces actions, sans faire tirer l'ho-
" roscope de ceux pour qui je les fais; eussiez-
" vous jamais cru que c'eût été pour me percer
" le sein, que je l'eusse remis sur la selle." Mais tout cela d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parloit d'autre chose à Saint-Germain.

Je suis si fâchée de me trouver toute seule, que, contre mon ordinaire, je souhaite que le temps galoppe, et pour me rapprocher celui de vous revoir, et pour m'effacer un peu ces impressions trop vives. Est-ce donc cette pensée continuelle qui vous fait dire qu'il n'y a point d'absence? J'avoue que par ce côté il n'y en a point; mais comment appelez-vous ce que l'on sent quand la présence est si chère? Il faut, par nécessité, que le contraire soit bien amer.

On avoit fait revenir le printemps (à la fin de Novembre;) (2) tout étoit plein d'orangers fleuris

---

(1) M. de Vivonne étoit très-gros.

(2) C'étoit au mariage de Mlle. de Louvois, qui épousa, le 23 Novembre, François, duc de la Rochefoucault et de la Rocheguion, petit-fils de M. de la Rochefoucault: le crédit de M. de

et de fleurs dans des caisses. Cependant cette balance qui penche présentement de l'autre côté, avoit jeté un air de tristesse qui tempéroit un peu la joie dont l'excès auroit été trop marqué sans ce crêpe. N'admirez-vous pas comme tout est mêlé en ce monde, et comme rien n'est pur, ni longtemps dans une même disposition ?

M. le Prince disoit une fois à un nouveau chirurgien ; ne tremblez-vous point de me saigner ? Pardi, Monseigneur, c'est à vous de trembler : il disoit vrai.

L'envie d'être singulier et d'étonner par des procédés non communs, est, ce me semble, la source de bien des vertus.

Mlle. du Plessis est à son couvent ; si vous saviez comme elle a joué l'affligée, et comme elle a volé la cassette, pendant que sa mère expiroit, vous ririez de voir comme tous les vices et toutes les vertus sont jetées pêle-mêle dans le fond de ces

---

Louvois avoit baissé à cette époque ; MM. Colbert étoient dans la plus grande faveur.

provinces; (1) car je trouve des âmes de paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. La main qui jette tout cela dans l'univers, sait fort bien tout ce qu'elle fait, et tire sa gloire de tout, et tout est bien.

Ce n'est pas toujours de tristesse que l'on pleure: il entre bien des sortes de sentimens dans la composition des larmes.

Le Roi demanda à MONSIEUR, qui revenoit de Paris, ce qu'on y disoit? MONSIEUR lui répondit; on ne parle que de ce pauvre marquis de Villeroi. Et qu'en dit-on? On dit que c'est parce qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux, dit le Roi? Pour le chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR. Mais, dit le Roi, y songez-vous encore à ce chevalier de Lorraine; Vous en souciez-vous? Aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendroit? En vérité, répondit MONSIEUR, ce seroit le plus sensible plaisir que je puisse recevoir en ma vie. Oh bien, dit le

---

(1) Il faut *jetés* et non pas *jetées*, parce que ce mot se rapportant à deux substantifs sujets de différens genres, doit, selon les règles, se mettre au masculin.

Roi, je veux vous faire ce présent; il y a deux jours que le courrier est parti; il reviendra; je vous le donne, et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour de moi; je fais plus, car je le fais maréchal de camp dans mon armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du Roi, et lui embrasse long-temps les genoux, et lui baise une main avec une joie sans égale. Le Roi le relève et lui dit: Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser, et (1) l'embrasse fraternellement.

Dieu veut qu'il y ait dans la vie des temps difficiles à passer; il faut tâcher de réparer par la soumission à ses volontés, la sensibilité trop grande que l'on a pour tout ce qui n'est pas lui.

Je ne sais auquel des courtisans la langue a fourché le premier; ils appellent tout bas Mde. de Maintenon, Mde. de *Maintenant*.

Nous nous trouvons si bien et si heureux de vous rendre quelques services, que nous voulons

---

(1) La régularité de la construction demande *il*.

faire un livre qui aura pour titre, *Les peines légères et salutaires de l'amitié :* nous le ferions imprimer, si nous ne craignions de ruiner le libraire, par le peu de débit, tant il est vrai que peu de gens sont persuadés de cette vérité.

Je crois vous avoir mandé des Rochers ce que vous me dites sur le temps. Je consens maintenant qu'il avance ; les jours n'ont plus rien pour moi de si cher et de si précieux ; je les sentois ainsi, quand vous étiez près de moi, je les goûtois, je ménageois les heures, j'en étois avare : mais dans l'absence, ce n'est plus cela ; on ne s'en soucie point ; on les pousse même quelquefois, on espère, on avance dans un temps auquel on aspire ; c'est cet ouvrage de tapisserie que l'on veut achever ; on est libéral des jours, on les jette à qui en veut. Mais je vous avoue que, quand je pense enfin où me conduit cette dissipation et cette magnificence d'heures et de jours, je tremble, je n'en trouve plus d'assurés, et la raison me présente ce qu'infailliblement je trouverai dans mon chemin.

Nos pauvres Bas-Bretons s'attroupent quarante, cinquante par les champs ; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux et disent *meâ culpâ* : c'est le seul mot de François qu'ils sachent ; com-

me nos François qui disoient qu'en Allemagne le seul mot de Latin qu'on disoit à la messe, c'étoit *Kirie eleison.*

Despréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît son armée ; eh bien, qu'en dites-vous, dit M. le Prince ? Monseigneur, répondit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

Toutes les philosophies ne sont bonnes, que quand on n'en a que faire.

Une de mes grandes envies, ce seroit d'être dévote : je ne suis ni à Dieu, ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de religion ; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi paroît dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même : cela compose les tièdes dont le grand nombre ne m'étonne point du tout ; j'entre dans leurs raisons : cependant Dieu les hait ; il faut donc sortir de cet état ; et voilà la difficulté.

M. de Chaulnes est occupé des milices: c'est une chose étrange, que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête; ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend: quand ils avoient leurs mousquets sur l'épaule, et que M. de Chaulnes paroissoit, s'ils vouloient le saluer, l'arme tomboit d'un côté et le chapeau de l'autre; on leur a dit qu'il ne falloit pas saluer; et le moment d'après, quand ils étoient désarmés, s'ils voyoient passer M. de Chaulnes, ils enfonçoient leurs chapeaux avec les deux mains, et se gardoient bien de le saluer. On leur a dit que lorsqu'ils sont dans leurs rangs, ils ne doivent aller, ni à droite, ni à gauche; ils se laissoient rouer l'autre jour par le carrosse de Mde. de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, quoiqu'on pût leur dire. Enfin, ma fille, nos Bas-Bretons sont étranges: je ne sais comme faisoit Bertrand du Guesclin, pour les avoir rendus en son temps les meilleurs soldats de France.

Sur tout ce qu'on disoit à Mde. de Mazarin ici pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondoit toujours en riant, comme pendant la guerre civile: *point de Mazarin, point de Mazarin.*

Nous continuons le Tasse avec plaisir; et je n'ose vous dire que je suis revenue à Cléopâtre, et que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore: cela est épouvantable; mais vous savez que je ne m'accommode guères bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles, et comme celle de ne pas aimer ces livres-là, ne m'est pas entièrement arrivée, je me laisse divertir, sous prétexte de mon fils qui m'a mise en train.... Vous vous souvenez peut-être assez de moi, pour savoir à quel point je suis blessée des méchans styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. (1) Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de roman, de méchans mots; je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenède est détestable; et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu: la beauté des sentimens, la violence des passions, la

(1) Le pronom *personne* est toujours masculin: ainsi *touchée* est une faute. L'exemple des femmes qui l'emploient au féminin en parlant d'elles-mêmes, ne doit point l'emporter sur une règle généralement établie.

grandeur des événemens, et les succès miraculeux de leurs grandes épées, (1) tout cela m'entraîne comme une petite fille: j'entre dans leurs desseins; et si je n'avois M. de la Rochefoucault pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte; mais je me dis de mauvaises raisons, et je continue.

Que de sacrifices à faire à Dieu! je le regarde souvent dans tout ce qui arrive; et nous sommes tous bien foibles et bien tremblans sous la main toute-puissante, qui remue l'Europe d'une telle manière présentement, qu'on seroit bien empêché (2) de dire ce qui arrivera de ce nuage répandu partout.

Helas! vous dites bien vrai, cette Providence dont nous savons si bien parler, ne nous sert guères dans les choses qui nous tiennent sensiblement au cœur: nous avons tort; mais nous n'éprou-

---

(1) *Leurs* est sans rapport exprimé, ce qui est une faute. Pour s'en servir conformément aux principes de notre langue, il auroit fallu que Mde. de Sévigné eût parlé avant des acteurs du roman.

(2) *Empêché* pour *embarrassé*. J'ai déjà observé que cette acception a vieilli.

vous que trop notre foiblesse dans toutes ces occasions.

Le maréchal de Gramont étoit l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon du père Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha; *mordieu, il a raison.* MADAME éclata de rire; et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savoit ce qui en arriveroit.

Je ne pourrois pas vivre en paix, si je ne regardois souvent la Providence; elle est la consolation des tristes états de la vie, elle abrège toutes les plaintes, elle calme toutes les douleurs, elle fixe toutes les pensées, c'est-à-dire, elle devroit faire tout cela; mais il s'en faut bien que nous soyons assez sages pour nous servir si salutairement de cette vue: nous ne sommes encore que trop agités et trop sensibles. Ce que je crois, c'est que ceux qui ne la regardent jamais, sont encore bien plus malheureux que ceux qui tâchent de s'en faire une habitude.

Le premier président de la cour des Aides a une terre en Champagne: son fermier vint lui signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a

deux ans. On lui demanda pourquoi ; on dit que ce n'étoit point la coutume ; il répond, que du temps de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec sûreté, et compter sur les terres de ce pays-là ; mais que depuis sa mort, tout le monde quittoit, croyant que les ennemis vont entrer en Champagne. Voilà des choses simples et naturelles, qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier et les Mascaron.

Vous avez jugé très-juste et très-bien de Bajazet ; et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé (1) pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier ; le dénouement n'est pas bien préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie ; il y a pourtant des choses très-agréables ; mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève ; point de ces tirades, qui font frissonner . . . . Racine fait des comédies (2) pour la Champmêlé ; ce n'est

(1) Célèbre actrice de ce temps-là, à qui les ennemis de Racine attribuoient tout le succès de ses pièces.

(2) Du temps de Mde. de Sévigné on se servoit du mot *comédie* pour toute espèce de pièce dramatique. On dit encore de nos jours, *il est à la comédie*, pour *il est au spectacle*.

pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, on verra si je me trompe. (1) Vive donc notre vieil

(1) Lorsque Mde. de Sévigné entra dans le monde, tout étoit plein de la gloire et de la supériorité de Corneille. On ne parloit que de la sublimité de son génie, et des beautés de ses chefs-d'œuvre. Racine n'étoit pas encore. C'est d'après ces idées et ces impressions qu'elle a jugé toute sa vie des pièces de théâtre, parce qu'il est très-rare que des idées qu'on nous a données dans l'enfance, et qui ont vieilli avec nous, s'effacent entièrement. Les premières pièces de Racine n'étoient pas faites pour détruire ces impressions. Elles avoient un genre de mérite qui étoit peu senti par ceux qui se trouvoient alors à la tête de la littérature, ou qui avoient des prétentions à diriger l'opinion publique. Ils vouloient dans une tragédie autre chose qu'un plan régulier, de l'élégance, du sentiment, et du goût. L'amour que Racine avoit introduit dans ses pièces leur paroissoit fade et languissant en comparaison de l'amour Espagnol qui avoit jusqu'alors régné sur notre Théâtre : la délicatesse et le naturel étoient peu connus de gens accoutumés à admirer les *concetti* Italiens, et le faux bel-esprit. Mde. de Sévigné étoit liée avec la plupart de ces anciens littérateurs ou de leurs admirateurs déclarés, et en outre avec MM. de Port-Royal, ennemis du Théâtre par principes. D'après cela, on ne doit pas être étonné qu'elle n'ait pas rendu tout-à-fait justice à Racine. D'ailleurs elle n'a parlé de ses pièces que jusqu'à *Bajazet*, et c'est depuis, que Racine a publié ses chefs-d'œuvre : mais par l'éloge qu'elle fait d'*Esther*, il est aisé de voir que son opinion sur cet homme célèbre n'étoit plus la même vers la fin de sa vie. Voyez la lettre sur *Esther*, p. 249. J'ajouterai ici ce qu'elle dit ailleurs de cette pièce. " Le Roi l'a trouvée admirable, dit-elle, M. le Prince " y a pleuré : Racine n'a rien fait de plus beau, ni de plus tou- " chant : il y a une prière d'*Esther* pour *Assuérus*, qui enlève. J'é-

ami Corneille; pardonnons-lui de méchans vers en faveur des divines saillies dont nous sommes transportés: ce sont des traits de maître, qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y.

Telle est la misère des hommes; tout est à facettes; tout est vrai, c'est le monde.

A l'égard de la morale, je ne voudrois pas que Pauline (1) mit son petit nez, ni dans Montaigne,

---

" tois en peine qu'une petite demoiselle représentât le Roi; on dit " que cela est fort bien. Mde. de Caylus y fait *Esther*, et fait mieux " que la Champmêlé....Enfin, c'est un chef-d'œuvre de Racine; " si j'étois dévote, j'aspirerois à avoir joué cette pièce....Racine " s'est surpassé; il aime Dieu, comme il aimoit ses maîtresses; " il est pour les choses saintes, comme il étoit pour les profanes; " la Sainte Ecriture est suivie exactement dans cette pièce; tout y " est beau, tout y est grand, tout y est traité avec dignité." On voit par cet éloge d'*Esther* que Mde. de Sévigné n'avoit pas contre ce grand homme les préventions et l'acharnement des Nevers, des Deshouillières, et tous ceux qui avoient fréquenté l'hôtel de Rambouillet.

(1) Pauline de Grignan, née en 1664, et mariée en 1695 au marquis de Simiane, fut connue par son esprit dès sa plus tendre enfance. Elle écrivit à l'âge de 13 ans une petite histoire de piété dont le plus bel esprit auroit pu se faire honneur. Mesdames de Sévigné et de Grignan ne négligèrent rien pour l'éducation d'une

ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte ; elle est trop jeune. La vraie morale de cet âge, c'est celle que l'on prend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples ; je crois que c'est assez, si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle ; c'est assurément ce qui seroit le plus utile.

Si notre pauvre d'Harrouis s'est ruiné, ça été par la passion outrée de faire plaisir à tout le monde : c'étoit sa folie, il trouvoit de l'impossibilité à refuser : je ne l'excuse pas ; mais cela fait voir, au moins, que les meilleures choses du monde sont mauvaises, quand elles ne sont point réglées par le jugement ; et ce défaut est si rare, (1) que jamais il ne se trouvera une pareille déroute, ni fondée sur un tel abus de la vraie générosité.

M. de Vardes arriva Samedi matin avec une tête unique en son espèce, et un justaucorps à

---

personne qui leur étoit si chère, et qui avoit été si favorisée de la nature.

(1) La construction de cette phrase n'est pas claire, parce que ces mots, *et ce défaut est si rare*, paroissent se rapporter à *ne sont point réglées par le jugement*, quoiqu'ils se rapportent à *passion outrée de faire plaisir*.

brevet comme on le portoit en 1663. (1) Il se mit un genou à terre dans la chambre du Roi, (2) où il n'y avoit que M. de Châteauneuf. Le Roi lui dit que tant que son cœur avoit été blessé, il ne l'avoit point rappelé ; mais que présentement c'étoit de bon cœur, et qu'il étoit aise de le revoir. M. de Vardes répondit parfaitement bien, et d'un air pénétré, et ce don de larmes que Dieu lui a donné ne fit pas mal son effet dans cette occasion. Après cette première vue, le Roi fit appeler M. le Dauphin, et le présenta comme un jeune courtisan ; M. de Vardes le reconnut et le salua : le Roi lui dit en riant : *Vardes, voilà une sottise ; vous savez bien qu'on ne salue personne devant moi.* M. de Vardes, du même ton : *Sire, je ne sais plus rien, j'ai tout oublié : il faut que votre Majesté me pardonne jusqu'à trente sottises. Eh bien, je le veux bien*, dit le Roi *; reste à vingt-neuf.* Ensuite le Roi se moqua de son justaucorps. M. de Vardes lui dit : *Sire, quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, non-seulement on est malheureux, mais on est ridicule.*

---

(1) C'étoit une casaque bleue brodée d'or et d'argent, qui distinguoit les principaux courtisans ; il falloit une permission spéciale pour la porter. La mode en étoit passée, quand M. de Vardes revint à la cour après un exil de 19 ans.

(2) Dans l'usage actuel on diroit : *il mit un genou à terre.*

Point d'ennemis, ma chère enfant ; faites-vous une maxime de cette pensée, qui est aussi chrétienne que politique : je dis non-seulement *point d'ennemis*, mais beaucoup d'amis, vous en sentez la douceur dans votre procès. On peut avoir besoin de tel qu'on ne croit pas qui puisse jamais servir. On se trompe : voyez comme Mde. de la Fayette se trouve riche en amis de tous côtés, et de toutes conditions ; elle a cent bras, elle atteint partout ; ses enfans savent bien qu'en dire, et la remercient tous les jours de s'être formé un esprit si liant.

Votre frère est tout-à-fait tourné du côté de la dévotion : il est savant, il lit sans cesse des livres saints, il en est touché, il en est persuadé. Il viendra un jour où l'on sera bien heureux de s'être nourri dans ces sortes de pensées chrétiennes : la mort est affreuse, quand on est dénué de tout ce qui peut nous consoler en cet état.

Il ne faut louer personne avant sa mort : nous en avons tous les jours des exemples ; mais, après tout, le public ne se trompe guères : il loue quand on fait bien ; et comme il a bon nez, il n'est pas long-temps la dupe, et blâme quand on fait mal :

de même quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord ; il ne répond point de l'avenir ; il parle de ce qu'il voit. La comtesse de Gramont et d'autres ont senti les effets de son inconstance ; mais ce n'est pas lui qui change le premier.

La Comtesse de Fiesque maintenoit l'autre jour à Mde. Cornuel (1) que Combourg n'étoit point fou ; Mde Cornuel lui dit : *bonne comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail.*

La même (Mde. Cornuel) étoit l'autre jour chez B***, dont elle étoit maltraitée ; elle attendoit à lui parler dans une antichambre qui étoit pleine de laquais. Il vint une espèce d'honnête homme qui lui dit qu'elle n'étoit pas bien dans ce lieu-là. *Hélas !* dit-elle, *j'y suis fort bien ; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais.*

Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenoit à étaler sa marchandise avec les nouvelles connoissances ? Il n'y a rien de si vrai ; tout est neuf, tout est admirable, tout est admiré ; on se pare de ses richesses, on se loue à l'envi ; il y a bien plus d'amour-pro-

---

(1) Mde. Cornuel étoit fort connue par ses bons mots : on les citoit à la cour et à la ville.

pre dans ces sortes d'amitiés, que de confiance et de tendresse.

Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, dans un fossé ; il s'y établit si bien, qu'il demandoit à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiroient de son service : toutes ses glaces étoient cassées, et sa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus heureux que sage : toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé, qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, et que je voulois lui en marquer mon inquiétude. J'attends sa réponse.

On a fait une assez plaisante folie de la Hollande ; c'est une comtesse âgée de près de cent ans ; elle est bien malade, elle a autour d'elle quatre médecins. Ce sont les Rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Le Roi d'Angleterre lui dit : *Montrez votre langue : ah ! la mauvaise langue !* le Roi de France tient le pouls et dit, *il faut une grande saignée.* Je ne sais ce que disent les autres.

Quand Mde. de Puisieux fut près de mourir

l'année passée, je disois, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : mon Dieu ! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disois-je pas vrai ? Un jour Patris étant revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui et le conjurant de se lever ; hélas ! leur dit-il, est-ce la peine de se rhabiller ?

Il y a des femmes qu'il faudroit assommer à frais communs ; entendez-vous bien ce que je vous dis là ? oui, il faudroit les assommer. La perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie, sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire ; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs défauts. Au reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, car on ne sait ce que c'est, mais je dis, de la plus simple amitié, de charité naturelle, d'humanité ; enfin ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la foiblesse humaine, et qui voudroient étendre leur tyrannie sur tous les états.

Ah ! que je comprends bien les sincères admirations de Pauline ! que cela est naïf ! que cela

est vrai! que toutes ses surprises sont neuves! que je la crois jolie! que je lui crois un esprit qui plaît; il me semble que je l'aime et que vous ne l'aimez pas assez: vous voudriez qu'elle fût parfaite; avoit-elle gagé de l'être au sortir du couvent? vous n'êtes point juste; et qui est-ce qui n'a pas de défauts? en conscience, vous attendiez-vous qu'elle n'en eût point? où preniez-vous cette espérance? ce n'étoit pas dans la nature: vous vouliez donc qu'elle fût un prodige *prodigieux* comme on n'en voit point. Il me semble que si j'étois vous, je lui rendrois de grands offices, rien qu'en redressant un peu votre imagination, et en vous demandant, si une petite personne qui ne songe qu'à plaire et à se corriger, qui vous aime, qui vous craint et qui a de l'esprit, n'est point dans le rang de tout ce qu'il y a de meilleur.

Ce n'est point dans l'enfance qu'on se corrige; c'est quand on a de la raison; l'amour-propre, si mauvais à tant d'autres choses, est admirable à celle-là.

Quand vous êtes ici, ma chère bonne, vous parlez si bien à votre fils, que je n'ai qu'à vous admirer; mais en votre absence, je me mêle de lui apprendre les manéges des conversations ordinaires,

qu'il est important de savoir: il y a des choses qu'il ne faut pas ignorer. Il seroit ridicule de paroître étonné de certaines nouvelles sur quoi on raisonne; je suis assez instruite de ces bagatelles. Je lui prêche fort aussi l'attention à ce que les autres disent, et la présence d'esprit pour l'entendre vite et y répondre; cela est capital dans le monde. Je lui parle des prodiges des présences d'esprit que Dangeau nous contoit l'autre jour; il les admire; et je pèse sur l'agrément et sur l'utilité même de cette sorte de vivacité. Enfin, nous parlons ensemble de la lecture, et du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté; nous disons que c'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres et même des romans. Comme ce chapitre nous tient au cœur, il recommence souvent.

J'ai écrit au marquis à son régiment, quoique je lui eusse déjà fait mon compliment; je le prie de lire dans cette triste garnison, où il n'y a rien à faire; je lui dis que puisqu'il aime la guerre, c'est quelque chose de monstrueux, de n'avoir point envie de voir les livres qui en parlent, et de connoître les gens qui ont excellé dans cet art; je le gronde, je le tourmente; j'espère que nous le ferons changer; ce seroit la première porte

qu'il nous auroit refusé d'ouvrir. Je suis moins fâchée qu'il aime un peu à dormir, sachant bien qu'il ne manquera jamais à ce qui touche sa gloire, que je ne le suis de ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que c'est une ruine: s'il joue peu, il perdra peu; mais c'est une petite pluie qui mouille; s'il joue souvent, il sera trompé; il faudra payer; et s'il n'a point d'argent, ou il manquera de parole, ou il prendra sur son nécessaire. On est malheureux aussi parce qu'on est ignorant; car même, sans être trompé, il arrive qu'on perd toujours. Enfin, ma fille, ce seroit une très-mauvaise chose, et pour lui, et pour vous qui en sentiriez le contre-coup. Le marquis seroit donc bien heureux d'aimer à lire; la jolie, l'heureuse disposition! on est au-dessus de l'ennui et de l'oisiveté, deux vilaines bêtes.

Les réflexions que vous faites sur le mécompte éternel de nos projets, sont fort raisonnables; pour moi, c'est ma plus ordinaire méditation, et à tel point, que je me console des inquiétudes qui viennent brouiller la joie de vous voir bientôt à Paris, par la crainte que j'aurois de quelque accident imprévu, si cette joie étoit toute pure et toute brillante: je me la laisse donc obscurcir, comme

vous disiez l'autre jour, afin qu'à la faveur de quelques tribulations, je puisse en approcher avec plus de sûreté. Votre automne qui devoit être si agréable, n'a-t-elle pas été troublée, comme d'un orage, au milieu du plus beau temps du monde? Mais il me semble que tous ces nuages passeront, et que l'air deviendra serein : tous vos plaisirs ne sont que reculés.

Anecdote sur Mde. de Sévigné.

Comme on chantoit le *credo* à S. Paul en méchante musique, Mde. de Sévigné disoit: *ah! que cela est faux!* puis se tournant vers ceux qui l'écoutoient: *ne croyez pas*, dit-elle, *que je renonce à la foi; je n'en veux pas à la lettre; ce n'est qu'au chant.*

FIN DES LETTRES DE MDE. DE SÉVIGNÉ.

LETTRES CHOISIES

DE

MDE. LA MARQUISE DE MAINTENON.

NOTICE

SUR LA VIE DE

MDE LA MARQUISE DE MAINTENON.

NOTICE

SUR LA VIE DE

MDE. LA MARQUISE DE MAINTENON.

Françoise D'Aubigné, petite-fille du fameux Théodore Agrippa d'Aubigné, si connu dans l'histoire, naquit en 1635, à la Conciergerie de Niort, où son père étoit retenu prisonnier. Née dans une prison, des larmes et toutes les horreurs de l'indigence furent les premiers objets qui frappèrent sa vue.

En 1639, Mde. d'Aubigné obtint l'élargissement de son mari, qui passa dans les îles avec sa femme et sa fille. Il y fit une fortune considérable : mais, par une inconduite trop ordinaire à ceux qui passent tout-à-coup d'une extrême misère à une grande opulence, il la dissipa avec encore plus de rapidité qu'il ne l'avoit acquise. A sa mort, arrivée bientôt après, il ne laissa pour tout héritage que de grandes dettes, et beaucoup d'embarras. Retombées dans leur état de misère, Mde. et Mlle. d'Aubigné repassèrent en France, où cette dernière fut élevée dans la religion Calviniste. Mde. de Neuillant, sa parente, obtint un ordre de la cour, et la prit chez elle dans l'intention de lui faire changer de religion ; mais ferme dans ses premiers principes, Mlle. d'Aubigné y persista tant qu'on employa des moyens violens pour l'y faire renoncer : les humiliations de toute espèce firent sur elle l'effet qu'elles ont d'ordinaire sur les grandes âmes : elles l'affermirent dans sa croyance, bien loin d'y porter atteinte. Réduite à garder des dindons, elle devint l'objet des recherches

d'un jeune paysan: ce qui obligea Mde. de Neuillant à la mettre au couvent des Ursulines de Niort. C'est là qu'elle embrassa la religion de l'Etat d'après les instructions douces, amicales et raisonnées d'une vieille religieuse qu'elle avoit prise en amitié.

C'est dans cette retraite que son esprit se développa, et que son cœur se forma aux vertus. Arrivée à Paris, elle fut bientôt connue par les charmes de son esprit, et le liant de son caractère.

Elle y épousa en 1651 M. Scarron, si connu dans la république des lettres par sa gaieté originale : ce mariage fut une espèce de fortune pour elle ; mais cette aisance fut bientôt altérée par les folles dépenses de son mari, et par l'imprudence qu'il eut de publier un libelle contre le cardinal Mazarin. Le ministre lui supprima la pension que la cour lui avoit donnée.

Scarron mourut en 1660, laissant peu de chose à sa veuve. Elle se retira aux Filles-Bleues, où elle fut réduite à vivre très-modiquement. Elle n'en sortit que lorsque Louis XIV. lui confia l'éducation des enfans qu'il avoit eus de Mde. de Montespan. Si elle passa ainsi tout-à-coup, et d'une manière si inattendue, de la misère à l'opulence, elle perdit sa liberté et l'échangea contre des chaînes que Mde. de Montespan rendit souvent très-pesantes. Malgré le choix qu'il avoit fait, le Roi détestoit la gouvernante ; et cette antipathie étoit portée au point, qu'il trouvoit mauvais que Mde. de Montespan s'entretint les soirs avec elle. " Quel délassement, lui " disoit-il, trouvez-vous à tant causer avec une précieuse ? " voulez-vous qu'elle vous rende précieuse comme elle ?" Mais plus il voyoit cette femme, plus il lui trouvoit de bonnes qualités : insensiblement le Roi passa à d'autres sentimens, l'antipathie se changea en amitié, et cette amitié devint le

germe de l'amour le plus tendre, le plus constant et le plus sincère. Le Roi lui avoit donné cent mille francs, en récompense des soins qu'elle prenoit de M. de duc du Maine. Elle en acheta Maintenon, dont le Roi voulut qu'elle prit le nom. C'est avec bien peu de fondement qu'on a dit qu'elle rougissoit à la cour de porter le nom de Scarron : elle avoit trop d'élévation dans l'âme et dans les sentimens pour être capable d'une telle foiblesse.

Après la mort de la Reine et la disgrâce de Mde. de Montespan, elle devint nécessaire au Roi qui sentoit de plus en plus le prix d'un cœur comme le sien. Elle occupa la première place ; et l'on a même tout lieu de croire que Louis XIV. l'épousa secrètement. Le père de la Chaise, son confesseur, lui en donna, dit-on, le conseil ; et la cérémonie fut faite par M. de Harlai, archevêque de Paris, en présence de deux témoins. Le Roi avoit alors 48 ans, et Mde. de Maintenon 50. Mais il n'y en a aucune preuve bien positive. Aussi pieuse que modeste dans son état d'élévation, Mde. de Maintenon n'employa son crédit que pour des établissemens utiles, et entr'autres celui de St. Cyr, destiné à l'éducation de jeunes demoiselles, nées sans biens. Le Roi eut toujours pour elle le même attachement ; et comment n'auroit-il pas éprouvé ce sentiment pour une femme qui ne lui avoit jamais donné que de bons conseils, qui ne l'avoit jamais porté qu'au bien, et qui, en l'arrachant aux vaines illusions du monde, l'avoit ramené à ces sentimens de religion, qui firent le charme et la consolation de ses derniers jours, au milieu des malheurs qui l'accablèrent de toutes parts. Ce grand Monarque mourut, mais dans les derniers momens de sa vie, il ne se montra sensible qu'à l'idée de se séparer d'une femme qu'il avoit tant aimée, et à laquelle il tenoit par une estime fondée sur des vertus solides et sur un mérite réel.

Après cette perte, arrivée en 1715, Mde. de Maintenon renvoya tous ses gens, se retira à St. Cyr, et y attendit dans la plus grande dévotion le moment de sa mort. Elle cessa de voir du monde, et ne se mêla plus de rien. C'est là qu'elle reçut la visite du Czar, Pierre I. qui désira de la connoître. Elle y mourut le 19 Avril, 1719.

Il ne nous reste de cette femme célèbre, que des lettres dont j'ai donné le vrai caractère dans la préface. J'ajouterai seulement ici que, comme la dévotion les caractérise toutes, le choix que j'en ai fait suffit pour fixer sur l'opinion qu'on doit en avoir.

On grava sur une pierre de marbre qu'on plaça dans le chœur de l'église de Saint Louis de Saint Cyr, cette épitaphe composée par l'Abbé de Vertot, et revue par M. le maréchal de Noailles qui avoit épousé la nièce de Mde. de Maintenon.

Ci-gît
Madame Françoise D'Aubigné,
Marquise de Maintenon,
Femme illustre, femme vraiment
Chrétienne :
Cette femme forte que le sage chercha
Vainement dans son siècle,
Et qu'il nous eût proposée pour modèle
S'il eût vécu dans le nôtre.
Sa naissance fut noble ;
On loua de bonne heure son esprit,
Et plus encore sa vertu.
La sagesse, la douceur, la modestie,
Formèrent son caractère qui ne se
Démentit jamais.
Toujours égale dans les différentes

Situations de sa vie :
Mêmes principes, mêmes règles,
Mêmes vertus ;
Fidèle dans les exercices de piété :
Tranquille au milieu des agitations de la cour ;
Simple dans la grandeur :
Pauvre dans le centre des richesses ;
Humble au comble des honneurs ;
Révérée de Louis-le-Grand ;
Environnée de sa gloire ;
Autorisée par la plus intime confiance ;
Dépositaire de ses grâces :
Qui n'a jamais fait usage de son pouvoir
Que par sa bonté.
Une autre Esther dans la faveur ;
Une seconde Judith dans l'oraison ;
La mère des pauvres,
L'asyle toujours sûr des malheureux.
Une vie si illustre a été terminée
Par une mort sainte
Et précieuse devant Dieu.

Son corps est resté dans cette maison, dont elle avoit procuré l'établissement ; et elle a laissé à l'univers l'exemple de ses vertus.

LETTRES

LETTRES CHOISIES

DE

MDE. LA MARQUISE DE MAINTENON.

A Mademoiselle de l'Enclos.

Le 8 Mars, 1666.

VOTRE approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent, que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale, on me blâme ; à Saint-Germain, on me loue ; et nulle part on ne songe à me plaindre, ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ? (1) O Dieu ! quelle différence ! sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe et éloignée : M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, et cette solidité d'esprit que presque personne ne lui a connue ; celui-ci ne l'a ni bril-

---

(1) Mde. de Maintenon portoit encore alors le nom de Scarron. Elle venoit de refuser un mariage que ses amis avoient jugé avantageux, parce qu'elle ne pouvoit se résoudre à épouser un homme sans esprit et sans mœurs, quoiqu'il fut riche et de condition. Elle avoit préféré l'indigence.

lant, ni badin, ni solide ; s'il parle, il est ridicule : mon mari avoit le fonds excellent ; je l'avois corrigé de ses libertés, il n'étoit ni fou, ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple ; C*** n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue ; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue : au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre ; il n'auroit pas senti que la première fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours ; je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne sauroit être délicieux ; et je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault, dites-lui que le Livre de *Job* et le Livre des *Maximes* sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être : mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez (2). Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

---

(2) Lorsque Mde. de Maintenon fut parvenue à la faveur, elle se ressouvint de son ancienne amie, et lui fit dire, que, si elle vouloit changer de conduite, elle auroit soin de sa fortune. Mlle. de

---

A Madame de Chantelou.

Paris, 11 Juillet, 1666.

Je n'irai point en Portugal, Madame, c'est une chose décidée. (1) Ces jours passés, Mde. de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne : pour Lisbonne ? dit-elle ; mais cela est bien loin : ma chère enfant, il faut rester ici ; Albret (le maréchal d') m'a parlé de vous, et m'a dit votre mérite. Il auroit mieux fait, disois-je en moi-même, de lui parler de ma misère. Je la lui peignis, mais avec dignité : elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée, que j'avois sollicité en vain M. Colbert, que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi, que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête, que la longueur du voyage ne m'effrayoit pas, ayant dans mon enfance fait celui de l'Amérique : enfin Mde. de la Fayette auroit été con-

---

L'Enclos lui répondit qu'elle n'avoit besoin ni de fortune, ni de masque.

(1) Mde. Scarron avoit accepté une place chez Mde. la Princesse *Almera* en Portugal. La suppression de sa pension la forçoit à s'expatrier.

tente du vrai (2) de mes expressions, et de la brièveté de mon récit. Mde. de Montespan me parut touchée, et m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi : je la remerciai très-affectueusement : j'écrivis à la hâte mon placet, et j'en fus aussi contente que si notre abbé (Têtu) y avoit mis du sien. Je le lui fis remettre par la bonne dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté ; peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, et le seul qui m'ait servi. Enfin ma pension est rétablie sur le même pied que la feue reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il ne faut pour ma solitude et pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, et me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Mde. de Montespan et M. de Villeroi.

---

(2) Expression favorite de Mde. de la Fayette.

A M. l'Abbé Têtu. (1)

Paris, 15 Décembre, 1666.

Ne vous alarmez pas de ma dévotion, mon cher Abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu : on n'oublie pas dans la solitude des amis à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme ; le père Bourdaloue ne parleroit pas sur ce ton : vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours : viendra un jour que vous préférerez le ciel à la terre ; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas : ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons ? elle est le fruit de réflexions sérieuses ; je fuis le monde parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut ; vous devez sentir vous-même combien cela est difficile ; j'aime bien cette maxime du père Joseph ; pour être vertueux à Paris, il ne suffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en sortir encore ; trop de chaînes m'y attachent ; et à ma

---

(1) L'abbé Têtu, de l'académie Françoise, étoit de la société de Mesdames de Maintenon, de Sévigné, de la Fayette, de Coulanges, &c. il étoit fort bien à l'hôtel de Richelieu, où Mde. Scarron étoit fort recherchée et fort aimée.

foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si on vous a dépeint mon directeur (l'abbé Gobelin), comme un homme rigide : mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels ; sa piété est douce, gaie, point fastueuse : il n'exige pas une vie toujours mortifiée ; mais il veut une vie chrétienne et active : c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous et à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions; il s'en rend maître, et il y substitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit : j'obéis, mais voyant que je bâille, et que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

A M. l'Abbé Gobelin.

Le 16 Juin, 1671.

Mde. de Montespan et moi, nous avons eu une conversation fort vive, et comme je suis la partie souffrante, j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à sa mode : je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état qui

m'expose à de pareilles aventures ; il me seroit bien doux de me mettre en liberté. J'ai eu mille fois envie de me faire religieuse, et la peur de m'en repentir m'a fait passer par-dessus des mouvemens que d'autres auroient appelés vocation : je meurs d'envie de me retirer et la même peur m'en empêche. C'est une prudence bien timide, et qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Je sais bien que je puis faire ici mon salut : mais je crois que je le ferai plus sûrement ailleurs. Je ne saurois croire que Dieu veuille que je souffre de Mde. de Montespan ; elle est incapable d'amitié : elle me dépeint au Roi comme il lui plaît, et m'en fait perdre l'estime : il me regarde comme une bizarre qu'il faut souffrir, comme un bel esprit qu'il faut ménager, comme une précieuse prompte à prendre ombrage. Je n'ose lui parler seule, parce qu'elle ne me le pardonneroit pas ; et quand je lui parlerois, ce que je dois à Mde. de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun remède à mes maux. Cependant la mort vient et le temps se perd.

A Madame d'Heudicourt.

Le mariage dont on vous a parlé n'a été proposé que d'une manière très-vague, (1) et c'est bien assez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi ; il n'a ni biens ni mérite ; et il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un duc. J'ai remercié Mde. de Montespan, et rejeté la cause de mon refus sur ma tendresse pour les princes. Je l'en ai si bien persuadée, que je suis sûre qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne se doute pas que je l'aie pénétrée, et elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié, nous nous sommes embrassées : désormais nous vivrons en paix ; elle m'a offert d'en signer le traité. On est bien malheureux de vivre dans un pays, où la bonne foi de l'amitié dépend des sermens : il faut se faire à tout : j'ai déjà renoncé à mes goûts, à mes plaisirs ; il me faudra encore

---

(1) Soit lassitude, soit dégoût, soit peut-être crainte de Mde. de Maintenon, Mde. de Montespan lui avoit proposé un mariage avec un duc fort pauvre : Mde. de Maintenon pénétra aisément les vues de Mde. de Montespan, et refusa un mariage qui n'eût pas fait son bonheur.

renoncer à mes sentimens ; mais ne craignez pas que je perde jamais ceux qui m'attachent à vous.

A M. l'Abbé Gobelin.

On m'a montré de la tendresse : mais on ne m'a pas persuadée : et je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous ; j'y envisage une douceur extrême, et quelques bons traitemens qu'on me fasse ici, j'y prévois de grands chagrins. Conduisez-moi où il vous plaira : la faveur ne me retiendroit pas ; jugez si l'apparence de la faveur pourra me retenir. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfans à mes yeux sans que je puisse l'empêcher. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont ; et l'impossibilité que j'ai à cacher ce que je pense me fait haïr des gens avec qui je passe ma vie, et auxquels je ne voudrois pas déplaire, quand ils ne seroient pas ce qu'ils sont. Je suis résolue quelquefois de n'être pas si vive, et de laisser ces enfans à la conduite de leur mère ; mais je croirois offenser Dieu par cet abandonnement, et trahir la confiance que leur père a en moi : de sorte que, dépitée tous les jours, tous les jours je recommence des soins, qui, augmentant mon amitié pour eux, me fournissent de nouveaux chagrins. Ceux qui m'imputent la disgrâce de M. de Lau-

zun me haïssent plus qu'ils ne me connoissent. Si mes conseils avoient été écoutés, il seroit encore en faveur ; et l'on se seroit épargné bien des peines et de fausses démarches. On me consulte quelquefois, mais on a déjà pris son parti ; on ne veut pas que je dise mon avis ; on veut que j'approuve celui des autres. Mon crédit n'est que de bienséance et de politique ; on se sert de moi pour mieux régner. Priez Dieu pour moi, et ne lui demandez que mon salut.

---

*A Madame de S. G***.*

Vous voulez savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : la chose du monde la plus simple. On croit dans le monde que je le dois à Mde. de Montespan ; on se trompe : je le dois au petit Duc. Le Roi s'amusant avec lui, et content de la manière dont il répondoit à ses questions, lui dit : " vous êtes bien raisonnable :" " il faut que je le sois," répondit l'enfant, " j'ai " une gouvernante qui est la raison même." " Allez lui dire," reprit le Roi, " que vous lui " donnerez ce soir cent mille francs pour vos dra- " gées." La mère me brouille avec le Roi ; son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation ; je ne me fais point à cette vie, moi qui me croyois capable

de me faire à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, combien de chagrins elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prières ; c'est un véritable esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi, et ne voient pas que je ne puis rien, même pour mes parens. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours ; on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert ; je lui ai représenté la justice de vos prétentions : il a fait mille difficultés, et m'a dit que le Roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai Mde. de Montespan ; mais il faut un moment favorable, et qui sait s'il se présentera ? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, et il parlera au Roi : je compte beaucoup sur lui.

---

*A Mademoiselle des G***.*

Mde. Durfort ne vous a pas dit la millième partie des sentimens que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avez données des vôtres, dans un temps où les Villars avoient perfidement alarmé

mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Mde. de Montespan un cœur fait comme le vôtre : je serois la plus heureuse personne du monde dans un pays où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur : mais il est inutile de m'en flatter ; je l'ai prise par tous les endroits imaginables, le fonds en est mauvais ; elle n'est bonne que par boutades, et sa vertu même est un caprice, pas deux jours de suite de même tenue. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui, qui sait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens, on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint-Hubert à Villers-Cotterêts ; on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoyé est du meilleur goût ; mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs, pour qui est dégoûtée du monde et de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité : vous pouvez servir Dieu en paix ; rien ne manqueroit à votre félicité, si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre ; et je demande tous les

jours à Dieu qu'il me donne une âme moins sensible.

A M. d'Aubigné.

On n'est malheureux que par sa faute ; ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse ; et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui ; nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus ; et nos souhaits ne seroient pas remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort ; soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité ; tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées : vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de

votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de Saint-Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme ; il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes detruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous la rendez moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal : lorsque le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu : écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

A Mde. de Montespan. (1)

1677.

MADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses

(1) Cette lettre parut en 1678 à la tête d'un livre intitulé, *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans.* L'auteur supposé étoit M. le Duc du Maine. *Cette épître dédicatoire est tournée,* dit Bayle, *de la manière la plus délicate : il semble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue jusqu'au vif, et l'on va bien loin en peu de paroles.*

ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, qu'il eût huit ans accomplis ; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous écoute plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente, quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne : mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guères touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se

soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent ? Ses nourrices dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement, je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; et avec quelque éloge qu'on lui parle d'Alexandre et de César, je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en héros : mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens, et que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

Je suis, Madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

A Madame de S. Géran.

1 Avril, 1679.

La paix est signée: Mde. de Montespan dit très-sérieusement que si elle tenoit le prince d'Orange, elle l'étrangleroit de ses mains. Elle m'accuse d'aimer le Roi : ce crime, lui ai-je répondu en riant, je l'ai de commun avec vous. Mais, a-t-elle répliqué, ne vous mettez pas en tête qu'il aime une personne. . . . . Elle n'a pas achevé, et c'est la première fois que je l'aie vue se modérer dans ses transports. (1) Votre faveur, a-t-elle ajouté, ne durera qu'autant que la mienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge on ne pouvoit faire ombrage à un esprit bien fait ; que ma conduite, dont elle avoit été témoin dix ans de suite, démentoit ses injurieux soupçons ; que j'avois si peu songé au dessein qu'elle me prêtoit, que je l'avois souvent priée de m'obtenir la per-

---

(1) Mde. de Montespan avoit toutes les inégalités d'un enfant : elle en avoit le ton et les amusemens. " Elle atteloit six souris à " un petit carrosse de filigrane, dit ailleurs Mde. de Maintenon, " et s'en laissoit mordre ses belles mains ; elle avoit des cochons " et des chèvres dans des lambris peints et dorés : le Roi la mon- " troit à ses ministres comme un enfant : cependant elle savoit " les secrets de l'Etat, et donnoit des conseils, tantôt bons, tantôt " mauvais, suivant ses passions."

mission de me retirer ; que je ne souffrirois plus désormais ses hauteurs ; que ses inégalités abrégeroient mes jours par les chagrins qu'elles me causoient. Et qui vous retient ici, m'a-t-elle dit ? La volonté du Roi, lui ai-je répondu, mon devoir, ma reconnoissance, l'intérêt de ma famille. Cette conversation n'a pas été poussée plus loin ; je me suis retirée, et me voici dans mon cabinet à gémir sur mes peines, et à m'en consoler avec vous. Mde. du Fresnoi se venge sur moi de la diminution de son crédit. Rongée de soucis, je suis obligée de paroître gaie et contente : il faut que je dévore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté ?

A Mademoiselle de l'Enclos.

Versailles, 12 Novembre, 1679.

CONTINUEZ, Mademoiselle, à éclairer de vos conseils M. d'Aubigné ; il a bien besoin des leçons de Leontium : les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévère. Mde. de Coulanges m'a donné des assurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit ; je suis étrangère dans ce pays, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, et que le

souffle le plus léger de la faveur tournera contre moi ; sans autres parens que des gens qui demandent sans cesse, et qui ne méritent pas toujours : vous jouissez d'une liberté entière ; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Mademoiselle, car vous ne cesserez jamais de l'être, les intrigues de la cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit. Mes complimens à nos anciens amis : Mde. de Coulanges et moi nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon, et n'oubliâmes pas la chambre des Elus. Continuez, je vous prie, vos bontés à d'Aubigné. Je suis, et serai toute ma vie, &c.

Au Roi.

Sire, la Reine n'est pas à plaindre : elle a vécu, elle est morte comme une sainte ; c'est une grande consolation que l'assurance de son salut. Vous avez, Sire, dans le ciel une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que votre Majesté se nourrisse de ces sentimens ! Madame la Dauphine se porte mieux. Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand Roi.

A Mde. de Veilhant.

1 Juin, 1692.

IMAGINEZ-vous, Madame, qu'hier, après avoir marché six heures dans un assez beau chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc, (1) qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y auroit guindés. Nous en approchâmes, sans trouver de chemin pour y aborder ; nous vîmes, enfin, au pied de ce château, dans un abîme, et comme dans un puits très-profond, les toits d'un nombre de petites maisons, qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur ; ils paroissent de fer et sont tout-à-fait escarpés ; il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible : les carrosses faisoient des sauts à rompre tous les ressorts ; les dames se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper. Nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi, et nous tombâmes dans une ville composée d'une rue, qui s'appelle la grande, quoique deux carrosses n'y puissent passer de front : en plein midi on

---

(1) *Qui* relatif se rapporte à *château*, et ne devroit pas selon les principes de notre langue, en être séparé par tant de mots. C'est une faute.

n'y voit goutte; les maisons sont effroyables; l'eau y est mauvaise, et le vin rare. Les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, et de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au camp; il y pleut à verse depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux églises; elles sont au premier étage, et l'on n'y sauroit entrer que par civilité: on nous dit un salut avec une fort mauvaise musique, et un encens si parfumé, si abondant et si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues; mais en vérité le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes. Le siége de Namur va fort bien; on avance, et jusqu'à présent on nous tue très-peu de monde. La ville sera prise vers le 4 ou 5 de ce mois; le château tiendra apparemment davantage. M. le Prince d'Orange assure qu'il viendra secourir la place; mais il viendra trop tard. Un boulet rouge des ennemis est tombé au quartier de M. de Boufflers, et a fait sauter sept milliers (de poudre): cette ville-ci fut ébranlée du bruit; car, pour comble d'agrément, nous entendons le canon du siége, et nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis. A cela près, je suis contente; je suis des mieux logée, très-bien servie, et voulant bien être où Dieu me met. Il y a ici quatre cents degrés pour monter au château dont je vous ai parlé.

A Madame de la Maison-Fort. (1)

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit : vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur : ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit il y a long-temps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, (2) il confessoit que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? j'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été ai-

(1) Cette lettre écrite en 1699 à Mde. de la Maison-Fort, religieuse à Saint-Cyr, est regardée comme un chef-d'œuvre de style et de raison.

(2) Il y a dans ce passage une incorrection, parce que *de tous les plaisirs* ne peut être sous le régime de *cherché* et *trouvé*.

mée partout ; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur : et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois : alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins ; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

A Madame la Duchesse de Bourgogne. (1)

1700.

N'ESPEREZ pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre ; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie

---

(1) Cette lettre ne sauroit être trop méditée, ni trop admirée. Toute jeune demoiselle destinée au grand monde devroit la savoir par cœur. Il faudroit qu'elle fût gravée EN LETTRES D'OR dans toutes les maisons d'éducation.

privée, on se fait aux chagrins : à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc soit votre meilleur ami, et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

N'espérez pas que votre union soit parfaite. Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour-à-tour avec douceur et avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances. Supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise ; et c'est en vous soumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous règnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes ; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches: le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques. Ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés; qu'il vous suffise qu'ils soient établis; ils sont les maîtres: il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su: il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps; et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci (la cour) où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans; voyez-les souvent; c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse, et qu'une paysanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend

le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens ; et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans. Vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur : ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat ; aimez la noblesse qui en est le soutien ; aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune ; mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice ; et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre in-

quiétude ; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des grâces ; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager : aimez vos parens ; mais que la France soit votre seule patrie : la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

A Mde. la Marquise d'Havrincourt.

Vous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses à faire : servir Dieu et plaire à votre mari. Prodiguez-lui vos complaisances : entrez dans toutes ses fantaisies ; souffrez toujours ses bizarreries, et qu'il n'ait jamais à souffrir des vô-

tres. S'il est jaloux, ne voyez personne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous y toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allez être gouvernante : comprenez, et faites tout le bien que peut faire la première personne d'une ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie. Vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde, sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. (1) Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystère avec lui. Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage : élever vos enfans, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, et ne hasardez pas leur vie et leur salut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens. Rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous ; cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! Peut-être iront-ils au bal, le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction.

---

(1) *Tel qu'il soit* est une faute. Il faut *quel qu'il soit.*

Retenez-vous sur le jeu ; vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, et ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître et se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme et douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienséance veut que vous les suiviez, et la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chère d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique ! On croit que c'est une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine ; vous savez fort bien votre religion ; vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion ; taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de votre devoir de bonne Françoise. Vous avez trop d'obligations au Roi, pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent ; la reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des princes : ne souffrez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoissez mieux que personne.

Enfin, ma chère fille, soyez une bonne chré-

tienne, une bonne femme, une bonne mère ; et vos devoirs seront remplis, votre réputation bien établie, et votre salut assuré.

A Madame de Caylus.

1705.

De quoi vous plaignez-vous, ma chère nièce ? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de Caylus ? vous savez si je m'y suis intéressée ; et nous ne devons pas en être aux complimens : je suis si malade et si vieille, que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi ? vous êtes en âge et en possession de vous bien conduire : que voulez-vous changer, à la veille de ma mort ? vous ne serez pas assez folle pour vous remarier : vivez en bonne mère : ne rentrez pas dans le monde : choisissez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, et que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme : défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même ; croyez-en une personne qui a de l'expérience et qui vous aime : vous êtes encore jeune et belle ; au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfans : servez Dieu sans cabale : ne mépri-

sez personne, et ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune : soyez simple, et pardonnez à ma tendresse cette petite instruction ; elle vaut bien un compliment.

A Madame la Duchesse de Ventadour.

COMPTEZ, ma chère duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : la mauvaise conscience trouve un enfer dans le lieu des plaisirs. Que la paix qui vient de Dieu est différente des fausses joies du siècle ! elle calme les passions : elle nourrit la pureté des mœurs ; elle est inséparable de la justice : elle unit au plus grand et au plus aimable des êtres : elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix ? Par un exercice habituel des devoirs qu'impose la religion. Dans cet état de piété, on a souvent des troubles ; mais Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse, que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connoissance de cette foiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure, et de suivre Dieu partout où il veut nous conduire.

Ce qui vous rebute, ma chère duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la religion vous

demande sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire: que vous seriez ravie, si vous saviez ce qu'elle fait aimer! n'attachez pas les yeux sur les croix qu'elle vous présente: vous ignorez encore combien elle les rend légères. Point de joug plus doux que celui du Seigneur: ceux qui sont à lui sont toujours contens; et s'il est pour eux quelques momens d'inquiétude et d'ennui, c'est dans les instans où ils n'en sont pas occupés.

Laissez faire Dieu en vous: livrez-vous à la grâce, mais sans mesure et sans condition. Malheur à ces âmes lâches et timides, qui osent composer avec Dieu, et qui se partagent entre le monde et lui! pourquoi la piété vous effrayeroit-elle? la religion n'a rien de dur: elle ne vous demande rien, sans vous donner en même temps la force de l'exécuter.

Il n'est point nécessaire de quitter le monde: mais il faut que le cœur y renonce: paroles amères, si vous ne vous rappeliez le vœu de votre baptême: vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions; et l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

Voilà, Madame, ces conseils que vous trouvez si bons: recevez-les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous: et pour m'en récompenser, gardez-m'en le secret, et brûlez

ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit : mais je vous assure que je hasarderois pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public.

A la Même.

14 Juin, 1713.

Je vous assure, Madame, que l'incommodité du roi a été moins que rien : il ne dormit pas la nuit, parce que les pois et les fraises l'avoient incommodé : on ne doit pas s'attendre qu'il vieillisse sans quelque incommodité. On ne peut rien ajouter à vos soins pour notre trésor ; et la France sera bien contente de vous, si vous le rendez sain (M. le Dauphin). Il y a lieu de l'espérer ; je n'ai jamais vu ni directement ni indirectement qu'on vous accusât de le négliger : l'idée qu'on a de vous est bien différente : on croit que vous n'avez d'attention e de vie que pour lui, et qu'outre l'importance dont il est, vous avez une tendresse extrême pour sa très-charmante personne. Il est vrai, Madame, que ma grande expérience me fait croire, qu'il est inutile de se presser d'apprendre quelque chose aux enfans ; il ne leur faut pas la moindre contrainte : et puisque vous voulez absolument que je vous donne quelques avis, je vais le faire pourvu que vous me gardiez le secret sans nulle

exception. Comme on ne peut jamais avoir trop de raison et de vertu, je crois qu'on ne peut l'inspirer trop tôt : je voudrois qu'on le dressât un peu au secret en l'accoutumant à ne pas redire ce qu'on lui aura confié : je voudrois n'exiger rien de lui sans lui en rendre raison : il est dangereux de l'habituer à obéir aveuglément : car ou il seroit gouverné, ou il voudroit être obéi de même ; je voudrois qu'on lui inspirât l'humanité, et qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie : qu'il songeât à ce qui convient aux autres ; et surtout qu'il fût reconnoissant. En voilà assez, ma chère duchesse, pour vous prouver que je ne puis rien vous refuser.

A la Même.

16 Juin, 1713.

Si on voyoit vos dernières lettres, Madame, on admireroit plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne : car il est plus ordinaire de savoir discourir, que de prendre ce qu'on nous donne avec votre modestie et votre douceur : c'est une grande vertu en vous, Madame, que Dieu a mise au-dessus de moi. Mais j'ai encore une chose à dire, c'est que si vous suivez mes idées, votre éducation ne brillera point : tout le mérite sera pour l'avenir, et il n'en

paroîtra rien dans le temps présent : feu MONSEIGNEUR savoit à cinq ou six ans mille mots Latins, et pas un quand il fut maître de lui. Vous voyez bien, Madame, que le roi est en bonne santé puisque je n'ai point commencé par vous en rendre compte : il dîne chez moi. On a une grande passion de voir votre prince à Saint-Cyr : le jardin est en beauté : il n'y a point de malades, mais il fait encore froid. Ne sauriez-vous guérir le maréchal de ses inquiétudes ? il croit voir mieux que moi l'état du Roi, et croit toujours tout perdu.

A Mademoiselle D'Aumale (1).

18 Janvier, 1715.

Je voudrois glorifier Dieu en faisant connoître tout ce qu'il a fait pour moi ; mais je ne puis tout dire : j'ai tout brûlé et heureusement je suis hors d'état de rien prouver. Ma vie qui, étant remplie des effets de la Providence, seroit agréable à ceux qui aiment Dieu, seroit fort ennuyeuse à ceux qui y chercheroient des intrigues et des événemens, sans en trouver : cette vie n'est point faite pour ce siècle. Pourroit-on croire que dans

(1) Cette lettre suffiroit seule pour fonder l'opinion où l'on étoit que le Roi avoit épousé Mde. de Maintenon, quand même il n'y auroit pas une infinité d'autres indices.

ma faveur je ne songeois jamais à moi, et que je n'y étois que pour les autres ; que lorsque je m'y croyois obligée, je donnois un conseil contre mon ami, et je demandois une grâce pour mon ennemi? quand ils le croiroient, quel amusement trouveroient à lire ces choses, ceux qui n'aiment que des lectures agréables? Je regarde ma vie comme un miracle, quand je fais réflexion que j'étois née très-impatiente, et que jamais le Roi ne s'en est apperçu, quoique souvent je me sois sentie à bout, et prête à tout quitter. Dans les premiers temps de ma faveur, j'étois outrée quand le roi ne m'accordoit pas tout ce que je lui demandois pour mes parens: je pleurois quand j'étois seule: sitôt que le Roi entroit, je changeois de visage, et il me croyoit très-contente. Mon dessein a été d'abord de le retirer des femmes, et ensuite de le donner à Dieu : je n'aurois pu y réussir, si je n'avois été extrêmement complaisante: Dieu seul sait ce que j'ai souffert ; j'étois là pour sanctifier le Roi, et pour souffrir quand il me contrarioit. Voyez, Mademoiselle, si toutes ces choses seroient amusantes à lire : je n'écrirai point ma vie, puisqu'il ne me faudroit point taire toutes les œuvres de Dieu, et qu'encore une fois je ne veux point tout dire.

A Madame l'Abbesse de Gomer-Fontaine.

.....Il faut élever vos bourgeoises en bourgeoises, il faut leur prêcher les devoirs dans une famille, l'obéissance pour le mari, le soin des enfans, l'instruction de leur petit domestique, l'assiduité à la paroisse les Dimanche et les fêtes, la modestie avec ceux qui viennent acheter, la bonne foi dans leur commerce.

Quoique toutes les âmes soient également précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruction soit plus étendue pour la fille d'un gentilhomme, que pour les filles d'un vigneron. Expliquez-leur librement la différence des conditions. Dites-leur que Dieu est le Roi de tous les états; que dans le ciel les rangs ne seront marqués que par les vertus, et que la plus pieuse de ses sujettes lui est toujours la plus agréable. Quand la grande demoiselle peignera la petite paysanne, la paysanne servira sans répugnance la demoiselle, et conviendra qu'elle est née pour la servir. L'éducation doit être différente: il suffit à la bourgeoise de savoir ce qui est absolument nécessaire pour être sauvée. Il faut un peu plus éclairer les autres. Il faut que les demoiselles parlent bon François, et les reprendre quand elles y manquent. Il n'importe que les autres s'expliquent en leur langage,

pourvu qu'elles l'entendent assez pour pratiquer ce qui est commandé. Les filles de vigneron seroient ridicules en lisant des vers: il sont bons aux demoiselles. Il faut parler aux filles de marchands de la fidélité de leur commerce, sur les mesures, sur les poids, sur le profit permis. Cela ne convient point aux autres.

Voici l'essentiel de l'éducation: qu'elles vous voient en tout, juste, désintéressée, donnant autant de soins à la plus choquante qu'à la plus aimable. Les enfans voient très-bien les vices ou les vertus de leurs maîtresses. Il faut parler à une fille de sept ans aussi sensément qu'à une de vingt: c'est en exigeant beaucoup de leur raison qu'on en hâte les progrès....

Dites bien doucement à vos riches bourgeoises, que si les choses étoient dans l'ordre, elles seroient femmes de chambre de ces pauvres demoiselles; mais dites fortement à ces demoiselles, qu'elles doivent baiser avec joie les pieds de ces bourgeoises, et que tout est égal devant Dieu.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox et Baylis, Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields.

Books published by A. B. Dulau and Co. Soho-Square, 1812.

Abrégé de l'Histoire de France, faisant partie du Cours d'Etudes, imprimé par ordre de Louis XVI. à l'usage de l'Ecole royale et militaire, *nouv. édit.* contenant l'Histoire de la Révolution jusqu'à la Mort de Louis XVI., avec un Abrégé en Vers François des Epoques les plus intéressantes de l'Histoire de France, 12mo. 1810, *5s.*

Beilby Porteus, Evêque de Londres, Abrégé des principales Preuves de la Vérité de la Religion Chrétienne, trad. de l'Anglois par M. Chirol, 12mo. *br.* 1803, 2*s.* 6*d.*

Berquin, le petit Grandison, 18mo. *fig.* 1810, 3*s.* 6*d.*

———, Pièces choisies de l'Ami des Enfans, 6e. édit. 12mo. 1811, 4*s.* 6*d.*

Bible (la Sainte), édit. stéréotype, gros vol. 12mo. sur pap. vél. satiné, *cart.* 1811 (*bien exécutée*) 15*s.*

Boileau (Poésies de), avec Notes, hist. et gram. et un Essai sur sa Vie et ses Ecrits, par Lévizac, nouv. édit. par Gros, 12mo. 1809, 6*s.*

Bouilly, Contes à ma Fille, nouv. édit. revue et corrigée avec soin, et ornée de 4 jolies gravures, 12mo. *rel.* 1811, 5*s.* 6*d.*

Chambaud, nouveau Dictionnaire Anglois François et Franç. Angl. nouv. édit. revue, corrigée, et augmentée du double, par Descarrières, 2 très-forts vol. 4to. *rel. en veau*, 1805, £4. 14*s.* 6*d.*

Chefs-d'œuvre dramatiques, ou Recueil des meilleures Pièces de Théâtre, de Corneille, Racine, Molière, Crébillon, Voltaire, Destouches, Gresset, Marmon-

tel, etc. etc. nouv. édit. revue, corrigée, et augmentée de plusieurs petites Comédies et Proverbes, en un acte, propres à exercer les jeunes Personnes à la Déclamation, 3 vol. 12mo. 1808, 18*s*.

Cléry, Journal de ce qui s'est passé à la Tour du Temple pendant la Captivité de Louis XVI. 8vo. *br. Lond.* 1798, 6*s*.

Cobbett, le Maître d'Anglois, ou Grammaire raisonnée pour faciliter aux François l'Etude de la Langue Angloise. Edition revue et considérablement augmentée par Sc. Duroure, gros vol. 8vo. *br. Par.* 1810, 13*s*.

Delille, les Jardins, ou l'Art d'embellir les Paysages, poëme, nouv. édit. revue, etc. 18mo. *fig.* 1811, 3*s* 6*d*.

Dickinson's (Miss) Dialogues, French and English, written for the use of the Countess of Sefton's Children, 12mo. 2*d. edition in the press.*

Dumitand, Concorde grammaticale, ou Table qui présente sous un même point de vue la Correspondance réciproque des Parties variables du Discours, dans les neuf Langues de l'Europe les plus utiles, une grande feuille, fol. 6*s*.

Gaultier, premier Cours de Lectures graduées pour les Enfans, 3 vol. 18mo. *cart.* 1808, 9*s*.

——, complete Course of Geography, by means of instructive Games, fol. half bound, *maps*, 1811, £1. 1*s*.

Counters to ditto, 10*s*. 6*d*.

Genlis (Mme. de), Bélisaire, 2 vol. 12mo. *br.* 7*s*.

Gros, Key to Levizac's Grammar, 12mo. 1811, 3*s*.

——, first Step to French Conversation, in two Parts. 1st, New methodical Vocabulary of the most useful Words. 2d, A Series of Lessons, containing the most common Phrases, intended principally for the use of Schools, 12mo. 2*s*.

——, new Elements of Conversation, in two Parts. 1st, The several Ways of saluting, addressing, enquiring, etc. 2d, Familiar Dialogues on the most interesting Subjects, 12mo. 1811, 2*s*. 6*d*.

X

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 408 159 1